

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

VAN DE WIELE Marguerite, *Filleul du Roi ! Mœurs bruxelloises*, Paris : Hachette, 1884.

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/>

[Bruxelles\\_MargueriteVDW\\_07-11-2018\\_14-25-29\\_corrected.abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_MargueriteVDW_07-11-2018_14-25-29_corrected.abbyy.pdf)



Molenbeek

400

Laeken

Canal

usines - filature

Bruxelles

FILLEUL DU ROI!

---

BOURLON. — Imprimeries réunies, B.

---

MARGUERITE VAN DE WIELE

---

# FILLEUL DU ROI!

MŒURS BRUXELLOISES



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884



# FILLEUL DU ROI!

---

## I

Rose était la maison où il naquit, toute rose, des plinthes aux corniches, et roses les tentures de la chambre qui vit son entrée en ce monde; rose le ruban qui serra son premier bonnet, rose la petite brassière de laine et roses les courtines du berceau d'osier...

N'allez pas croire pour cela que celui dont l'histoire va suivre fût un fils de prince ou, seulement, de bourgeois fortunés!

La maison rose était une antique et branlante construction, bâtie au fin fond de Molenbeek, avec d'un côté la campagne, de grasses prairies et des champs de blé; de l'autre, les plus vilains, les plus noirs quartiers du Bruxelles populeux. Son pro-

priétaire, pris d'un caprice gai, comme en ont parfois les pauvres gens, l'avait recrépie tout en rose au dernier printemps, et rose elle demeurait; le même caprice avait voulu roses les papiers de tenture. — Qui dira le nombre d'années de service que comptait le berceau, et combien de petits bâtons d'osier y manquaient, et à quel degré de ténuité la fréquence des lavages avait réduit ses rideaux de cotonnade rose?

La brassière était neuve, mais d'un rose de mauvais goût, d'un de ces roses vulgaires qui tiennent le milieu entre le rouge et le violet et que vous qualifieriez peut-être bien de groseille; quant aux rubans du petit bonnet, j'ignore tout de leur origine : je sais uniquement qu'ils étaient roses.

Un modeste mobilier de bois peint en acajou garnissait la chambre. Le poêle de fonte, bourré de charbon à en éclater, ronflait; une grosse montre d'argent, accrochée au mur, marquait minuit et, vaguement éclairé par les rayons d'une veilleuse, le dur visage de la tante Frick se détachait, sévère et maussade, sous ses cheveux restés noirs malgré l'âge, d'un noir brutal, sans reflets.

Elle emmaillota le nouveau-né et, tout en le sanglant dans ses langes, à tour de bras, de même qu'elle eût fait pour une des bottes de céleri de

sa boutique, elle murmurait, se parlant à elle-même :

« Allons, voici Sancke avec une bouche de plus à nourrir... Qu'est-ce que ça deviendra, toute cette marmaille?... Si, encore, Siska élevait bien ses enfants!... mais elle les gâte, elle leur donne des idées absurdes. — A-t-on jamais vu : des rubans roses à ce pauvre petit diable, à ce garçon de baes<sup>1</sup>, baes lui-même quelque jour... Jésus! ces jeunes femmes, ça n'a pas la manière. »

La tante Frick eut un branlement de tête plein de mépris. L'enfant était emmailloté; elle entr'ouvrit la porte de la chambre et, s'efforçant d'atténuer sa lourde voix hommassée, elle appela :

« Sancke! »

Aussitôt quelqu'un répondit, questionnant avec une sorte d'anxiété :

« Un garçon? »

La vieille femme dit :

« Oui, un garçon. »

La porte fut ouverte tout à fait, du dehors.

Celui qu'on avait appelé Sancke, une manière de géant blond en veste de cabaretier, entra; il ôta vivement sa casquette de loutre et, s'inclinant devant le poupon que la tante Frick berçait entre ses bras :

1. Cabaretier.

« Salut, seigneur filleul du roi ! »

Il prononça cette phrase d'un ton de respect grave, le front découvert, le regard ému ; et c'est avec des précautions infinies que ce père embrassa la petite main ridée de son fils. Il tournait les yeux vers la montre d'argent pendue au mur ; il s'écria :

« Celui-ci entre dans la vie le premier jour de janvier, voyez-vous ça, tante Frick ? »

Il eut un bon rire qui fit trembler les vitres ; et, allant à la vieille femme, il ajouta :

« Je souhaite que l'année qui commence soit, pour vous, bonne et heureuse, et suivie d'un très grand nombre d'autres années, non moins bonnes et non moins heureuses ! »

La tante Frick se laissa appliquer deux retentissants baisers sur les joues ; elle répétait, tout en secouant le petit, pour l'endormir :

« Des bêtises, Sancke, des bêtises, tout ça ; on vit autant de jours qu'on doit vivre, allez, et les souhaits n'y font rien. Je suis une pauvre créature infirme et asthmatique dont la fin n'est plus bien reculée, et c'est tant mieux, Sancke. Quand vous aurez vécu soixante-neuf années tristes et pénibles comme furent les soixante-neuf années de mon existence, vous penserez comme moi. »

Sancke contemplait sa tante : il la trouvait solide et ingambe en dépit de son asthme, le teint bon, les yeux vifs, très droite dans sa petite taille, ses

terribles cheveux noirs lissés sous son bonnet à ruches, et il songeait que vieillir ainsi n'était pas déjà si désagréable. Il demanda :

« Siska va bien? »

Du fond du grand lit de faux acajou, quelqu'un répondit doucement que Siska allait bien.

« Alors, poursuivit le baes, alors tant mieux; j'appelle tous les petits. — Une joyeuse année, ma femme, toutes sortes de choses joyeuses et bonnes pour vous! — Cette fois-ci, je vais chercher du gueuze-lambic à la cave, du plus vieux et du plus fort. Tante Frick fera chauffer la bière; les enfants en auront, je le veux. Ils boiront ça à la santé du manneken <sup>1</sup>... un petit qui naît le premier jour de l'an, tout juste... et mon septième garçon. Le filleul du roi, Siska! »

Siska souriait, et la tante Frick eut beau déclarer qu'elle ne voulait pas des enfants près d'elle, que si on les amenait, « elle planterait tout là, qu'elle quitterait la maison et laisserait Sancke se débrouiller... », celui-ci descendit lestement et revint bientôt accompagné de ses fils : les deux aînés marchant seuls, en avant, chargés des bouteilles de bière, des *mastelles*, du flacon de rhum, les cadets pendus à sa veste, un tout petit se traînant seul, à quatre pattes, comme il pouvait.

1. Petit homme.

Et c'étaient de solides et crânes paysans, ces gaillards-là, d'admirables garçons poussés au plein air de la campagne, le visage hâlé par le grand soleil, par le vent âpre qui fouette le sang! Ils avaient la santé exubérante des enfants qu'on n'élève pas, qu'on laisse venir à la grâce de Dieu, librement, sous le ciel, comme les fleurs dans les champs, comme les oiseaux dans les bois. Leur belle mine sauvage de jeunes gueux bien bâtis faisait paraître plus chétive encore la délicate créature que Sancke portait sur ses épaules et dont la pauvre petite tête fatiguée semblait de cire, de cire incolore, à peine teintée aux tempes par le réseau bleuâtre des veines très apparentes.

Cette tête souffreteuse était celle du quatrième fils de Sancke, le seul sur qui le grand soleil et le grand vent n'avaient rien pu. Il était venu au monde malingre et faible, et le temps ne l'avait pas changé. Depuis six années la vie luttait dans ce corps débile, une lutte sourde, acharnée, qui avait fait s'allonger démesurément les jambes tout à coup, tandis que l'épine dorsale s'affaissait, devenait impuissante et sans ressort; si bien que ces jambes grandies trop vite, comme par une secousse galvanique, ne soutenaient plus l'enfant, dont la frêle charpente désorganisée avait cette langueur anémique, cette grâce morbide des plantes où la sève manque.

Il se tenait sur le dos de son père, les bras noués autour du cou de celui-ci, et le fin visage exsangue s'appuyait, d'un geste caressant, contre la bonne grosse joue du baes, qui se faisait tendre, plein de sollicitude pour son enfant infirme :

« Plus engourdi, plus incapable que le plus petit, n'est-ce pas, Mileke?... » lui disait-il, d'un ton de gronderie affectueuse.

Mileke l'interrompit; il demandait, tout bas, à l'oreille de Sancke :

« Père, je voudrais voir le filleul du roi... »

Et soudain une autre voix, une voix aiguë et railleuse d'oiseau qui se réveille, d'oiseau surpris et mécontent, s'éleva, murmurant, comme en écho, un « tchip, tchip! » précipité et brusque.

« Oh! Fouf, soyez sage; taisez-vous... Voulez-vous bien vous taire! » s'écria le petit.

Et il tira de dessous sa blouse un moineau, un vulgaire et hardi moineau franc dont le plumage gris tout hérissé disait la fureur.

« Aussi, c'est bien dur pour un petit oiseau comme vous de veiller si tard... C'est cela que vous me racontez, n'est-ce pas, Fouf? » continua l'enfant.

Le moineau fut posé délicatement sur l'épaule de son maître; et il s'établit là, très droit, clignant ses yeux ronds que la lumière effarait.

« Et jusqu'aux bêtes, à présent! » grognait la tante Frick rageusement.

Sancke riait.

« Mon cher petit Mileke, voulez-vous que je vous mette par terre? » demanda-t-il d'un ton très doux.

Mileke répondit qu'il voulait bien, qu'il avait le désir de marcher.

Alors on entendit un douloureux, un triste bruit : le bruit de deux petites béquilles frappant le plancher à intervalles égaux ; et Mileke, ayant toujours son moineau sur l'épaule, avança, soutenu par elles : ses jambes, molles et inertes, ne le soutenaient pas ; elles pendaient immobiles, entourées d'un terrible appareil de fer et de cuir qui devait être bien lourd à leur faiblesse.

Cependant, et tout en geignant d'une intolérable façon, la tante Frick avait consenti à faire tremper les mastelles et à battre les jaunes d'œuf ; le gueuze-lambic cuisait à petit feu, et une pénétrante odeur de bière mélangée de rhum emplit bientôt la maison.

« Allez, les moutards, fit Sancke, embrassez votre petit frère ! C'est fête aujourd'hui. »

Les petits, tenus éveillés par cette alléchante perspective des réjouissances promises au cas où l'enfant attendu serait un garçon, défilèrent devant le berceau ; ils embrassèrent le poupon, qui dormait à poings fermés. Et, quand ce fut au tour de Mileke, quand le petit infirme, lâchant ses béquilles, se

baissa sur le nouveau-né et, de ses lèvres sans couleur, lui effleura le front, si vous aviez vu le visage de Sancke se rembrunir, si vous l'aviez entendu s'écrier, d'une voix en même temps apitoyée et colère :

« Oh! mon pauvre petit homme, pourvu qu'il ne soit jamais comme vous, n'est-ce pas! Pourvu qu'il ait deux belles et solides jambes pour le porter!... »

Mileke eut un sourire confiant, un geste plein d'assurance :

« Le manneken est gros, allez, répondit-il ; il sera fort! Et puis, père, ça n'arrive pas deux fois!... »

Son regard acheva la phrase ; il contemplait d'un air de dédain ses pauvres membres inutiles. Ce petit, qui était un bébé si resplendissant, pourrait-il jamais avoir de sottes jambes pareilles aux siennes?

Le père répéta tout haut, comme pour se convaincre lui-même :

« Mileke a raison ; bien sûr, cela n'arrivera pas deux fois! »

Et Fouf, de sa voix brève d'oiseau fâché, jeta un « tchip! » catégorique et péremptoire qui voulait dire :

« Mais non, ça n'arrivera pas deux fois. Faut-il être stupide pour croire que cela puisse arriver deux fois! »

Puis, sentant bien, dans sa cervelle d'animal raisonnable, que l'heure était venue de reposer, il se blottit sur l'épaule de son maître; il ferma les yeux, il cacha sa tête sous son aile, dans un évident désir de paix et d'oubli.

Les marmots avaient pris d'assaut la chambre; les plus âgés, grimpés sur la commode, se livraient à une pantomime extraordinaire pendant que maître Fré, celui-là qui, vingt minutes auparavant était encore le dernier rejeton de l'arbre généalogique des Sancke, à moitié nu dans une robe trop courte qui laissait ses jambes découvertes à partir des genoux, dormait, perdu dans un coin de la cheminée, les mains remplies de mastelles.

« Ma chère, je suis certaine que les enfants vous fatiguent? » disait, d'instant en instant, la tante Frick s'adressant à Siska.

Mais les enfants savaient qu'il fallait être sage; ils se taisaient, s'amusant à toutes sortes de jeux saugrenus, silencieusement, sans risquer un cri. Et Siska, du fond de son lit d'acajou peint, contemplant avec amour toutes ces radieuses têtes ébouriffées, répondait :

« Non, non, je vous assure. Ils sont si gentils... Laissez-les. »

Enfin, la bière fut à point. Elle fumait dans un bol grand comme un très grand saladier et elle avait je ne sais quelle capiteuse senteur d'épices

sous sa mousse épaisse et grasse. Sancke avait voulu la servir lui-même, donner à chaque convive la part qui lui revenait; et Mileke s'écria, tapant l'une dans l'autre ses maigres mains d'enfant rachitique :

« On dirait une crème !

— A la santé du filleul du roi ! » tonna Sancke, en élevant son broc plein.

Et les enfants répétèrent en chœur :

« A la santé du filleul du roi ! »

Mme Frick, de son air bougon, murmura : « que c'était agréable à boire, la bière chaude, mais qu'en vérité ce mélange ne valait pas toutes les peines qu'il coûtait à faire... Et puis, si traître ! »

Cette dernière considération ne devait pas empêcher l'intéressante matrone d'en prendre copieusement.

Et tout le monde en but, et tout le monde en redemanda.

Et c'était une maîtresse boisson, celle-là : douce comme un velours à l'estomac, et en même temps ferme au palais, et sucrée, et puissante !

Peu à peu la famille Sancke s'animait; un nuage de carmin monta aux joues de Mileke, et Fré, le petit qui marchait à peine, réveillé par le bruit des toasts, buvait à longues gorgées dans le verre de son frère aîné, gravement, sans un mot, les yeux encore tout brouillés de sommeil. Sancke

avait un énorme rire franc qui montrait sa double rangée de dents blanches, plates et larges comme des palets, réjouissantes à voir; la tante Frick elle-même s'humanisa; elle disait bien, par moments, en contemplant ses petits-neveux : « comme si tout ça ne devrait pas être couché! »; mais c'était d'un ton moins bourru que son ton d'habitude; et elle les enveloppait d'un regard noyé, tout en se versant une nouvelle ration de lambic chaud.

D'ailleurs, le père ripostait aussitôt :

« Bah ! bah ! mes garçons sont forts; ils dormiront après cela douze heures d'horloge, s'ils veulent. Aujourd'hui c'est fête; on fait kermesse. »

A la vérité, la nuit s'avavançait et les jeunes Sancke restaient debout, tous, sans défaillance.

Le filleul du roi, à qui on avait donné à maintes reprises tout ce que sa nature de poupard pouvait lui faire désirer, jouissait d'une réelle béatitude, et sa petite face rouge et bouffie, aux yeux clos, avait déjà, dans son ensemble, je ne sais quoi de vigoureux et de luxuriant qui rappelait les rondes frimousses joufflues de ses frères, et plus particulièrement celle du jeune monsieur aux vêtements trop courts qui, maintenant, trempait, d'un air sérieux et de façon à s'en éclabousser tout entier, des mastelles dans une pinte de porcelaine à fleurs presque aussi haute que lui. Fout, bien qu'il fût de fort vilaine humeur, avait becqueté les gâteaux et

goûté à la bière de tous ses voisins. Il faisait cela d'un air de condescendance, grignotant une masette à droite, enfonçant son bec dans un verre, à gauche; puis, il redressait la tête, il la penchait de côté en ébauchant des « tchip-tchip! tchip-tchip! » absolument drôles, prenant des mines de vieux dégustateur entendu et qui aurait dit :

« Pas trop mauvais, vous savez.. ; pas trop mauvais ! »

L'aube trouva le baes légèrement ému, chantant *la Brabançonne* et portant, après chaque couplet, des toasts collectifs au *roi*, à la *loi*, à la *liberté*... tandis que Mme Frick et les six jeunes Sancke entonnaient le refrain à l'unisson.

Fouf était ivre; et lorsqu'il vit venir le soleil, un de ces soleils frissonnants et blafards de janvier, debout sur le dossier de la chaise de son maître, il le salua d'un trille enrôlé et discordant, si peu semblable au clair timbre cristallin de son organe ordinaire, que Mileke lui imposa silence, disant que jamais en sa vie il n'avait accueilli le jour de cette façon-là et que c'était se montrer bien irrévérencieux envers le premier soleil de l'année.

## II

Le bruit s'était vite répandu à Molenbeek qu'il venait de naître un septième garçon aux Sancke. L'événement était d'importance; deux fois seulement, en plus d'un quart de siècle, la populeuse commune en avait fêté un semblable. Les commerçes considéraient cela comme une bonne fortune et une gloire pour les parents. Sept fils !... Le roi serait parrain, bien sûr; il ne refusait jamais cela. Chaque fois qu'un citoyen belge s'était trouvé naître le septième mâle de sa famille, le roi avait accepté de le tenir sur les fonts baptismaux; par exemple, cette dernière phrase s'employait là au figuré : le plus souvent Sa Majesté envoyait quelqu'un de sa maison pour la remplacer à la cérémonie, ou bien elle donnait ses pouvoirs

au bourgmestre de l'endroit qui signait dûment aux registres : *représentant Sa Majesté Léopold II de Saxe-Cobourg et Gotha, roi des Belges.*

Roi des Belges !... — Avoir un garçon filleul du roi des Belges ! Quelle gloire !

Les voisins du baes, — pour la plupart d'humbles gens, — ouvriers fondeurs qui travaillaient aux grandes Usines Réunies de la rue Ulens, ou hommes de peine employés tout le jour au déchargement des bateaux sur les quais, autour des bassins, — s'écriaient :

« Ce Sancke, a-t-il de la chance ! »

Beaucoup de femmes s'entêtaient à croire que le roi viendrait lui-même ; et elles décrivaient son costume, sa prestance. Elles le voyaient tel qu'il leur était apparu les jours d'été, rentrant à son château de Laeken, en grand uniforme de général, monté sur un cheval bai-brun, avec des bottes à l'écuyère, ses épauettes d'or fin luisant sous le soleil, son visage doux encadré d'une barbe blonde ; ou bien, ainsi que l'avait représenté une lithographie populaire aux premiers temps de son règne, lors de son avènement ; une lithographie que plusieurs avaient chez elles, accrochée au mur, et où le duc de Brabant, d'une sérénité de personnage d'apothéose, souriait d'un air paternel sous le diadème et l'hermine, le sceptre aux mains.

Elles trouvaient tout à fait imposant et distingué

ce roi, très jeune dans sa pourpre, dont le mince profil avait comme une expression de bienveillance aimable, et elles songeaient, avec une pointe d'envie, qu'elles aussi eussent souhaité un tel parrain pour leurs petits. Elles disaient :

« Le roi n'est pas fier. »

C'était là, pour ces simples cœurs, le suprême éloge qu'on pût faire d'un roi. Et elles ajoutaient, pleines de foi :

« Il viendra. »

Au reste, que Léopold II vint en personne ou se fit représenter au baptême par quelque haut personnage, cette cérémonie n'en était pas moins une grosse affaire pour le quartier.

On avait beaucoup de sympathie pour les Sancke ; les mamans, que le bruit des béquilles de Mileke navrait, trouvaient d'ingénieuses gâteries pour l'enfant infirme, tandis que leurs maris admiraient, en connaisseurs, la superbe santé des cinq autres. Et puis, Sancke était un baes confiant et serviable : il ouvrait volontiers des crédits illimités à ses voisins et ne parlait guère de règlement que lorsqu'il était fort gêné lui-même ; jamais il n'avait refusé la goutte, le petit verre de genièvre qui remonte une créature dans les durs moments et lui donne du cœur à l'ouvrage. On lui savait gré de cela.

Hommes et femmes résolurent de pavoiser la rue Ribaucourt, du côté où était son cabaret.

La nouvelle année, qui avait rempli les poches du bel argent blanc des étrennes, mettait tout le monde en joyeuse humeur; ce jour de chômage tombant en pleine semaine et que nombre de ménagères avaient craint, comme elles craignaient les samedis de paye et les *lundis perdus*, pour les grosses sottises trop fréquentes alors qu'il y a de la monnaie au logis et pas de besogne à faire au dehors, ce jour prédestiné à la flânerie et à la bombance eut bientôt son but : on s'occuperait à décorer la route que devait suivre le baptême du petit Sancke le surlendemain. Et ce fut à qui ferait le plus et le mieux.

Ce coin de Molenbeek, qui mène en rase campagne, a de grandes exploitations maraîchères, des terrains vagues où les marbriers des alentours taillent le grès blanc de Robertange, où les scieurs de long s'établissent à la belle saison et où l'herbe pousse drue malgré les éclats de bois et les lourds blocs de granit. La maison de Sancke était la dernière de la rue; au temps dont je vous parle, celle-ci finissait en un long jardin privé, fermé d'une haie vive serrée et épineuse, faisant là comme un mur d'impasse qui eût barré la circulation; dans ce jardin, ainsi jeté au bout de la voie publique, au milieu de champs de colza et de prairies artificielles, un horticulteur, maître Théodore Swillins, élevait des tulipes.

Ce n'est déjà plus la ville : de libres horizons se déroulent là, d'une manière inattendue, après les étroites ruelles tragiques du faubourg de Flandres où la misère s'étend comme une lèpre; les rives du canal toutes noires de la houille qu'on décharge continuellement; les quais grouillant d'une population spéciale, d'un monde pressé et besogneux qui travaille dans des nuées de tan, dans la poussière rouge des briques et le son fin des arrivages de froment. A cette extrémité de la rue Ribaucourt, qui confine aux champs, l'odeur piquante du goudron, de la térébenthine et des naphtes, partie de l'Entrepôt, n'arrive plus que très atténuée, fondue, pour ainsi dire, dans la pureté du grand air qui vivifie tout; les odieuses émanations des corroyeries et des fabriques de noir animal qui longent les bassins n'y sont perceptibles que lorsque le vent souffle par là et qu'il fait chaud.

Laeken est tout près, montrant l'élégante silhouette de sa nouvelle église, et, plus bas, des pâtés de maisons dont les toits rouges rient au soleil, les feuillages touffus de la drève Sainte-Anne, les bouquets de mélèzes et de trembles pâles du Parc royal, les peupliers qui bordent la Senne vers Jette-saint-Pierre, les façades blanches de la *Pannen-huys*... A gauche, c'est Kœkelberg, tout en haut, étageant ses talus gazonnés et ses cultures dans un lointain bleu, fuyant.

L'été, le paysage, qui n'a pas seulement des prés, mais aussi des bois, est touffu par places; on y découvre tous les tons du vert, depuis le vert profond du hêtre jusqu'au vert défaillant du saule; les petits ruisseaux qui courent à travers les pâturages chantent discrètement sous les folles herbes... il y sent bon l'aubépine. L'hiver, le décor change d'aspect: la campagne paraît vide sous le ciel, très découverte; les arbres tendent de longs bras morts, décharnés, et les ruisselets, crispés par le gel, coupent les prairies d'autant de raies d'argent où les soleils blancs des midis glacés mettent des scintillations.

Il fallut des heures avant qu'on pût réunir assez de branchages verts pour en parer la maison de Sancke. Cependant, on trouva des houx à baies rouges, des sapins et des tuyas, qui furent disposés du haut en bas de la façade; une femme apporta une image de sainteté, qu'on mit devant l'enseigne du *Mei-boom*<sup>1</sup>, cette éclatante enseigne de vieux cabaret flamand où s'épanouissait un produit végétal quelconque, peut-être bien un arbre de mai, tout bariolé d'oriflammes aux couleurs nationales; là où la rue était bâtie des deux côtés, on tendait des bannières comme pour une procession; les petites filles découpaient en menus

1. Arbre de mai.

losanges des papiers dorés, et quelqu'un parla même d'illuminations.

Bien rarement, dans ces pauvres quartiers, la naissance d'un enfant fut accueillie avec de telles démonstrations d'allégresse.

Le cabaret du *Mei-boom* ne désemplissait pas; Sancke, qui, depuis la veille, s'était maintenu dans un état de gaieté douce et attendrie, servait tous les lambics et tous les faros que pouvaient rêver ses visiteurs. Aussi, peu à peu, la même gaieté douce et attendrie gagnait la commune entière; il n'était plus un habitant de Molenbeek qui ne sentit un attendrissement gai et doux à la pensée qu'il verrait, le surlendemain, baptiser le filleul du roi!

### III

Ceux-là s'en souviennent encore qui virent la belle, grande voiture du premier magistrat de Molenbeek-Saint-Jean s'arrêter devant la maison des Sancke et M. Van Fish, tout chamarré de décorations, en descendre.

Sa Majesté envoyait cinq cents francs, en dot, à son filleul, une timbale de vermeil et sa bénédiction.

La tante Frick, qui avait arboré un extraordinaire bonnet de dentelles garni de rubans de satin jaune et où de grandes mouches vertes tremblaient au-dessus de roses pompons, toutes pareilles à de gros radis, s'enveloppant dans son châle à palmes, déclara « que tout cela était très bien, mais qu'elle eût préféré mille fois que le roi ne donnât rien et qu'il vint en personne ».

Bien qu'elle affichât des principes républicains d'un socialisme rigoureux, elle avait accepté d'être la marraine, et cela l'eût flatté d'avoir Léopold II pour compère.

Après quoi, son asthme la reprit d'une inquiétante façon, et pendant un moment on n'entendit pas autre chose que ses : « han ! han ! han ! » prolongés et lamentables.

« J'ai soixante-dix ans ! gémit-elle d'un air morne quand l'accès se fut un peu calmé, je suis une pauvre femme ! »

Veuve et sans soutien, elle travaillait ferme pour sa subsistance, se levant avant le jour, malgré son grand âge, pour suivre les marchés, acheter et revendre ses légumes dans de bonnes conditions, et, sentant bien qu'il y avait là quelque chose de méritoire et de peu commun, elle avait cette faiblesse d'aimer à rappeler aux autres ce qu'elle faisait et à quel dur labeur elle gagnait sa vie.

Mme Frick monta la première dans la voiture du bourgmestre, Siska la suivit, portant son nourrisson ; M. Van Fish vint le dernier.

Et tandis que, la portière refermée par un valet en bas de soie, les chevaux s'en allaient, traversant tout le quartier pavoisé, les deux femmes, assises droites et guindées sur les coussins, eurent un imperceptible mouvement de vanité.

Toute la commune suivait ; et l'église se trouva

être trop petite pour contenir la foule qui aurait voulu assister à la cérémonie. Les jeunes Sancke étaient entrés des premiers : les aînés d'abord, très beaux dans des blouses raides d'empois, qui leur faisaient des dos ronds ; Mileke s'appuyant sur ses béquilles, avec son oiseau perché sur son épaule ; et, fermant le cortège, le cadet, celui qui, trois jours plus tôt, était encore le bébé de la famille et dont la destinée paraissait devoir être de porter constamment des vêtements trop courts, de dormir blotti dans des coins, oublié là par ses frères, et de marcher en s'aidant des pieds et des mains, grave, mal mouché et tout rose, ses cheveux rebelles sortant en mèches crépues d'un bourrelet que tous les Sancke avaient porté à tour de rôle.

Le filleul du roi reçut de son parrain le nom de Léopold, et de sa marraine, qui s'appelait Jeannette, celui de Jan. Son attitude fut convenable et tout à fait à la hauteur des circonstances ; il se laissa baptiser au nom du Père et du Fils, et même arroser d'eau claire, sans manifester sa surprise pour ce mode de faire chrétien un poupon, autrement que par un éternuement discret et une légère grimace, que sa mère prit pour un sourire. Ce stoïcisme devait rester mémorable dans la famille.

Après la cérémonie, M. Van Fish voulut bien

déguster une bouteille de *gueuze* dans le cabaret de Sancke, sur le comptoir ; il s'intéressait aux beaux enfants du baes. Il voulut savoir quels étaient les projets de celui-ci pour leur avenir.

« Oh ! ma foi, je n'ai d'idée bien arrêtée que pour le tout petit, dit Sancke, et aussi pour Dolphus, l'aîné : celui-là sera baes, comme moi. »

Le bourgmestre demanda à Dolphus si cette profession lui agréait, et le gamin, qui aimait le faro, répondit vivement :

« Oh oui ! monsieur le bourgmestre. »

Phil, un grand endormi borné et doux, serait forgeron ; Pier, le second, voulait être soldat ; quant à Mileke, le pauvre petit ne ferait jamais rien, et ce serait une lourde charge pour le ménage ; les deux cadets, Staaf et Fré, n'avaient pas l'âge de raison ; que pouvait-on augurer de leurs dispositions futures ? Ils seraient ce qu'il plairait au hasard.

« Et le filleul du roi ? fit M. Van Fish avec un sourire.

— Le filleul du roi ?... Le filleul du roi sera professeur, monsieur, déclara Sancke ; d'un air grave ; je suis disposé à faire tous les sacrifices imaginables pour que le filleul du roi soit professeur. »

Et comme le bourgmestre riait, disant qu'au moins Sancke s'y prenait à temps pour choisir une vocation à son petit dernier, le brave homme expli-

qua que lui et sa femme ne savaient ni lire ni écrire, mais qu'ils n'en appréciaient que mieux les bienfaits de l'instruction; leurs six premiers garçons seraient des ouvriers, et, bien sûr, pour des ouvriers, tout le temps passé à apprendre était du temps perdu, mieux valait encore celui qu'on gaspillait au grand air, à courir et vagabonder, de façon à devenir des hommes robustes.

« Moi, je ne suis pas pour l'instruction obligatoire, pour la science à tous! s'écria-t-il, risquant son thème favori, la commune profession de foi de la petite bourgeoisie bruxelloise qui a son bon sens à elle, une manière de gros bon sens têtu et froid qui ne se laisse jamais entraîner, — la brute, la vraie brute ignorante a du bon, il en faut. Où diable irez-vous donc chercher des travailleurs, des gens qui cultiveront vos terres et des manœuvres qui gâcheront le mortier à construire vos maisons, si vous faites des savants de tous les enfants du peuple?... Ils sauront lire, ils seront très forts; ils ne voudront plus... ils trouveront que c'est s'abaisser... C'est alors qu'il y en aura, des employés!... Trop, je vous dis... à n'en savoir que faire. Et ceux-là, qui seront des déclassés, pâtiront après avoir humilié père et mère. J'en connais qui végètent comme cela, bêtement, lâchement, et qui tournent autour des ministères dans l'espoir d'une place à six cents francs, plutôt que de prendre

une bonne fois le taureau par les cornes et d'aller chercher la pioche ou la bêche de l'ancien, un pauvre celui-là, bien puni d'avoir voulu faire de son garçon un monsieur et qui apprend à ses dépens à connaître le revers de la médaille... Mes fils seront des ouvriers, des humbles, des simples... et nous en aurons bien assez d'un pour porter loin l'honneur du nom; par exemple, pour celui-là, j'y tiens. »

Sancke disait ces choses avec l'énergie pompeuse particulière à la langue flamande, et, réellement, il vouait un grand respect aux gens instruits. Le plus obscur des professeurs de la petite école établie vis-à-vis du *Mei-boom*, un ivrogne incorrigible, avait chez lui un compte ouvert depuis des années, et pour rien au monde il n'eût consenti à lui en parler : ce long gaillard hébété qui savait tant de choses et qui s'installait là, sur ses bancs de bois, une pipe d'écume aux lèvres, et buvant son faro, l'intimidait, lui inspirait une manière de déférence religieuse, inavouée; aussi c'était son rêve de voir un jour le filleul du roi, ce petit qui déjà faisait honneur à la famille et qui, par cela seul qu'il avait le monarque pour parrain, prenait une supériorité sur les autres, conduire une classe, inculquer des connaissances dont lui, Sancke, n'avait pas même l'idée, à une ribambelle de marmots qui l'appelleraient : « Monsieur le maître... »

#### IV

Et c'est ainsi que le filleul du roi, ce petit qui naissait le premier jour de l'année et qui se trouvait être le septième garçon de la famille, prit une grande importance aux yeux de tous les siens. Sancke disait :

« Celui-là sera un fort ! »

Il avait voulu qu'on l'appelât du nom de son parrain : Léopold, comme le roi ; mais ce mot n'allait point aux oreilles flamandes des six jeunes Sancke, non plus qu'à la vieille langue obstinée de Mme Frick, qui articulait *Liaupolcke*, si bien que par la force des choses, sans qu'on sût comment on en était arrivé là, Léopold fut tout simplement et pour chacun : Jan Sancke, le petit Jan Sancke.

Le père en eut un chagrin véritable; à son idée, le filleul du roi n'était plus le filleul du roi, du moment qu'il ne portait pas le nom de son auguste parrain; ce fut un regret plein d'amertume. Et, quoique lui-même, entraîné par l'exemple de tous les gens qui l'entouraient, eût fini par adopter le nom de Jan pour les appellations courantes, il lui arrivait, dans les circonstances solennelles, de dire LÉOPOLD, très haut, d'un accent glorieux, comme pour opposer un défi à la sottise idée qu'on avait eue de débaptiser le filleul du roi.

Oh! ce « LÉOPOLD! » lancé soudain, brusquement, par la bonne voix lourde du baes, comme le filleul du roi se le rappelle, et quelle ineffable musique il chante dans ses souvenirs!

« LÉOPOLD! »

Il dressait les oreilles, il ouvrait les yeux tout grands; il lui semblait qu'un peu de la puissance et de la majesté de son parrain l'enveloppait tout d'un coup et, très droit, sérieux, il demandait:

« S'il vous plaît, papa ? »

— LÉOPOLD!... »

Jan Sancke, l'obscur Jan Sancke héros de cette histoire, ferme les yeux, et aussitôt dans sa pensée se dessinent l'étroit cabaret du *Mei-boom* et son carrelage rouge semé de sable fin, le comptoir avec ses trois pompes d'étain pour le faro, la bière brune et le lambic; les bouteilles de *Hasselt* dans

le fond, rangées sur une tablette en simili-marbre, et les affiches des ventes par notaires collées aux murs, entre les pancartes bleues de la Compagnie coloniale et les triangles jaunâtres d'une société d'épargne coopérative qui s'intitulait *la Tirelire*; puis, le joli râtelier découpé à la scie offert par les habitués et où chacun d'eux avait sa pipe; et les tables en bois blanc; et la petite fenêtre de derrière qui regardait la cour, une cour triste, sans verdure, où était établi, sous un vieux hangar en maçonnerie, le jeu de boules des *Joyeux*; et la porte à contrepoids qui se fermait toute seule, comme une porte d'église!

C'est l'enfance, c'est la jeunesse tout entière de Jan Sancke qui lui revient, avec l'évocation de cette chère voix; c'est l'heureux temps où l'on s'en allait par troupes vagabonder dans les champs, au hasard des rencontres, sans souci des corrections énergiques qui marqueraient le retour. On s'en allait, on était dix, douze, vingt! Les sabots battaient la poussière des routes victorieusement, les uns derrière les autres... On s'en allait parce que la campagne était à deux pas et qu'elle appelait, qu'elle avait des séductions irrésistibles... Et c'était bon!

L'hiver, on organisait de périlleuses parties de cheval-fondu derrière l'église de Molenbeek, ou bien on allait patiner sur les Étangs-Noirs; l'été, au temps de la fenaison, la bande s'égarait dans les

immenses prairies qui avoisinaient le *Mei-boom*, on se cachait dans les meules, on s'amusait à se poursuivre le long des talus gazonnés, fleuris de renoncules et, sans y penser, on poussait jusqu'à Laeken, on envahissait le cimetière et l'on inventait des jeux extravagants, entre les belles tombes de marbre pur, sur lesquelles les saules-pleureurs tout pénétrés de soleil semblaient pleurer de l'or.

Certains jours, bien rarement, on arrivait à réunir cinquante centimes; alors, on faisait halte à la *Maison-Rouge*, on commandait une gaufre et l'on se disputait à qui en aurait la plus grosse part. C'étaient les jours de gala, de festivités extraordinaires! — Le moins agile léchait la cassonade.

Ces Sancke, ces sept Sancke, comme ils s'en donnaient!

La campagne était à eux tout entière : les prairies, les champs, les chemins... et même les quais, de l'autre côté, vers la ville ; les bassins, le canal, où les bateaux se croisent, l'Entrepôt où l'on joue aux billes à l'ombre des grandes dames-jeannes pleines de naphte et des tonneaux d'où le goudron suinte!

A les voir filer du *Mei-boom*, et se répandre au dehors tous ensemble, le matin, dès l'aube, ayant constamment, et quelque désespoir qu'en ressentit leur mère, des blouses trop courtes où leurs bustes aux muscles forts paraissaient mal à l'aise et des

culottes percées d'où les genoux passaient, on les eût pris pour une tribu d'hercules enfants, lâchés en pleine nature.

Mileke, gai et bon diable malgré son infirmité, en était; il accompagnait partout ses garnements de frères, dans les allées silencieuses du cimetière de Laeken aussi bien que sur les rives noires et encombrées du canal. Le bruit de ses petites béquilles, bruit lamentable et pressé, s'entendant vaguement dans le brouhaha de leurs courses folles, faisait penser à une voix très basse et pénible qui aurait dit : « Attendez-moi ! »

Et à ce régime, qui laissait pâle et chétif le petit estropié, Jan Sancke devenait un admirable enfant, robuste, taillé sur le modèle du père; le sang, sous sa chair douillette, courait chaud et riche, empruntant je ne sais quelle belle ardeur saine au grand air vif des matins d'argent et des midis d'or, une splendeur de coloration qui faisait se retourner les passants et dire autour de lui :

« Sapristi ! quel gaillard !... »

L'intelligence, d'ailleurs, restait très médiocre et, bien que le père Sancke caressât toujours cette idée de faire de son dernier garçon « un fort ! », à six ans celui-ci était d'une incommensurable ignorance, n'admettant pas qu'il pût y avoir, pour un jeune monsieur de son âge, d'autre avenir que d'errer par la ville ou la campagne, sous le grand

ciel ouvert, dans des vêtements épiques et la chevelure désordonnée.

Cependant, déjà on avait mis Dolphus, l'ainé des Sancke, au comptoir et à la cave; il servait les pintes de *gueuze*, les cruchons de bière blanche — la renommée de la maison — et veillait au rangement des tonnes dans le cellier; Philippe, une manière de colosse docile et candide, était apprenti forgeron.

Et les cinq derniers continuaient à passer leurs journées au dehors, en jeunes bohèmes errants, élevés à la diable ou, pour mieux dire, pas élevés du tout: très grands pour leur âge, les épaules larges, les membres bien découplés, et si neufs, pourtant, si tendres, qu'ils avaient la tête naïve et la peau satinée des tout petits enfants; Sancke songeait bien à mettre Pier, Staaf et Fré dans une fabrique de tissus de coton de la banlieue, mais, sans qu'il l'avouât, le cœur lui saignait à l'idée d'emprisonner ces belles vies exubérantes entre les murailles froides d'un atelier. Et il les laissait jouir de leur reste, en se disant qu'ils étaient bien jeunes encore et qu'on avait le temps.

Quelquefois, ils aidaient la tante Frick, dont la boutique était en plein faubourg de Flandre, à emmagasiner ses légumes, qu'elle achetait au marché matinal de la place Sainte-Catherine.

Ces jours-là, on se levait tôt; à quatre heures, la tante Frick était au *Mei-boom* pour prendre ses « galopins de neveux » et, dès qu'elle les avait tous là, dans la cour, elle leur ôtait leurs vestes, les mettait nus jusqu'à la ceinture et, les plaçant l'un après l'autre sous la pompe, les frottait ferme, à tour de bras, avec du savon vert; lorsque, l'échine zébrée de raies vives, et suant comme des chevaux qu'on étrille, elle les lâchait, elle avait un beau mouvement de satisfaction :

« Allons, bien ! vous voilà propres ! »

Son asthme la laissait fort tranquille dans ces moments-là, et ses vieux biceps retrouvaient des vigueurs surprenantes; l'hiver, la neige ramassée devant la maison, dans les fossés, au bord des champs, remplaçait l'eau claire de la pompe. Les petits ne se révoltaient pas; ces parties en ville, ce charmant voyage qu'on faisait dans le noir, dans cette brume mystérieuse des aurores, entassés les uns sur les autres au fond de la carriole, pêle-mêle avec les paniers vides et les sacs pliés, prenait pour eux un singulier attrait; ils eussent supporté bien autre chose dans cette perspective. Et puis la vieille marchande avait une façon de dire : « Moi, c'est comme ça qu'on m'a traitée » qui était sans réplique.

Elle se haussait dans sa petite taille, alors, ravie d'avoir exercé une fois de plus sur les enfants de

Siska Sancke, un système d'éducation en opposition complète avec les manières caressantes de la douce créature; et son œil sombre, sous ses féroces sourcils en broussailles, promettait mieux que des arguments à qui eût risqué une syllabe.

La carriole s'éloignait au pas irrégulier et volontaire de Suss, le baudet de la tante Frick, et c'était une joie pour les gamins de s'asseoir sur le siège, à côté de la vieille femme, quand elle le permettait, et de lui prendre sournoisement les guides des doigts, avec l'idée ambitieuse de conduire durant quelques secondes :

« Jusqu'au bout de la rue seulement, tante Frick! »

Au retour, Pier, Staaf, Fré et Jan, qui avaient porté tous les achats dans la voiture après le marché, opéraient le déchargement, mettaient dans la cave les gros légumes, les poireaux, les choux et les carottes, faisaient le petit étalage de la boutique, tandis que Mileke s'amusait aux balances, époussetait les casiers... et la tante Frick, qui vendait aussi les sucreries vulgaires aimées des populations faciles de ces quartiers perdus, les récompensait d'une boule de gomme.

On en était là; les cinq derniers Sancke ne savaient rien, n'étaient bons à rien de véritablement utile, et se laissaient vivre sans voir plus loin,

lorsque, par un soir de novembre qu'ils revenaient de jouer dehors, le baes appela Pier, Staaf et Fré :

« On entre à la fabrique demain matin ! » leur cria-t-il, sans attendre de les avoir près de lui.

Il n'en dit pas plus ; il monta à l'étage et s'enferma dans sa chambre. A les voir, la mine fleurie sous leurs tignasses blondes ébouriffées, un attendrissement le prenait, lui mettait un goût de larmes dans la bouche. Qu'est-ce que l'atelier allait en faire, de ces trois-là ?

Sa pauvre femme passive et sans volonté, qui cousait dans la salle de l'estaminet, derrière le comptoir en bois peint, elle non plus, n'articula pas un mot... Seulement son front pâle se pencha davantage sur la couture qu'elle avait aux doigts.

Et, le lendemain, au moment de se présenter chez son patron, Pier, qui avait toujours espéré entrer aux Enfants de troupe, pleurait encore son uniforme, son beau rêve de bravoure et de clinquant tombé à plat.

Alors commença pour le filleul du roi une existence toute nouvelle; la maison désertée paraissait endormie dans un calme effrayant : les enfants partaient avant le jour pour leur fabrique et ne rentraient qu'à la nuit; de toute la semaine, on ne les apercevait pas. Sans qu'on en sût la raison, bien peu de consommateurs venaient encore au *Mei-boom*, et souvent ce fut le produit du travail de Mme Sancke, ces prestes et ininterrompus coups d'aiguille dans le linge blanc, qui paya les traites du brasseur.

Dolphus passait ses journées inactif, assis paresseusement dans le comptoir, et, quand par hasard un client entrait, il lui servait son verre de *boone kamp* ou de *lambic*, lentement, d'un air

morne, désintéressé, acceptant sa monnaie sans un merci. Ce garçon, qui avait toujours été un peu ours, s'abrutissait à un tel métier, devenait véritablement impossible, silencieux durant des heures et des heures, ne desserrant pas les lèvres, l'œil vague, ne regardant rien; et il restait là, pris d'une sorte de faroucherie contemplative, immobile et fermé, le nez en l'air. Son goût pour le faro lui était bien passé; aussi, les jours où l'on entrait la bière et où il lui fallait faire les préparations d'usage, mettre le sirop et le pied de veau dans les barriques, étaient-ils ses jours de martyre: l'odeur seule du malt, du grain qui fermente et des houblons trempés l'exaspérait, sans qu'il se plaignit, du reste, sans que jamais il donnât l'idée ou même le soupçon qu'il y avait là, pour lui, une répugnance.

Mme Frick, avec son flair délicat de vieille femme qui a beaucoup observé, devinait que la vocation de l'enfant était ailleurs et, voyant les recettes diminuer, le *Mei-boom* ne plus battre que d'une aile et la maman Sancke s'exténuer sur ses lingeries :

« Allons donc, baes, disait-elle à son neveu, il faut changer tout cela: le petit se mange l'âme devant son comptoir; ça n'est pas dans son sang, il n'aime point servir la pratique, cela crève les yeux, il rechigne. Avec ça, les affaires ne vont plus, tout craque... Si vous attendez trop longtemps, c'est la

culbute; moi, je me tournerais d'un autre côté, j'essayerais d'autre chose... »

Mais le baes était entêté comme une mule; des explosions de rage le secouaient, lui mettaient le sang aux joues et la sueur au front quand on lui parlait de lâcher son cabaret.

« Depuis des temps et des temps, le *Mei-boom* avait toujours été cédé, de père en fils, à l'aîné des Sancke; lui, l'avait repris à ses parents alors qu'il était en pleine prospérité... Un vent mauvais soufflait sur la baraque. On attendrait, on ferait argent des minces lopins de terre que Mme Sancke possédait encore dans le Furnem-back... ma foi, tant pis! Dolphus était l'aîné, le *Mei-boom* lui revenait de droit, il l'aurait... et, puisque son avenir était là, il n'avait qu'à s'y habituer : il passerait sa vie au milieu des bières. »

La parole du père avait force de loi chez lui; personne ne répliqua rien : Dolphus vivrait au milieu des bières.

Il en avait une insurmontable horreur. Lorsque, suivant l'antique coutume brabançonne qui veut qu'au cabaret la première gorgée d'une mesure de liquide soit prise par la personne qui sert, un client lui présentait sa chope, l'aîné, forcé dans ses derniers retranchements, l'effleurait en dissimulant à peine son dégoût. A table, il buvait de l'eau, et c'était pitoyable de voir ce bel adolescent, qui gran-

dissait d'une manière excessive, s'administrer cette débilitante boisson d'anachorète.

Le chagrin de n'avoir plus tous ses enfants près de lui et de ce que son petit commerce s'en allait cahin-caha poussait le baes dans l'excès contraire; plutôt que de laisser ses marchandises surir à la cave, Sancke les absorbait lui-même, furieusement, et il n'était pas rare qu'on le vit dès le matin attablé dans son cabaret, la pipe aux dents, avec quatre ou cinq demi-litres vides autour de lui.

Ses éclats de colères, vite apaisées, pour dire le vrai, et pas bien méchantes, étaient, avec le monotone petit toc-toc des béquilles de Mileke allant par les chambres, comme un furet, et très remuant, lesté de nature malgré son accident, les seuls bruits qui, parfois, réveillaient l'écho mort dans cette demeure vide; Dolphus tressaillait sur son banc, Mme Sancke devenait rouge jusque dans les cheveux, mais tous deux, brusquement secoués et sortis de leur somnolence, avaient comme une sorte de soulagement :

« Papa gronde!

— Pour sûr, Mileke va tomber!... »

Chose bizarre, ils jetaient ces exclamations effarées et inquiètes, instinctivement; malgré eux ils sursautaient. Au fond, cela les changeait et ne leur faisait pas de mal : ils savaient bien que le

père criait pour le plaisir de crier et que sous ses emportements il n'y avait rien de sérieux... Quant à Mileke, jamais enfant bien constitué et ayant l'usage de ses membres ne fut plus agile que ce frêle invalide que ses jambes n'aidaient pas : l'effroi constant des chutes l'avait rendu très prudent, d'une étonnante adresse à manœuvrer ses soutiens de bois ; il ne tombait guère.

Sa jolie gaieté, qui contrastait avec son petit visage pâlot et son pauvre corps déjeté, son parler fin, pittoresque et imagé — qui lui venait on ne savait trop d'où — avaient une grâce infinie. Mileke était le sourire de la maison ; on eût dit que Fouf lui communiquait un peu de son insouciance folâtre, de sa babillarde et vive ironie : il y avait en lui beaucoup de l'oiseau, un petit oiseau blessé, tombé du nid trop tôt, mais accueillant tout de même et joyeux.

Du temps où tous les Sancke étaient là, il lui appartenait d'arranger les jeux, il avait les meilleures inventions, et quand l'un d'eux disait : « C'est Mileke qui a trouvé ça ! » tous se hâtaient d'applaudir.

Mais c'est surtout depuis que le *Mei-boom* était triste, désert, sans vie, tout désorganisé sous ses lamentables murailles roses que la pluie et le soleil effritaient, depuis que le tracas et les dissensions y étaient entrés, qu'on sentait bien tout ce qu'il y

avait de charmant et d'aimable dans l'heureux caractère du petit infirme. Et lui qui avait bercé ses frères plus jeunes, qui avait apaisé leurs douleurs de bébés et les cris de leur toute petite enfance, trouvait encore d'ingénieuses imaginations pour distraire le dernier, ce pauvre Jan laissé seul et qui s'ennuyait.

## VI

Maintenant on était aux derniers jours d'avril ; déjà, chez le voisin, on entr'ouvrait les serres. Le vieux Swillins levait lui-même les cloches de ses fleurs rares : les belles tulipes apparaissaient naissantes, de nuances surnaturelles, avec des prismes complets au fond de leurs corolles. L'horticulteur et sa fillette sarclaient, sarclaient sans relâche entre les plants, les grands carrés de cilènes roses, d'anémones blanches, de codéus multicolores poussant dans un terreau gras, minutieusement combiné, qu'une herbe parasite spéciale envahit. Jan, à califourchon sur la barrière, où des liserons nouaient leurs fibrilles, et Mileke debout près de lui, s'amusaient à regarder ces gens qui jardinaient ; parfois un rire s'envolait dans le silence gai de la

campagne et, sous le vaste chapeau de la petite, un visage rond, hâlé par l'air vif, se montrait. Alors, tandis que Mlle Swillins, une limace ou quelque ver-blanc aux doigts, allait à son grand-père, les deux garçons, se poussant du coude, s'écriaient :

« Ça n'est pas bien malin à faire, tout de même, d'arracher les mauvaises herbes ! »

Et Jan ajoutait :

« Moi, j'irais plus vite qu'eux ! »

Puis, une fois, il se hasarda à pousser la barrière; et, comme le vieillard levait la tête :

« Est-ce qu'on peut vous aider, monsieur Swillins, demanda Mileke, nettoyer le jardin avec vous ? »

L'horticulteur haussait les épaules, le regard sur le lourd appareil qui entourait les jambes de l'enfant.

« Oh! pas moi, ajouta celui-ci, avec un sourire doux, mon petit frère.

— J'irais si vite, monsieur! » appuyait Jan.

De ce jour les deux garçons furent chez Swillins comme chez eux. Le brave homme avait la passion de son jardin et la terreur des parasites; il comprit que ce fort et solide gamin bien découplé et alerte qui, à six ans, dépassait de la tête tous les enfants de son âge, lui serait un merveilleux auxiliaire. Et, en effet, personne n'enlevait avec autant d'habileté le mouron et le chiendent, personne ne

distinguaient mieux, des jeunes pousses à peine sorties de terre, les têtes insolentes de ces folles végétations qui vivent au détriment des belles cultures.

On installait Mileke devant la maison, à l'ombre; et de là il s'amusait à voir travailler Jan et Mlle Swillins, à voir Fouf sautiller à travers les rayons, piquant les graines du bout du bec, délicatement, dans les parterres.

Peu à peu, une grande intimité unissait les trois enfants. Léna Swillins, brusque et espiègle cependant de sa nature, entourait le petit infirme d'une sorte de protection, adorable dans sa grâce enfantine, s'amusait de ses histoires, de son babil, gravement; et, lorsqu'elle le voyait fatigué, « les jambes lâches » comme il disait, lui sacrifiant ses préférences, qui étaient pour le bruit, l'entrain, le remue-ménage, assise à côté de lui, sur la marche en pierre du *Mei-boom*, attentive et câline, elle faisait sa partie d'osselets.

La fillette retrouvait en Mileke quelque chose de séduisant, de délicat, de quasi féminin qui le rapprochait d'elle. Ces deux petits paysans, dans leur simplesse, avaient entre eux des affinités, un je ne sais quoi supérieur aux enfants de leur condition et qui les avait fait s'aimer tout de suite. Ils devinrent inséparables : Léna ne quittait plus Mileke; qui le voyait, la voyait aussitôt.

Mlle Swillins, élevée par son grand-père qui

l'utilisait à la maison et au jardin, n'allait pas à l'école. Les treize ans et le subtil esprit du petit garçon lui imposèrent, en même temps qu'elle s'attachait à lui par le besoin qu'il avait d'elle. Elle se dévoua à ce pauvre être souffrant, elle eut pour lui ces tendresses de maternité précoce qui prend la femme dès le berceau : il fut à la fois son grand ami et son petit enfant. Mileke adora jusqu'au ruban qui nouait les cheveux de Léna, jusqu'à sa poupée, une vilaine personne épaisse et disgracieuse, l'air rébarbatif, qu'elle appelait d'un nom extraordinaire : *Nab*, sans dire pourquoi.

Et ce printemps, ce beau printemps aux tièdes soleils, qui commençait, donna aux trois camarades d'exquises journées... C'était la saison des *prèekhers*<sup>1</sup>; on ne sarclait pas toujours, et parfois ils s'en allaient, ils grimpaient jusqu'à Laeken, ils s'enfonçaient sous les noirs ombrages de la drève Sainte-Anne; Léna trouvait un grand charme à ôter ses sabots, à passer ses pieds nus dans le courant glacé de la Source. Devant eux la vallée s'étendait frissonnante et déserte, les merles chantaient dans les hautes branches et, de seconde en seconde, Fouf, prestement, d'un air contradictoire et agacé, leur envoyait sa strette aigre, un *tchip!* bref, prodigieusement méprisant.

1. Hannelons.

Oh! qu'ils étaient rares, ces infortunés hannetons qu'on venait chercher, pour lesquels on secouait, l'un après l'autre, les arbres du chemin! La tante Frick en faisait commerce, les revendait, le jeudi, aux écoliers du faubourg de Flandre; et c'était une grosse affaire que ses commandes, qu'on tenait à livrer, qui rapportaient quelques sous...

Mileke dirigeait l'expédition; il indiquait au filleul du roi les frênes, les arbres que préfèrent les hannetons... et, très convaincus, le front en sueur, Jan et la petite, prenant à pleins bras les gros troncs noueux, essayaient de les ébranler.

Lorsqu'on avait trente *préekhers* emprisonnés dans la boîte de fer-blanc de Mileke, avec des feuilles en suffisance, on retournait à la Source, on faisait halte dans le cresson frais du bord... on mangeait à belles dents les tartines de sirop emportées du *Mei-boom*; les enfants se reposaient. Au-dessus d'eux le grand ciel pâle flottait, suspendu entre les cimes verdissantes et, au fond de l'eau, une image nette montrait les trois chasseurs de *préekhers*: Jan et Léna superbes de force, de vie, de puissante santé, ayant, à côté d'eux, l'indécise et mince silhouette du petit infirme étendu dans la mousse et si las!

## VII

D'autres fois, c'était dans le faubourg ; les trois voisins aimaient à voir, au sortir de l'école, les jeux des grands garçons sur le parvis de la vieille église, derrière le cimetière de Molenbeek ; l'étourdissante gaieté de ces heures d'indépendance qui emplissait l'air d'un murmure tumultueux, d'un bruit de rires, de pieds buttant contre les pavés inégaux et de batailles à coups de livres, mettait Jan et la fillette tout hors d'eux-mêmes, avec des envies folles de s'échapper, de courir aussi, de faire comme les autres. Leurs deux petits cœurs de sept ans tressaillaient d'aise ; et ils avaient des gestes expressifs, cet élan spontané des oisillons gardés bien sages au fond du nid et qui battent des ailes, attirés et vaincus, prêts à s'envoler dès que, levant

les yeux, ils en voient d'autres fendant l'azur.

Mileke était là; ses jambes allaient de mal en pis. On ne pouvait pas le quitter.

Et, trépignant sur place, le regard brillant de désir, l'esprit occupé par ces jeux dont ils n'étaient point, les deux enfants continuaient à promener leur compagnon, sans rien dire.

Cependant, presque toujours, Mileke les prévenait; alors il se faisait conduire dans le cimetière, du côté où les tombes sont vieilles, où les croix se penchent, perdues dans les hautes herbes, comme de tout petits esquifs submergés dans les vagues glauques d'un océan très calme. Il s'asseyait sur quelque pierre renversée, Fouf sautillait de branche en branche... et le pauvre garçon rendait la liberté aux petits, comprenant bien ce qui se passait en eux et comme cela fait mal de voir jouer autour de soi quand on ne peut pas!

Léna hésitait un moment, mais son ami lui disait avec un si franc sourire qu'il serait très bien, qu'il ferait des bouquets, que le soleil était bon et que Fouf allait le distraire... les voix joyeuses des écoliers, sur la place, étaient si engageantes, l'atmosphère si pure et les renforcements sous le porche de l'église si absolument ce qu'il fallait pour s'y cacher, que Mlle Swillins ne résistait plus.

Elle installait Mileke à une place favorable,

posait ses deux béquilles à portée de sa main, lui laissait la garde de sa précieuse Nab, convenait d'un endroit bien défini pour le retrouver, puis, toute rose, les cheveux au vent, elle partait, légère et rapide comme une jeune fauvette qui prend son vol, tandis que Jan, déjà loin, criait :

« Arrivez donc, Léna ! »

Les heures passaient.

Mileke, au milieu des tombes, dans ce joli cimetière de campagne jeté au bout de la plus peuplée commune de l'agglomération et tout plein d'un tapage d'ailes et de rires, tout doré de larges renoncules, ne s'ennuyait pas. Il s'intéressait aux fleurs, aux grands insectes hauts sur leurs pattes qui marchent gravement le long des tiges de glaïeuls dans les cimetières ; aux mésanges qui nichent dans les tuyas ; aux giroflées qui poussent toutes seules, portées par le vent, entre les crevasses des murs en ruines ; aux lézards qui courent si vite, dans le sable, sous l'éblouissement des rayons !...

Les cloches lui parlaient un confus et mélancolique langage qu'il aimait, et tout autour de lui les inscriptions à moitié effacées sur les croix frustes avaient la mystérieuse et funambulesque ironie de pages d'hiéroglyphes dont il ne posséderait jamais la clef. Ses frêles doigts s'amusaient à suivre les lettres gravées dans la pierre ou peintes

sur le bois, et il les reproduisait en dessous, à la craie rouge, enchanté, ne sachant pas! Ces caractères étaient sans signification pour lui, plus ou moins élégants de forme, et il les dessinait servilement, ignorant leur valeur.

Il riait; heureux dans cette solitude, satisfait de ne plus sentir peser sur lui la pitié des gens, de ne plus voir les femmes se retourner avec des regards pleins de larmes pour ses tristes jambes paresseuses, de ne plus entendre dire :

« Pauvre petit ! »

Il lui semblait que les morts le comprenaient bien et il leur parlait; il leur avouait qu'il n'avait plus d'espoir, qu'il se savait estropié pour toujours, incapable et inutile, coûtant cher aux siens, et que c'était dur, et tout ce qu'il souffrait de cela!

L'odeur tendre des acacias que le soleil chauffait lui montait à la tête, le remplissait d'une sorte d'enivrement doux, et il s'oubliait là, appuyé contre un arbre, les jambes enfoncées dans la masse des herbes souples, le cœur gros.

Un jour, un gamin qui passait, voyant l'enfant ainsi absorbé, lui vola ses béquilles et s'enfuit.

Le soir venait.

Quand Mileke voulut s'en aller, retourner au coin où Léna lui avait donné rendez-vous, il ne put pas. Il se souvenait avoir laissé ses béquilles tout près de lui; ne les trouvant plus, il essaya de

marcher sans elles... vainement : ses jambes s'écroulaient sous lui. Il tomba étendu tout de son long sur l'herbe ; alors il eut une explosion de grand désespoir ; la colère, une colère aveugle et fébrile, lui secouait le cerveau, le rendait comme fou, éperdu, les nerfs brisés, ayant conscience de sa misère.

Et lorsque Jan et Léna, qui l'avaient cherché par tout le cimetière, accoururent enfin, ils le virent là, se roulant convulsivement dans le gazon, le visage blême, les yeux fixes, les lèvres blanches d'écume.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda la fillette.

Elle ajouta, dans son flamand enfantin, tendre et doux :

« Mon cher petit garçon ! »

Et tout de suite, avec ce coup d'œil sûr des mères, s'apercevant que les béquilles n'étaient pas là, elle comprit ; elle eut la prescience de ce qui venait de se passer. La rencontre d'un grand gaillard qui courait vite et qui les avait croisés lui revint ; elle se rappela qu'il emportait quelque chose et qu'il riait, de l'air mauvais d'un polisson qui vient de commettre un vilain coup.

Elle ne s'attarda pas davantage ; elle dit seulement à Jan de relever un peu la tête de son frère, de lui remettre sa casquette pour qu'il ne prit pas froid, et d'attendre un moment :

« Ne bougez pas d'ici, je reviens. »

Et d'un trait, sans se retourner, elle partit.

Devant l'église elle atteignit le farceur; il montrait les béquilles à qui voulait les voir, racontant qu'il les avait prises à une espèce de nigaud efflanqué qui dormait ou rêvait, là-bas, près des morts.

La petite fille alla à lui, et d'un ton bref:

« Donnez-les-moi, que je les rende. »

Pris à l'improviste, le garçon hésitait :

« Je vous dis de me les donner! » reprit-elle, la voix tremblante d'indignation.

Un ouvrier qui criait : « Bravo ! » la poussa à bout; elle revint au voleur, la main levée, et de cette courte main d'enfant elle le souffleta.

Ce mouvement de virilité hardie et brave mit les rieurs de son côté.

Et, tandis que la courageuse petite, les béquilles de son ami sous le bras, reprenait le chemin du cimetière, tout bas, les dents serrées, elle se répétait encore :

« S'il ne me les avait pas rendues, je l'aurais tué, le lâche ! »

## VIII

Le printemps passa, puis l'été et aussi une partie de l'automne; dans le jardin de Swillins, les pivoines, les œillets, les seringats aux senteurs pénétrantes, les capucines orangées, les clématites découpées en étoiles, avaient succédé aux perce-neige et aux tulipes. Maintenant, on en était aux fleurs d'arrière-saison : aux hortensias d'un violet lavé de rose, aux dahlias raides, de toutes nuances, sans parfum.

Les plantes demandaient des soins incessants; beaucoup étaient déjà rentrées, et la plus petite brise, la moindre menace de gelée blanche, faisaient frémir l'horticulteur pour celles qui restaient au dehors. Jan et Léna l'aidaient de leur mieux. Mileke, lui, décidément, n'était plus bon à rien ;

depuis sa dernière crise dans le cimetière, il languissait, il gardait l'insurmontable indolence des enfants chétifs qui ont trop grandi et, loin de se raffermir, ses jambes devenaient chaque jour plus faibles, impuissantes à porter ce corps qui s'allongeait, qui pesait davantage.

« Des membres en coton, rien qu'en coton! » disait-il.

Et sa voix grondait, son sourire avait une navrante amertume.

Cette paralysie incurable qui l'avait saisi dès ses premiers pas et qui le tenait, gagnant encore, sans espoir et sans remède, commençait à lui peser; la certitude qu'il serait ainsi toujours, que le temps ne pourrait rien sur son état, lui mettait au cœur comme une appréhension terrible, un immense découragement. Et l'approche de l'hiver, en lui envoyant des frissons dans les os, le rendait malade.

Une autre douleur le tenaillait : Sancke, en déclarant que le filleul du roi irait à l'école après les vacances, l'avait désespéré... Que deviendrait-il, lorsqu'il serait seul d'enfant à la maison?

Et le jour où le baes, les voyant rentrer tous les deux de chez Swillins, posant sa pipe et vidant son dernier verre de *gueuze*, appela, d'un air solennel : « Léopold !... » le grand frère se sentit près de défaillir ; il s'écria, très vite, suppliant, devinant bien,

à ce préambule, de quoi il allait être question :

« Oh ! papa, je vous en prie, attendez encore un peu ; faites cela pour moi ! »

Mais déjà le père entraînait son « Léopold » dans le cabaret, tandis que Mileke, tremblant de la tête aux pieds, demeurait sur le pas de la porte, les yeux gros de larmes.

La salle du *Mei-boom* était, comme toujours, très en ordre, sans un grain de poussière sur les tables ou le comptoir ; le sable blanc faisait de capricieuses arabesques devant les plinthes, sur le carreau rouge... les mouches dansaient en rond au plafond, et les chaînes de cuivre de l'antique horloge brillaient comme des chaînes d'or neuf : la mamān Sancke avait la manie du nettoyage ; lorsque le travail de couture venait à manquer, constamment on la voyait, un coin de son tablier relevé, fourbissant quelque chose. Si autour d'elle tout lui paraissait en état, elle ôtait machinalement son anneau de mariage et elle se mettait à le frotter avec passion.

« Léopold, dit Sancke d'un ton posé, vous avez six ans et demi : il est temps que vous commenciez à apprendre... je ferai tous les sacrifices qu'il faudra — je ne veux pas de bourse pour vous, et j'espère, jusqu'au jour de votre majorité, n'avoir jamais besoin de toucher aux cinq cents francs du

roi : ceux-là sont à la Caisse d'épargne et, grâce à l'accumulation des intérêts, vous feront un joli capital à un moment donné, — mais je tiens à ce que vous deveniez professeur. Je suppose que cet état vous plaît ? »

Le petit, très troublé, répondit, à tout hasard, que cet état lui plaisait infiniment.

« Je ne veux pas non plus d'école communale, poursuivit le baes, — aucun de mes enfants n'a mis le pied à l'école communale : ils sont bêtes comme des oies et illettrés comme des sauvages, tant pis : je suis un commerçant. Je repousse la charité publique. — Vous irez donc à la Section moyenne, place du Grand-Hospice, pour entrer à l'Athénée plus tard. Ça coûtera très cher... mais cela m'est égal : on se privera. J'ai mis dans ma tête que ce serait ainsi. »

Il tapa fortement son énorme poing sur la table devant laquelle il était assis, et comme Mme Sancke accourait tout effarée :

« Donnez le petit costume de Jan, » dit-il, en s'efforçant de corriger sa grosse voix. Il se moucha pour dissimuler son émotion.

« Jan ! fit-il encore pendant qu'ils se trouvaient seuls ; n'est-ce pas que vous serez professeur, Jan ? »

La voix se faisait presque tendre, le grand désir caché du baes se laissait voir enfin ; pour lui, à

ce moment-là, l'enfant n'était plus LÉOPOLD... il était Jan simplement, il redevenait son humble petit garçon, et le filleul du roi disparaissait...

Le gamin sentit comme une caresse, une ardente et naïve prière, dans l'accent adouci de cette voix ; il glissa en bas de sa chaise, il se coula dans les jambes de son père, et résolument, avec un inexprimable orgueil au cœur, il dit :

« Oui, papa ! »

La vue du costume de Jan Sancke acheva d'enthousiasmer le baes. Il avait mis son fils debout sur une des tables de l'établissement et, après qu'il lui eut passé ses vêtements neufs : une veste et une culotte cousues point à point et Dieu sait avec quel amour ! par Mme Sancke elle-même, on peut dire qu'il n'y avait pas, dans toute la province de Brabant, de père plus glorieux que lui :

« Hein, qu'il est vraiment brave comme ça ! » répétait-il en poussant sa femme du coude.

Hélas ! depuis le jour de son baptême, c'était la première fois que Jan Sancke portait des habits faits exprès pour lui et à sa mesure. Dans la famille la tradition voulait que les frères cadets portassent successivement les défroques mises hors de service par leurs aînés... Et si vous saviez en quel piteux état celles-ci arrivaient au plus jeune des Sancke !

« Passez une manche, garçon... et maintenant l'autre ! commandait le père ; je vous ai acheté

une casquette écossaise... mettez-la, qu'on juge si elle vous coiffe... et aussi un calepin de cuir... je veux qu'il ne vous manque rien, que vous soyez comme un fils de bourgeois. Là! en avant, houp!... C'est bien; tenez-vous droit, tournez la tête... Marchez! »

Et le petit marchait de long en large par la salle, très crâne sous sa casquette écossaise, le sac au dos.

« Les cours reprennent demain, fils, » dit encore le baes.

Et il ajouta, avec un beau mouvement d'orgueil :

« Je vous mènerai, moi. »

Un peu plus tard, Turlings, le petit contremaitre de chez *Valck et fils*, les fabricants d'aiguilles de la rue Ulens, entraît prendre sa goutte de cinq heures :

« Eh! Dolphus!... » cria-t-il en frappant du rebord d'une pièce de monnaie la table où il s'installait.

Alors seulement on remarqua que Dolphus n'était pas au comptoir. Une colère blanche montait à la tête du baes, et, outré de cette défection, il hurla :

« Dolphus, Dolphus! »

On avait remis Jan debout sur une chaise, afin de permettre à chacun d'admirer sa bonne mine.

Dolphus parut : très grand, superbe dans la veste de velours des garçons d'estaminet, le regard ardent sous ses cheveux d'or, farouche et grave comme un jeune roi barbare qui ne pactisera jamais. Le petit avait sauté lestement à terre, il allait à son aîné, gaiement ému, un peu gauche dans ses habits neufs : sa joyeuse voix qui disait : « Regardez, Dolphus!... » se croisa avec celle du père, jetant d'un ton impérieux cette commande du contremaitre Turlings :

« Un verre de *Hasselt*, allez... vite! »

Et, tandis que l'enfant, de ses bras pleins de caresses, entourait son frère, il devina chez celui-ci comme une hostilité sourde, quelque chose d'indomptable, de violent, d'irréfléchi, quelque chose de rapide et de brutal qui sentait la révolte et qui le repoussait.

À côté de Turlings, un à un, les rares fidèles du *Mei-boom* vinrent s'attabler à leur coin d'habitude ; c'était le cercle des *Joyeux* : Suske Vos, le marchand de volailles ; le douanier Jos Dapsens ; le professeur de mathématiques à l'école communale de Molenbeek, M. Piette, un grand jeune homme à l'air vieux, à tête d'ogre. Ils fumaient la pipe et ne causaient point. De quart d'heure en quart d'heure, M. Piette disait seulement que les hommes de 1830 étaient de rudes lapins et que la Constitution belge resterait, dans l'histoire, comme

le plus prodigieux monument des temps modernes.

Le baes, sans lâcher sa pipe, répétait « que les hommes de 1830 étaient de rudes lapins, que la Constitution belge resterait comme un monument prodigieux!... ».

Et ces messieurs, ayant ainsi affirmé leurs opinions, se renfonçaient dans leur somnolence.

Le crépuscule était tombé; le soir venait. Par la fenêtre de la salle commune on distinguait encore l'ombre raidie de Mileke planté tout seul devant la maison, ses longues mains pâles d'infirme crispées sur ses béquilles.

## IX

La volonté de Sancke s'accomplissait : tous ses aînés étaient casés, le filleul du roi serait professeur ; il ne restait à la maison, d'inutile et d'innocué, que Mileke, de plus en plus affaibli, de plus en plus sombre, et dont les maladies coûtaient gros au ménage. L'enfant ne chantait plus, ne babillait plus, et, comme s'il y eût entre leurs natures intimes une mystérieuse sympathie, Fouf lui-même avait perdu de sa belle insouciance... il semblait vieillir dans une maussaderie incurable.

Par les mélancoliques journées de cet automne où Jan Sancke peinait sur son abécédaire, il arrivait aux deux amis de rester immobiles au coin d'une des fenêtres du cabaret, l'oiseau sur le dossier de la chaise de son maître ; et ils regardaient

au dehors, bien loin, les prairies inondées, les champs en friche, les grands nuages lourds au ciel, chargés de brumes :

« J'ai froid ! » disait Mileke tout à coup.

Et le moineau, d'une voix enrouée, d'une voix qui semblait sortir du fond de ses plumes ramassées toutes dans le cou, ébauchait sa note unique, un : *Fif!* qui, certainement, voulait dire la même chose : « J'ai froid ! »

Au reste, si ces deux-là n'étaient pas gais, personne ne l'était davantage au *Mei-boom*. Les affaires du cabaret allaient mal.

Dès l'aube, et souvent bien avant l'aube, à la pauvre clarté d'une petite lampe, le mince profil de Mme Sancke apparaissait derrière le comptoir, très doux sous son plat bonnet de mousseline, déjà penché sur l'ouvrage, et les longs doigts de la laborieuse femme, usés par le travail et les lessives, couraient, couraient fiévreusement dans le linge, réalisant des miracles de reprises, de merveilleux raccommodages à des tissus plus fins que des toiles d'araignées. La famille vivait de cela, car, pour les petits, s'ils ne coûtaient rien, ils ne rapportaient rien non plus de leur fabrique, qui les avait pris au pair ; jamais, cependant, les mois d'école de Jan Sancke ne furent en retard.

Les jours d'échéance, des personnages corrects, en cravates blanches, venaient déposer au *Mei-boom*

des tas de papiers timbrés dont la vue faisait encore pâlir Mme Sancke, tandis que le baes éclatait en effroyables colères, en imbéciles et rudes frénésies de taureau; et il criait des injures affreuses sur le compte de ses créanciers :

« Des usuriers, tous ces gens-là, des sacripants qui vivent de nos sueurs ! — J'en ai aussi des débiteurs, parbleu ! Est-ce que je voudrais inquiéter ces misérables ? Plus souvent !... — Je suis un honnête homme, moi ! Les affaires ne marchent pas... eh non ! Qui a dit que les affaires marchaient ? je sais bien ; on me fait un grief de ce qu'à cette heure c'est le travail de ma femme qui donne de quoi remplir la marmite... Eh bien ! tonnerre ! c'est vrai, cela, c'est ainsi, messieurs... Mais à quoi voudrait-on que je m'attelle, dites ? — Les enfants grandissent, certes... Il n'en est pas un seul qui gagne un sou. Savez-vous que c'est dur, pour un pauvre homme, d'élever sept moutards ? — Autrefois il y avait la clientèle : on entraît dans ma baraque, on vidait un verre en passant ; j'ai connu des dimanches où l'on n'aurait pas trouvé une place large comme ça pour s'asseoir dans la salle ; et puis, c'était le jeu de boules, dans la cour, le tir à l'arc, tout près, sur la plaine, à deux pas de chez nous... Tout cela est fini. — Comment ? pourquoi ?... Je n'en sais rien. Mon cabaret est mort. »

Et pendant que, la physionomie bouleversée et la voix rauque, Sancke articulait cette péroraison finale, si attristante, il débouchait une bouteille de *gueuze*, qu'il buvait ensuite avec les huissiers.

« Vous avez trente-six heures avant que le protêt soit enregistré, vous savez cela, n'est-ce pas, Sancke? » jetaient ceux-ci sur le pas de la porte, avant de se retirer.

Alors Sancke s'enivrait tout seul, gravement, comme une brute, non sans avoir auparavant assourdi Dolphus de scènes terribles, sous prétexte qu'il faisait un baes déplorable, qu'il éloignait les consommateurs avec ses airs de milord.

Il terminait généralement sur ce mot cruel :

« Ah ! mais quand Jan sera professeur ! »

Ces soirs-là, Mme Sancke n'allait pas se coucher. Elle travaillait jusqu'au matin.

X

Cependant la vérité est qu'elles n'avançaient guère, les études de ce pauvre Jan Sancke, sur l'avenir de qui son père fondait tant d'espérances !

L'enfant, ce joyeux petit paysan à l'esprit lourd, venu librement à l'air pur des grandes prairies, avec l'entrain du peuple de son faubourg, fut blessé de cent manières dans cette école sombre, où les fenêtres avaient des toiles métalliques, où les cours étaient vitrées et les fleurs inaccessibles, cachées, ainsi que quelques verdurees et un ou deux arbustes malingres, dans un jardinet enclos de haies très hautes, interdit aux élèves ; où, enfin, il était le plus grand de sa classe, le plus ignorant, le plus borné et le plus pauvre !

Oh ! le plus pauvre !...

Être le plus pauvre, quelle continuelle et poignante souffrance!

« C'est vrai que ton père tient une auberge à la campagne ? lui lançait parfois, pendant les récréations, l'un de ses condisciples.

— Oui, c'est vrai, reprenait un autre tout aussitôt ; cela s'appelle au *Mei-boom* et l'on y sert du café et des gaufres le dimanche. Du reste, je le connais bien, moi, son père : il le mène souvent, le matin ; c'est un grand roux, en veste de velours, avec une casquette de loutre. »

On éclatait de rire.

Les belles joues fraîches de Jan Sancke blémisaient, et il courbait la tête, vaincu, écrasé, oubliant qu'à défaut d'argent et de distinction son père, au moins, lui avait donné de fermes et solides poings d'hercule qui eussent pu réduire en miettes ces féroces petits hommes.

Il devenait lâche ; les jours où le baes le conduisait à l'école, Jan Sancke, au fond de sa cervelle obtuse, trouvait des imaginations diaboliques pour éviter que ses camarades ne vissent son père... comme, par exemple, de l'abandonner au tournant du dernier pont et de se lancer à toutes jambes dans la rue du Grand-Hospice pendant que Sancke, très intéressé ailleurs, suivait, de la rive, les manœuvres de quelque navire marchand engagé dans les eaux sales du canal de Willebroek. Le

petit, follement, sans tourner la tête, poussait la porte de l'école, gagnait sa classe et, tout en prenant son banc, il avait encore dans les oreilles cette odieuse, cette tyrannique phrase des gamins, répétant, avec une sorte d'ironie méprisante :

« Son père est un baes d'estaminet. »

Mais l'heure redoutable, l'heure fatale dont l'approche faisait frissonner Jan Sancke, c'était surtout l'heure du déjeuner.

Midi!

La grosse cloche de l'Athénée sonnait midi... L'École moyenne reprenait une sonnerie plus timide, disant : « Midi! midi! » Le maître alors faisait fermer les cahiers; les petits qui retournaient manger chez eux gagnaient le vestiaire. C'était un brouhaha joyeux, un joli tapage d'enfants que la discipline lâche pour un moment, et l'élève de semaine apportait à chacun de ceux qui restaient là son déjeuner.

« Vanhuff, ta caisse! Il y a de la vaisselle là dedans; ça pèse... Bollinx! Éveraert! Jules Shuermans... ah! polisson, tu te soignes : elles sentent bon, tes galantines!.. Hermans!.. Guer!.. Sancke!.. »

Jan Sancke regardait droit devant lui, fixement, un point quelconque, endurant un effroyable supplice. Et le petit panier, un de ces pauvres petits paniers découverts, en fer-blanc, comme les femmes

de maçon en ont pour porter la pitance à leurs maris, restait là, en l'air, bien visible pour tous, tenu à bout de bras par l'élève de semaine, qui plaisantait, qui jetait des coups d'œil en dessous sur les trois grosses tartines de pain bis, sur les pommes vertes et le cruchon de grès plein de bière de Louvain, sur tout cet arrangement naïf de nourritures vulgaires et paysannes qui composaient le déjeuner de Jan Sancke... un déjeuner qu'il aimait bien, cependant, qui eût dû lui être sacré et devant lequel il eût dû se mettre à genoux, car il n'ignorait pas qu'au *Mei-boom* on se contentait de moins encore, et qu'il fallait bien des points, bien des tours et des détours de l'active aiguille de Mme Sancke pour qu'il eût ce luxe d'une couche de beurre sous son fromage et de quelques pommes pour son dessert.

A côté de lui des enfants riches, qui demeuraient loin et ne pouvaient supporter le manger froid, déjeunaient d'une côtelette que leur cuisait la portière; d'autres buvaient à même des gourdes remplies de vin. Le jeune inquisiteur qui servait les paniers continuait à redire très haut, d'un ton impatienté :

« Voyons, Sancke, est-ce que tu prends mon bras pour une enseigne? Réponds, c'est à toi, ça? »

Et Jan Sancke avait des révoltes impuissantes, des mouvements de colère irraisonnés qui lui

faisaient en vouloir à ses parents de ce qu'ils lui servaient de pareils comestibles dans un semblable récipient.

Alors, d'un geste brusque, tandis que des larmes lourdes lui brûlaient les yeux, il prenait cette lamentable chose, il disait, la voix étranglée :

« C'est à moi... »

Et pour mordre dans sa tartine il mettait la main devant sa bouche, il se cachait derrière le pupitre.

N'allez pas croire que les côtelettes de ses voisins, leurs *couques* bourrées de sirop de poires, ou les jolies gourdes en cristal dont ils se servaient, lui fissent envie... Point. Rien au monde ne régalaît ce petit rural comme une bonne grosse tartine de pain noir chargée de fromage mou et d'oignons verts; il se serait fait fouetter pour ce cruchon de bière blanche qu'il semblait dédaigner si fort...

Jan Sancke avait honte, Jan Sancke caressait l'espoir imbécile qu'ainsi tout le monde ignorerait combien sommaire était son repas.

Un jour, il y eut un complot; les enfants, pour faire une niche à leur souffre-douleur lui volèrent son déjeuner, qu'ils jetèrent par-dessus le mur de la cour, pendant la récréation.

Jan Sancke fut héroïque.

Lorsqu'on lui passa son panier vide, il ne dit

rien, il n'eut pas même l'air surpris, et au fond du cœur il se demandait si ces cruels petits drôles, en voulant lui faire de la peine, ne l'avaient pas soulagé plutôt, le sauvant ainsi, pour une fois, de cette insupportable épreuve de manger ses tartines devant eux. Il demeura en face de son panier de fer-blanc bien propre, frotté à la brillantine chaque matin par Mme Sancke; il le trouvait presque joli, il lui souriait.

« Sancke, pourquoi ne déjeunez-vous pas ? demanda le maître.

— Monsieur, je n'ai pas d'appétit, » répondit-il.

Il mourait de faim.

Et il regarda ses bourreaux crânement de ses clairs yeux honnêtes, ayant au front le je ne sais quoi de grandissant et de lumineux que donnent, pour une seconde, même aux plus infimes, les belles actions supérieures à l'humanité.

Ceci valut à Jan Sancke un ami : M. Viane, le surveillant de la petite classe, un humble comme lui, que les élèves martyrisaient.

M. Viane était des Flandres, d'une famille de pêcheurs ostendais, tous morts sur mer pendant une tempête; la sollicitude des fortes têtes de sa province, et aussi l'horreur qu'inspirait à son aïeule la seule parente qui lui restât et qui l'avait élevé, le périlleux métier qui, d'un seul coup, lui

avait pris tous les siens, avaient jeté le pauvre garçon dans le professorat.

Le jour même de la catastrophe, des philanthropes étaient accourus qui, dans leur prévoyante sagesse, avaient jugé qu'il fallait absolument sauver des risques maritimes le nommé George Viane, unique rejeton d'une race de misérables voués dès le berceau à la triste fin qu'ils avaient eue.

Dès lors, puisque le nommé George Viane ne devait pas être pêcheur, la solution apparaissait tout indiquée : on le mettrait dans les écoles de l'État. Le délire de la *science à tous!... science vulgarisée!.. science*, panacée universelle, remède suprême aux maux divers de l'humanité souffrante et coupable!... tenait les fortes têtes des neuf provinces. On ne pouvait rendre efficacement service à quelqu'un qu'en le dirigeant dans l'enseignement, et, que ses aspirations fussent quelconques, il était entendu que l'enseignement devait le rendre heureux : le nommé George Viane ferait partie, dans un temps donné, du corps enseignant. Était-il possible de lui préparer un avenir plus désirable ? Non.

Partant de ce thème, nombreux furent les discours où l'on exaltait les bienfaits de l'instruction, « ce levier qui étendait le niveau intellectuel des peuples!... Ce levier qui moralisait le monde!... » ce levier qu'on pouvait soupçonner à bon droit, à

en juger par la façon emphatique et pompeuse dont ils en parlaient, d'avoir aidé les orateurs à faire jaillir à leur profit la source de toutes les félicités!

Le seul qu'on ne consulta point, ce fut le nommé George Viane.

On avait pétitionné, repétitionné, entassé d'innombrables documents dans les bureaux ministériels... et enfin le nommé George Viane s'était réveillé, un beau matin, boursier, pupille de l'État. Les mêmes chaleureuses protections avaient facilité ses débuts; c'est ainsi que, bien qu'il ne fût encore qu'à sa seconde année d'études, on lui avait donné ce poste à la section professionnelle, afin de le familiariser d'avance à la routine de l'enseignement.

Mais il ne montrait ni goûts ni moyens pour la dure carrière qu'on lui avait fait embrasser. Au fond, il était cruellement malheureux; il avait la nostalgie de la mer, l'amour de son aride pays de dunes et de galets, l'inavoué et ardent espoir de reprendre quelque jour la vareuse et le chapeau de cuir bouilli de ses pères et de s'en aller, au gré du vent, sur une mince chaloupe que la moindre vague ferait chavirer.

Durant les longues et silencieuses heures d'étude où les élèves, penchés sur leurs devoirs, se tiennent à peu près tranquilles, M. Viane s'approchait d'une fenêtre, soulevait furtivement la toile métallique, et il regardait en l'air les nuages; les jours

où ils étaient mouvants, à la fois limpides et glauques, d'un vert gris, ourlés de bords floconneux comme de l'écume, le surveillant avait un sourire extatique, le sourire d'un idéaliste dont le rêve se fait saisissable, d'un fou qui touche au doigt sa chimère. Il voyait l'océan, sa grande mer du Nord, profonde et changeante, qui roule ses flots lourds majestueusement sous le ciel, sans dire ce qu'ils emportent avec eux d'épaves!

Et dans cette illusion il oubliait tout : la méchanceté des enfants, leurs railleries devant son veston trop court, dont les manches lui venaient aux poignets... Et combien étaient pénibles les mois d'hiver, avec ses ressources et ses charges!... combien de fois la subsistance du lendemain avait été problématique dans sa maisonnette du quai aux Bois, et qu'il n'était pas pêcheur à Ostende, roi tout-puissant dans sa barque à voiles blanches, mais pion, pion misérable et broyé sous le mépris des professeurs et la haine des élèves.

Soudain, une boulette de papier lancée avec art atteignait M. Viane au visage. Prestement la toile métallique était remise à sa place; une barrière infranchissable, cette écrasante muraille de la réalité, séparait encore une fois le pauvre hère de son rêve.

Et, voyant toute la classe bien sage, enfoncée dans une studieuse et admirable méditation, tous

les nez penchés sur tous les pupitres et toutes les plumes courant sur tous les cahiers, bien convaincu qu'il ne découvrirait pas le coupable, il se bornait à dire de sa voix brisée qui essayait de se faire autoritaire et digne :

« Messieurs, tenez-vous bien ! »

Lorsqu'on déroba le déjeuner de Jan Sancke, lui seul comprit le drame, lui seul devina le sacrifice de l'enfant qui se privait de manger plutôt que d'accuser les autres ; et il l'aima. Cette persécution, qui ressemblait à celle exercée sur lui-même, le rapprocha de son élève ; il eut une sympathie subite pour ce petit aux larges épaules, aux mains carrées, qui, d'une gifle, aurait mis toute la classe en déroute et qui n'opposait aux vilénies sournoises de trente polissons que sa douceur ingénue, cette patiente et dédaigneuse sérénité de celui qui, ayant conscience de sa force physique, hausse les épaules et dit : « je ne peux pas... je les tuerais ! »

M. Viane retrouvait, dans les yeux tristes de Jan Sancke regrettant ses prairies, un peu de la répugnance qu'ils avaient tous deux pour l'étude, un peu de ce même amour qu'ils avaient pour le plein air.

Et les après-dîners de jeudis où l'enfant, mis en retenue, questionnait le sous-maître, celui-ci, tout en le poussant au travail, tout en forçant de son mieux cette petite intelligence rebelle à s'élever

jusqu'à la science, avait d'innocentes joies quand la conversation dérivait, quand on en venait à parler des côtes, des villes du littoral et des jolies stations balnéaires où les pêcheurs vont et viennent, pieds nus sur la grève, interrogeant l'horizon.

« Monsieur Viane, comment c'est-il, la mer? »

M. Viane expliquait, faisait de l'océan un tableau enchanteur, parlait avec enthousiasme de ses belles eaux fuyantes, immenses, secouées par le remous...

« Je comprends, interrompait le petit garçon, dont l'esprit peu développé saisissait seulement les grâces de la nature : ça doit faire l'effet d'un très grand champ de blé vert par un jour de vent! »

Après cela, la page d'écriture avait tort, et c'est avec des larmes amères que l'écolier arrivait à la dernière ligne.

« Je ne peux pas, s'écriait-il, c'est plus fort que moi, je ne peux pas... je suis bête! »

Il se sentait bête, l'intelligence bouchée, inférieure à celle des enfants de son âge, et de jour en jour toutes ces choses qu'il lui fallait apprendre pour devenir enfin professeur lui apparaissaient plus lointaines, plus impossibles à atteindre.

Dans la profonde affection qu'il avait pour lui, M. Viane usait de son faible pouvoir pour que les retenues tombassent toutes les jeudis et que Jan Sancke eût ses dimanches saufs.

Les dimanches, le *Mei-boom* reprenait quelque chose de son ancienne physionomie; tous les enfants s'y retrouvaient. Mme Frick venait faire le diner, comme au bon temps; elle préparait un fabuleux *hutsepot* qui cuisait sept heures d'horloge.

C'était elle qui fournissait tous les légumes : elle les prenait dans sa boutique, ce n'était pas bien malin !

Sancke, qui la savait avare, prétendait méchamment qu'elle ne venait chez eux que pour s'épargner le prix d'un repas, et que tous ses légumes étaient pourris.

Cependant la vieille femme faisait grand cas de son offrande; elle s'écriait, en la sortant solennellement de son cabas :

« C'est ça qui va être bon, pour le *hutsepot*. »

Sancke, alors, lui riait au nez, en disant :

« Quand on pense que c'est là la seule *tante de sucre*<sup>1</sup> qu'aient mes pauvres enfants ! »

Ils se querellaient comme deux enragés jusqu'au moment où Siska, rentrant de la boucherie, embrassait affectueusement la « tante de sucre » en la remerciant d'être venue.

Et le *Mei-boom* était en liesse, plein de bruit, de rires, de belle joie débordante et jeune; les enfants, qui rentraient à la nuit toute la semaine, ne voyant guère la maison que ce jour-là, ne devi-

1. En patois de Bruxelles : tante à héritage.

naient point la gêne, trouvaient au cabaret son air d'habitude, sans qu'ils se rendissent compte de tout ce qu'il y avait d'éphémère dans cette gaieté qu'eux-mêmes y apportaient.

Au coin du feu, assis dans son petit fauteuil, Mileke grelottait; Mme Sancke, qui, très religieuse, ne travaillait jamais le dimanche, toute déroutée de n'avoir pas sa couture, astiquait les boutons de cuivre des portes et des fenêtres, les chaînes de l'horloge; Sancke, les mains dans ses poches, la casquette sur les yeux, avait une façon mélancolique d'arpenter la salle commune, ayant, au fond des yeux, le quelque chose d'ahuri et de fou que donne au commerçant, grand ou petit, la perpétuelle terreur de la dégringolade; tandis que Dolphus, immobile derrière son comptoir, regardait les bouteilles de liqueurs fines à moitié vidées et qu'on ne remplaçait pas, le savant empilage de morceaux de sucre autour duquel de grandes mouches noires bourdonnantes et goulues dansaient, les verres ébréchés ou fendus, rangés proprement sur l'étagère, la natte en corde qui s'usait et les trois pauvres pipes des derniers fidèles mises au râtelier, contre le mur et donnant l'idée, dans le délabrement et la tristesse de ce coin du *Mei-boom*, de trois soldats vaincus et blessés, laissés sur le champ de bataille après la déroute.

L'adolescent, au milieu de ce désarroi, gardait

une magnifique indifférence ; le vent de faillite qui courait par la maison le laissait froid, songeant, dans son comptoir, devant le carreau net, à des choses profondes et douces qu'il ne disait pas.

Il avait seize ans ; il était grand, la tête haute, le front large, avec une forêt de cheveux roux, bouclés et souples qui lui retombaient jusque dans les yeux, des yeux bruns, mystérieux, au regard à la fois tendre et terrible où sa pensée en révolte passait soudain, toute noire, menaçante, les jours où quelque client pressé l'interpellait du bout de la salle, criant :

« Eh ! donc, à la pompe ! »

Et il voyait venir la débâcle du *Mei-boom* très tranquillement, désintéressé de ce commerce qui lui déplaisait et qu'on s'obstinait à continuer malgré l'insuccès, où on l'avait mis de force, sans le consulter, sans souci des cris de tout son être, de toute son intelligence qui regimbait, qui ne voulait pas, qui se sentait créée pour une autre fin que le décompte de ce que rapporte, au bout de l'an, un certain nombre de tonnes de bière détaillées en autant de litres, demi-litres et quarts, vendus tant...

Le père, vaguement, devinait tout cela, flairait les dégoûts du jeune homme pour le métier ; et il lui en voulait, il faisait retomber sur lui, sur son manque de zèle et ce qu'il appelait son insouciance lâche, la désertion du cabaret.

« Ne me parlez pas de mon fils aîné, disait le baes aux *Joyeux*, les soirs où, après avoir vainement cherché Dolphus dans toute la maison, il se décidait à tirer lui-même la bière. Non, n'en parlons jamais, c'est un animal; il me ruine! »

Et, consciencieusement, il croyait Dolphus stupide.

Mme Sancke, elle, s'interposait, se tenait entre le père et le fils, apaisant l'un et mettant sur la blessure saignante de l'autre ces adorables tendresses féminines, ces paroles veloutées qui fondent les ressentiments les plus âpres et atténuent l'amertume des discussions.

Cependant, Dolphus n'oubliait rien; il ne pardonnait pas à Sancke ses brutalités; et Sancke, dont la nature expansive, tout en dehors, se sentait froissée par le mutisme têtue de ce grand taciturne renfermé en lui-même, prenait son garçon en grippe et le rendait responsable de tous ses malheurs. De là, du heurt de ces deux caractères extrêmes, une menace constante dans l'air, au *Mei-boom*, comme une odeur d'orage qui trainait, une agitation qui, ajoutée aux transes des fins de mois chargées de lourdes échéances, faisait blanchir avant l'heure les bandeaux plats de Mme Sancke courbée sur sa couture, et se creuser les pauvres joues exsangues de Mileke, pendant que le filleul du roi pleurait toutes ses larmes sur son livre de lecture.

Mais les petits ne pouvaient rien comprendre à ce qui se passait; ils rentraient chez eux le samedi soir, enchantés et mis en joyeuse humeur par l'attente de la bonne journée libre que leur promettait le lendemain, et ils s'endormaient, bercés par des imaginations prodigieuses, des rêves de parties monstres à travers le faubourg.

Épanouies dans le repos, couchées l'une près de l'autre, les têtes naïves des quatre travailleurs avaient un calme sourire confiant; l'une, celle de Phil, l'apprenti forgeron, toute grise sous la limaille de fer, les autres, ouatées de duvet de coton, les cheveux emmêlés, pénétrées de peluches légères, blanches et poudreuses comme des têtes sur lesquelles il a neigé. « On dormirait tard, le lendemain, on ne devrait pas se lever avant le jour et se vêtir à la chandelle, les yeux encore gros d'envie de dormir : on n'avait à aller ni à la filature, ni à la forge... » Et, même dans le sommeil, les quatre frères avaient conscience de cela; ils voyaient devant eux cette grande journée d'indépendance et ils en jouissaient.

La force de l'habitude les réveillait avant les poules, mais ils ne se hâtaient pas de se lever; ils restaient au lit, goûtant un plaisir sans mélange à paresser longuement dans la tiédeur des draps, avec l'intime assurance que rien ne les pressait. Un peu plus tard leur mansarde voyait des combats ho-

mériques, une guerre extravagante et rieuse à coups d'oreiller.

Le soleil luisait aux carreaux; l'odeur du café emplissait la maison quand Siska appelait ses fils pour le déjeuner.

On descendait quatre à quatre jusqu'à la salle du cabaret, où la cafetière fumante, le gros pain bis, le beurrier et le pot de sirop étaient posés sur une table en bois blanc, près de la fenêtre qui regardait les prairies.

Alors, bien réellement, le *Mei-boom* était en fête : Sancke lui-même, ravi d'avoir tous ses garçons sous la main, se déridait, et si les douloureux visages de la maman Sancke et de Mileke faisaient contraste au tableau, les quatre ouvriers n'avaient point le tact assez délicat pour s'en apercevoir. La maison demeurait pour eux le paradis rêvé, le « chez-soi » attirant et chaud où la fatigue est moins pesante, la vie moins difficile et où il semble qu'on ne puisse jamais être malheureux tout à fait.

La journée se passait en courses inouïes à travers la campagne, l'été; en patinages hasardeux sur les Étangs-Noirs, l'hiver; Jan Sancke jouait à des jeux tranquilles, devant la porte du *Mei-boom*, avec Léna et Mileke.

Et ce n'était que le soir, quand l'ombre du dimanche qui s'enfuyait ramenait la pensée au

lundi à venir, que tous ces fronts d'enfants devenaient soucieux.

Le jeune forgeron revoyait son enclume; le son inexorable de la cloche des ateliers tintait aux oreilles de Pier et de Staaf comme un écho terrifiant, et Jan se souvenait tout à coup que ses devoirs n'étaient pas faits.

## XI

Ce-soir là, un soir d'hiver froid et triste, les sept fils de Sancke se tenaient autour de la lampe, dans la salle du *Mei-boom*. Le dimanche finissait; Jan, la sueur au front, ayant dans les yeux de grosses larmes aveuglantes qui ne tombaient pas, peinait sur un devoir de grammaire où il ne comprenait rien. Et, d'instant en instant, sa pauvre petite figure désespérée se levait de dessus le cahier... il poussait un soupir, un de ces soupirs sincères et pénibles comme seuls les enfants en ont; il promenait un regard plein de consternation tout autour de la table, sans mot dire, songeant probablement, à part lui, qu'il était bien inutile de demander conseil à ceux qui se trouvaient là, puisqu'ils en savaient moins encore que lui-même...

La petite figure désespérée retombait sur la page à moitié noircie, tout contre, et la plume maladroite courait, courait de son mieux, lourdement, mettant d'invraisemblables jambages en travers des lignes, tandis qu'on entendait un bruit contenu de sanglots. Puis, un nouveau soupir, un nouveau geste d'angoisse, un nouveau regard implorateur, sans confiance, et tout à coup, les joues noyées de pleurs, Jan Sancke murmura :

« Oh !... le participe passé accompagné d'*avoir*... Comment est la règle d'accord ?... Je ne sais plus, moi ! »

Très vite, quelqu'un répondit :

« Le participe passé accompagné de l'auxiliaire *avoir* s'accorde avec son complément direct s'il en est précédé, et reste invariable dans tous les autres cas. »

Le petit n'eut pas le temps de s'étonner, celui qui venait de parler n'eut pas le temps d'ajouter une syllabe, Sancke s'était levé ; sa pipe lui échappa des mains, tandis que, la voix tremblante et les yeux hors de la tête, en proie à une colère stupéfaite qui le rendait effrayant, il s'écriait :

« Dolphus !... Dolphus, je vous ordonne de me dire comment vous savez cela ! »

Le cataclysme qui planait sur le *Mei-boom* depuis des années éclatait, terrible ; il sembla qu'une odeur d'orage, un vent de rébellion et de mutinerie courût par la maison, du haut en bas.

Dolphus, très pâle, les cheveux rejetés en arrière, répondit d'un ton sec, par mots brefs, scandés :

« Il suffit que je le sache.

— Non, sacrebleu ! non, cela ne suffit pas. Je suis le père ; vous mangez mon pain, vous dormez sous mon toit et, tant que les choses seront ainsi, je veux qu'on me dise tout ; je le veux, entendez-vous ?... je le veux, et si grand que vous soyez ! »

Dolphus, d'un seul élan, s'était précipité vers la porte ; Sancke le retint, et il continua, parlant lentement, comme si les mots lui eussent coûté à prononcer :

« Pas d'École communale, j'espère... pas de cours du soir ? »

Dolphus eut un mouvement de dédain superbe :

« Non, dit-il laconiquement.

— Alors... alors, quoi ?.. Comment avez-vous fait, qui vous a appris ? »

La belle tête ardente et fière de l'enfant se releva, toute droite ; un nuage de pourpre envahit ses joues :

« Moi seul, père ! » s'écria-t-il.

Et, avec l'orgueil qui le pénétrait à cette pensée, dans la bonne joie qu'il avait à se dire que, bien réellement, il ne devait à personne qu'à lui-même le peu qu'il savait, une émotion douce et amollissante se glissa en lui : il se sentit prêt à pleurer ; l'amertume qu'il gardait de l'injustice de Sancke

se fondit, il fut sur le point de se jeter dans les bras de son père.

Celui-ci ne comprit pas ; il alla jusqu'au bout, incrédule et violent ; il reprit, d'un ton de raillerie acerbe, en haussant les épaules :

« Vous, vous... Quelle bourde ! »

Alors, ce fut fini à jamais ; l'âme du fils se ferma. Il lui parut qu'une calotte de glace lui emboîtait exactement le crâne ; il se retira dans un coin, il ne répondit plus aux sarcasmes de Sancke, dont la bile s'échauffait, dont la rage devenait furieuse, et qui se grisait de ses gros mots.

Immobiles à leur place, les enfants se taisaient ; Mileke, brisé par cette scène, s'était caché la tête dans les mains, voulant ne plus rien voir, ne plus rien entendre ; des larmes silencieuses tombaient une à une sur les doigts inactifs de Mme Sancke, et Jan, tout effaré, mordillait machinalement son porte-plume.

Soudain, tous tressaillirent à la fois : la voix de Sancke tonnait stridente, injurieuse, avec des rires sans pitié :

« Apprendre tout seul... Allons donc !... Vous mentez ! »

Un frisson, je ne sais quoi de grave et de solennel, passa sous le plafond fendillé de la salle... La porte fut ouverte et se referma sans que personne eût songé à retenir l'aîné, qui s'en allait.

Fouf, à petits pas sautillants, parcourait la table, la mine inquiète, les yeux interrogateurs. Contre les vitres des fenêtres, voilées de rideaux de mousseline à pois, la nuit du dehors, une grosse nuit noire et sans lune, s'écrasait. L'horloge hollandaise sonna neuf heures; et l'on entendait toujours le bruit d'un pas ferme qui s'éloignait.

## XII

Où aller?... Sous quel toit passer la nuit?... Et après, que devenir, comment vivre ?

Est-ce qu'on pense à cela, est-ce qu'on s'arrête à ces détails, est-il rien qui puisse retenir un cerveau de seize ans où la révolte a longtemps couvé et qui s'insurge ? — Montrez-moi celui-là qui, à cet âge, a pris la peine de réfléchir une seconde alors que son sang bouillait d'indignation dans ses veines, et je dirai que c'est un être exceptionnel. — On va, on a l'avenir immense devant soi, plein de promesses, on se risque, à la grâce des événements, sans crainte.

Dolphus ne tourna pas la tête ; il n'eut pas une hésitation, pas un regret. Au-dessus de lui le ciel glauque tendu de noir, comme un océan sur

quel un voile de deuil eût tremblé, demeurait froid, impénétrable, uniformément sombre, sans lueur. La rue, mal pavée, bâtie d'un côté seulement, coupée de distance en distance par des champs vides, était silencieuse, très calme; il marchait, la tête découverte, les cheveux envolés dans le vent, le buste droit, les pieds chaussés de gros souliers ferrés. Et il buvait l'air voluptueusement, à longues aspirations gourmandes, avec les gestes fous, l'intime et excessive jouissance d'un jeune animal sauvage qui vient de briser ses liens et qui s'enfuit.

Il se sentait libre, maître de ses actions, ayant la vie grande ouverte devant lui; il se sentait fort de toute sa jeunesse et de toute son intelligence, glorieux de ce que celle-ci lui avait fait faire déjà, de ce qu'il savait bien qu'elle ferait encore, après : il avait confiance.

Maintenant, il était un homme; le bruit de la porte du *Mei-boom* retombant derrière lui, sous sa main qui la poussait, lui avait donné l'impression de quelque chose d'irréparable; c'était fini, il ne rentrerait plus jamais dans cette maison; et il vaincrait : il en avait la conviction, une conviction inébranlable, un de ces désirs passionnés qui font réaliser des miracles. Au reste, il était taillé pour le combat, prêt à sauter tous les obstacles. Bien petit garçon, à l'âge où l'on joue encore aux

billes, n'avait-il pas eu une ambition d'homme ?.. Et déjà alors, poussé par ce vouloir effréné de parvenir, n'avait-il pas accompli un tour de force ? « Apprendre à lire tout seul !.. Oui, il avait appris à lire tout seul ; oui, certes ! »

Et à cette pensée une joie intense l'envahissait ; le souvenir lui revenait de ce laborieux travail encore retardé par les brusques défaillances de son cerveau de paysan, un stérile et inculte cerveau où jamais personne n'avait rien semé et qui avait des découragements, des heures de paresse lâche où le but apparaissait inaccessible et où il demandait merci.

Cette idée d'apprendre à lire lui était venue à la suite d'une grande humiliation : il avait neuf ans, il s'amusait avec un élève de l'École communale, un petit beaucoup plus jeune, qui, pris d'un joli élan de générosité, lui avait offert une image d'Épinal, l'histoire de *Peau-d'Ane*.

« Lisez, s'il vous plait, Dolphus, avait dit l'enfant... il y a des fées là dedans ; c'est très beau, vous allez voir ! »

Comme il répondait qu'il ne savait point, l'autre avait ri, trouvant comique que ce garçon si grand déjà fût moins avancé que lui-même.

Et jamais en sa vie Dolphus n'avait tant souffert que durant le mortel quart d'heure où, assis sur la pierre du *Mei-boom*, il écoutait l'histoire

de *Peau-d'Ane* lue à haute voix par son camarade. Il s'était dit alors : « Je saurai lire, moi aussi ; je veux savoir lire ! »

Et, quand Mme Frick, qui se piquait de littérature et s'occupait de politique, apportait au *Mei-boom* quelque grande feuille flamande venue de sa province et dont elle aimait à déclamer les articles révolutionnaires pour l'édification de Siska qui ne partageait pas ses idées, il l'interrogeait avidement, il la poussait à épeler les mots pour lui tout seul, en suivant le texte du doigt. Il se rappela le petit livre de marques dont sa mère se servait, un petit livre plat, au fin canevas bleu, sur lequel se détachaient, les uns après les autres, tous les alphabets connus, depuis le simple A B C romain jusqu'à la longue écriture anglaise, la ronde, la bâtarde, la gothique, et que Mme Sancke copiait au fil rouge dans le coin des nappes et des essuie-mains neufs qu'on lui donnait à faire. C'est là dedans qu'il avait appris ses lettres, lui ; et, comme sa pauvre mère — dont tout le savoir se bornait à la connaissance des lettres — les prononçait en flamand, longtemps il avait épélé en flamand l'en-tête français des journaux qui lui tombaient sous les yeux. Aussi, quel chaos dans sa tête d'enfant, quelle obscurité, quelle décevante et affreuse déroute de ses premières connaissances si péniblement acquises et où il ne se retrouvait pas ! Il dé-

chiffrait alors parfaitement l'enseigne flamande de leur voisin Swillins, mais restait béant devant les mots français.

Ce fut ainsi jusqu'au jour où, farfouillant dans le grenier de la tante Frick, il découvrit, au milieu d'un tas de papiers achetés au poids et dont la vieille marchande faisait des cornets, les chapitres dépareillés, tout tachés d'encre, d'un petit syllabaire.

Comme il avait peiné sur les pages de ce livre !... Que de semaines il lui avait fallu pour en arriver à comprendre, à lui tout seul, avec le peu de notions qu'il possédait de cette langue qu'on ne parlait guère autour de lui, qu'en français *d*, *u* se prononcent *du* et non pas *dou*, que la lettre *s* ajoutée comme signe du pluriel d'un nom, est muette ; qu'il n'y a pas d'*h* aspirée à *oiseau*, pas de *k* à *clerc*, pas d'*y* à *Paris* ... tous mots auxquels ses lèvres bruxelloises donnaient des intonations barbares, et sa plume malhabile, une orthographe extraordinaire. Cher petit livre, comme il l'avait aimé !

Pourtant, dans les tout commencements, que de déboires... que d'essais infructueux, que de tâtonnements !... Comme il allait là gauchement, en aveugle, guidé à peine par son instinct, par la fièvre d'apprendre, par cet attrait du mystère qui tient tous les ignorants, cette séduction de l'inconnu qui entraîne les curiosités.

Les plus minces chiffons de papier imprimé, les

publications françaises et flamandes que les habitués apportaient au *Mei-boom* étaient pour lui des trésors inestimables; depuis qu'il assemblait les syllabes, la soif de savoir, de s'instruire l'avait pris, et, toujours poursuivi de la crainte que Sancke ne vint à le deviner, assis derrière son comptoir, le nez penché sur quelque vieille gazette dont son doigt suivait les lignes soigneusement, il s'efforçait, après avoir déchiffré les phrases, à saisir la signification, à comprendre ce qui était relaté là... un peu perdu au milieu de ces mots en texte fin dont il pénétrait mal l'esprit et qui, trop souvent, étaient pour lui comme autant de farfadets indifférents et cruels, le narguant de son manque d'initiative. Alors il s'obstinait, il se perdait les yeux à fixer durant des minutes les mêmes caractères assemblés et dont il ignorait la prononciation; il se commandait à lui-même de les épeler de mémoire et de leur trouver un sens.

Au bout d'un certain temps, ainsi que les alphabets bleus du marquoir, le premier livre de lecture lui devenait insuffisant. Bien des fois, devant les feuillets crasseux de ce manuel à l'usage de la toute petite enfance, son amour-propre de grand garçon avait grondé, plein de mépris pour les courtes phrases bêtasses qui s'y épanouissaient: *La vertu sera récompensée. — Médor est un bon chien.*

Les moutons à toisons verdâtres des vignettes ne le satisfaisaient pas; non plus que les châteaux sans fenêtres et les messieurs en carrick à collet de fourrure groseille.

Et chaque jour, de son comptoir du *Mei-boom* d'où l'on découvrait la rue, lorsqu'il voyait les élèves de l'École communale sortir en masse, au coup de quatre heures, quelle amertume il avait à se dire que, malgré tant de travail, il en savait moins encore que le plus jeune de ceux-là! C'était pour lui une douloureuse, une décevante certitude qui rapetissait ses efforts et lui faisait saisir le peu d'importance de ce qu'il avait appris.

La nuit s'épaississait, Dolphus marchait toujours droit devant lui, ne sentant pas le vent de novembre qui lui battait les tempes. Il revivait son enfance : une à une les années enfuies lui revenaient, avec toute la fiévreuse passion de la lutte, cette bonne odeur grisante qu'aime les forts. Et c'était le *Robinson Crusoé* que lui avait offert la tante Frick, mystérieusement, à la dernière Saint-Nicolas, et dont il lui semblait toucher encore la reliure rouge, revoir les pages cornées, noircies dans la marge par ses mains qui les avaient tournées constamment; c'était cela et mille autres choses, mille riens familiers à son existence passée qui lui apparaissaient soudain, comme s'il les avait eus devant les yeux; c'était l'éclat de rire dont Sancke

avait accueilli, un jour, sa demande de le laisser suivre l'école qui lui sonnait aux oreilles, c'étaient maint épisode récent ou lointain, maintes vexations qu'il se remémorait et qui le fortifiaient encore dans ses idées d'indépendance.

Comme, tout petit garçon, l'hostilité de son père l'avait fait souffrir, et comme dès alors il s'était rebellé! Était-il né pour pomper de la bière et la servir ensuite à des bouviers, lui? — Non, non, cent fois non! Cet entêtement du baes à le juger bête et à contrarier ses aspirations l'avait rendu farouche, insociable, d'une misanthropie noire, s'enfermant dans des coins tout seul, durant des heures... Une triste enfance, la sienne, une enfance grave, au cœur serré, qui avait compris trop tôt, au milieu des protêts, devant les fréquents écarts du père et le travail incessant de Mme Sancke, toutes les misères de la vie!

Au livre de lecture élémentaire avait succédé une grammaire française, une vraie grammaire de Noël et Chapsal, qu'il avait achetée de rencontre à un écolier de Laeken, au prix d'un cerf-volant.

Un éclair sillonna le mâle visage de l'enfant tandis qu'il se rappelait le bonheur qu'il avait eu à posséder ce livre et tout ce qu'il avait dépensé de ruses pour que personne, au *Mei-boom*, ne le vit jamais. C'est alors que Sancke s'était plaint si fréquemment de ce que l'aîné faisait mal sa besogne,

servait la pratique en rechignant. Dès le crépuscule, Dolphus montait à sa mansarde, il s'y enfermait; et là, sous la chaleur des tuiles chauffées tout le jour par le soleil, en été; dans le bruit du vent qui secouait la toiture et bousculait les girouettes, malgré le froid extrême des mois d'hiver, il étudiait l'orthographe par théorie, il essayait de se meubler l'esprit de toutes les règles.

Ce traité de grammaire française, dont les exemples étaient empruntés à l'histoire ou à la géographie, lui ouvrit de nouveaux horizons. Il eut le désir de savoir au juste ce qu'était Alexandre le Grand, ce qu'avaient fait Annibal, Jules César, Louis XIV, Napoléon, tous ces hommes célèbres dont le nom revenait à chaque page de sa grammaire, presque à chaque ligne des journaux qu'il lisait; si Athènes était très loin de Bruxelles, et si le Danube était beaucoup plus large que la Senne.

Il songea à se procurer un dictionnaire; et, un matin, ayant au fond de sa poche deux francs économisés pièce à pièce, il s'était échappé, il était allé en ville, dans une vilaine rue du centre, chez un libraire en vieux dont les prix affichés l'avaient séduit. Tout de suite un dictionnaire relié en toile, à tranches de couleur, lui avait tiré les yeux. Il l'obtint pour vingt sous et, sans l'ouvrir, il partit, serrant sa trouvaille contre lui, le cœur battant, fier de posséder un si beau volume, se sentant

maître du monde avec toutes les choses qu'il y trouverait. Enfermé chez lui, le livre bien au jour pour pouvoir le contempler à l'aise, jouir enfin de sa gloire, il vit que c'était un dictionnaire espagnol.

Il n'osa pas retourner chez le marchand, pour en réclamer l'échange et, dans sa rage d'étude, un besoin d'occuper toujours son esprit, de se forcer à des tâches ardues, naïvement, candidement, avec un sérieux imperturbable qui lui faisait croire qu'en réalité c'était de l'espagnol qu'il se mettait dans la tête, il avait appris tout le dictionnaire par cœur. Ce dernier incident que sa mémoire évoquait fit rire le jeune homme; et il se voyait dans sa mansarde, par un grand froid, une couverture de laine sur les épaules, marchant au pas gymnastique et récitant des tirades de mots espagnols dont il ignorait la portée. Après cela, on avait mis Jan à l'école et il avait senti une terrible jalousie s'éveiller en son âme... Qui, au monde, s'était intéressé à lui depuis son enfance? — Sa mère l'aimait bien, certes, la pauvre douce créature, mais elle souffrait tant elle-même; son mari l'annihilait. Les dissensions du père et du fils lui avaient meurtri le cœur, sans qu'elle songeât à réagir, sans qu'elle se sentit capable de rien, sinon de se mettre entre eux et de les apaiser l'un après l'autre. L'enfant ne lui en voulait pas, son souvenir l'attendrissait...

Et là, dans le noir, sous le ciel froid, il eut conscience d'être bien, bien loin d'elle, et seul! Où allait-il? — Il ne savait point.

Tout à coup, une voix connue, bougonne et dure cria à son oreille :

« Eh! Dolphus, tu passes ma porte. »

Et, comme il levait les yeux, il vit que sa course machinale l'avait conduit au bout de la rue de Flandre, devant la maison de la tante Frick.

La vieille femme fermait les volets de sa devanture.

Il entra.

### XIII

« Je gagnerai ma vie ! » riposta fièrement Dolphus, comme la tante Frick, avec son parler rude, son impitoyable bon sens, lui exposait toutes les difficultés de la situation où il s'était mis et à quel point était téméraire sa fuite du *Mei-boom*.

Il n'avait fallu à la vieille marchande ni beaucoup de temps, ni beaucoup de malice pour en arriver à confesser son neveu : l'enfant, dans le besoin d'expansion qui le prenait après tant d'années de méfiance, ayant d'ailleurs toujours deviné chez sa tante comme un accord tacite, une sorte de protection vague, un encouragement à la révolte, eut bientôt dit ce qui venait de se passer et sa résolution de ne plus rentrer chez son père.

Les mots lui venaient aux lèvres, pressés, amers, gros de rancune : il ne remettrait plus les pieds au *Mei-boom*, jamais. Du plus loin qu'il se rappelât, on avait marché sur ses sentiments, on avait bafoué ses goûts, et, par une obstination puérile, plutôt que de l'envoyer à l'École communale, on l'avait forcé à une besogne qui répugnait à son intelligence, on avait étranglé sa vie entre les murailles d'un cabaret, on avait rabaissé en lui tout ce qui était supérieur à la brute, dans le vouloir têtue d'en faire une brute... Grâce à un travail opiniâtre, et nul que lui-même ne savait au prix de quels efforts, il était parvenu à surmonter cela, à se sortir de ce niveau... et on l'insultait, et on n'avait que des paroles de raillerie et d'outrage pour cette belle victoire dont il était fier, lui, dont il gardait au fond du cœur une impression d'orgueil recueilli et sérieux !

« Je gagnerai ma vie ! » répéta-t-il une seconde fois, la bouche frémissante, le sang aux joues.

Et il se dirigea vers la porte, blessé des remontrances de la vieille, où il voyait comme une désapprobation.

Celle-ci le retint. Dès longtemps l'inimitié de Sancke et de son fils lui avait fait pressentir quelque dénouement brusque au *Mei-boom*, quelque séparation violente et irrémédiable. Au ton de Dolphus, elle comprit qu'il ne céderait point, que

c'était fini. Elle devint soucieuse, songeant à l'avenir de cet enfant énergique et brave que le sentiment de sa force grisait et qui n'entrevoyait même pas les difficultés du travail pour celui qui se trouve, du jour au lendemain, sans toit, sur le pavé d'une grande ville.

« Ah ! tu gagneras ta vie ! fit-elle d'un air de doute, en regardant le jeune homme dans les yeux, tu crois que ça marche comme cela, toi ? .. Et d'abord qu'est-ce que tu feras ? »

— Je travaillerai.

— Bien ; et, dis-moi, mon garçon, qu'est-ce que tu sais faire ? »

Dolphus eut un mouvement d'impatience :

« Je travaillerai, répondit-il fermement, je ferai tout ! »

La vieille se sentit rassurée : un moment, elle avait craint les exigences de son petit-neveu, des hésitations devant certains labeurs, une idée arrêtée de ne se soumettre qu'à une chose déterminée, d'aller plus haut, de n'accepter qu'une position qui l'élèverait, qui pourrait satisfaire enfin son ambition si longtemps comprimée, élargir le cercle trop restreint de ses connaissances. Cependant, elle insista ; elle reprit, voulant se bien convaincre : « Tout, tout ; c'est bel à dire. A quoi es-tu bon ? »

L'enfant courba la tête :

« Oh ! puisque je vous dis que rien ne me rebu-

tera, que j'accepterai n'importe quelle servitude pourvu que je gagne ma vie! » murmura-t-il.

La tante Frick s'était assise derrière son comptoir, dans sa petite boutique, qu'une seule bougie éclairait.

« C'est que, même quand on est disposé à tout faire, l'ouvrage est bien dur à obtenir pour ceux qui ne connaissent aucun métier, » dit-elle enfin. Alors, elle se mit à citer, parmi les négociants de son quartier, ceux qui auraient pu employer Dolphus :

« Le boulanger d'en face cherchait un mitron... ça n'était pas l'affaire... Il y avait aussi Peter Kips, le charbonnier, qui avait besoin d'un domestique, et Jefke Maes, l'entrepreneur, qui voulait de jeunes manœuvres... Tout cela n'était pas des états possibles ; on peut bien être résolu à tout accepter, on ne se fait ni mitron, ni charbonnier, ni manœuvre-maçon !... »

Mme Frick remit ses lunettes en équilibre sur son nez bossu. Elle réfléchissait.

« Aussi, continua-t-elle, ceux-là sont de mes environs, les proches voisins ; des gens pas riches, le fin fond du faubourg... Une vraie chance, ce serait d'arriver aux grands..., les industriels de la porte de Ninove : Rouf et fils, les corroyeurs ; la savonnerie de Verrept-Arnould, et puis, les fabricants de glucose, il y en a des masses autour du

Petit-Château! — Par exemple, si tu entrais là dedans, garçon, et que tu fusses brave, actif, prêt à tout, comme tu disais, ton affaire serait faite, c'est des sérieux. Autre chose que des boîtes, ces maisons-là! ... Ça marche, il y a de l'argent... c'est plein d'avenir. Mais, voilà : y entrer... comment? »

A l'énumération de toutes ces grandes firmes connues sur la place et dont les modestes trafiquants du faubourg parlaient avec respect, l'ardeur commerciale de la vieille femme se réveillait. Toute sa vie, elle avait rêvé de ces importantes exploitations qui utilisent des milliers d'êtres, où roulent des capitaux énormes et qui réalisent chaque année de fantastiques bénéfices : c'était faire des affaires, ça; à la bonne heure!

« Vois-tu, dit-elle à Dolphus, tous ceux des quais, de l'entrepôt, des bassins : les marchands de bois à brûler du canal, les raffineurs de la porte du Rivage, les mégissiers et les brasseurs de la porte de Flandre, on n'a pas à s'informer, tous solides, de l'or en barre! »

Le jeune homme restait très froid. Il accepterait n'importe quoi temporairement; il ferait tout. Mais, pour jurer que son ambition tendait vers le commerce, non, non, certes! — Il avait d'autres desseins.

Il ne le dit pas. Il répéta à sa tante qu'il s'estimerait très content d'obtenir un emploi quelconque,

et qu'il n'avait pas de parti pris, aucune préférence.

« Bon, bon; je te crois. Nous chercherons, que veux-tu, fils! Nous tâcherons de nous retourner. Au fait, tu es un beau gaillard solide et bien bâti, c'est quelque chose. Et, puisque vous ne vous entendiez pas, ton père et toi, il faut bien chercher ailleurs; ça n'était plus une vie... Aussi, quel avenir, je vous le demande, dans ce cabaret qui s'en va, qui est très bas à cette heure? Sancke est un peu toqué, je le lui ai toujours dit. »

Mme Frick avait tiré de dessous son comptoir un cruchon du curaçao entamé et, sur le refus de Dolphus d'en prendre si peu que ce fût, elle s'en était versé un verre, puis deux, puis trois.

Au quatrième, sa loquacité devint excessive; elle répétait :

« La petite goutte du soir, fils, la petite goutte du soir! Moi, ça me soutient, je suis une pauvre femme asthmatique; j'ai quatre-vingts ans, sais-tu : quatre-vingts! Ce n'est pas un jour, ça. Vieille, bien vieille, mais qui trime ferme, malgré son âge et ses infirmités, qui bûche tout de même... Eh! quand il faut! »

La chandelle allait à sa fin. Sur la muraille blanchie à la chaux une vague ombre trapue, courte et gesticulante montrait la tante Frick attablée devant son curaçao. Tout autour de la boutique, à hauteur d'appui, étaient d'étroites cases décou-

vertes, garnies de papier bleu clair, pleines de cassonade, de café en grains, de farine, de pruneaux, de macaroni, d'épiceries diverses; au-dessus, symétriquement rangés sur les planches d'un rayon en imitation de chêne, couraient des bocaux de sucre candi, des paquets d'amidon, quelques briques de savon rosâtres et quelques tablettes de chocolat sous des enveloppes fanées, une boîte de *nic-nac*, une bouteille de genièvre, un flacon contenant des masses torpides de sucreries indéfinissables, un autre, des pains à cacheter et des plumés métalliques... Les objets les plus hétéroclites, les marchandises les plus disparates, d'innombrables comestibles qui se combattaient. Les légumes traînaient un peu partout, de gros légumes vulgaires : des choux, des carottes, des céleris; et, comme Mme Frick vendait aussi les fagots, le menu bois de chauffage, il y en avait tout un bûcher artistement dressé en un coin; une vieille caisse était remplie de sable fin. Sur le comptoir, à côté des balances, on distinguait confusément un fromage de Hollande entamé, percé d'un long couteau à manche noir; de la vaisselle en faïence grossière; un baquet de harengs à la daube; un pot de sirop de poires; des oranges; des pommes; un cabas de figues... enfin, des peaux de chamois et des éponges. De grands cervelas de Courtrai, minces et secs, descendaient du plafond

ainsi que des brosses, de la chandelle et des enfilades d'échaudés couleur d'or blond, pour les oiseaux.

Dolphus, au milieu de ces choses, dans l'odeur panachée qu'elles exhalaient, retrouvait des souvenirs nets de son enfance. Du plus loin qu'il se rappelait, il avait connu cette boutique telle qu'il la voyait là : bizarre, compliquée, mystérieuse, et attirante avec cela, bourrée d'un tas de grosses friandises désirables dont ses cinq ans avaient rêvé et qui gardaient encore, à ses yeux, un peu de leur première importance. Toujours il avait été le favori de la tante Frick, son *benjamin*, et que d'après-diners il avait passés à ranger avec elle ses marchandises, à servir la clientèle!

Il connaissait le prix de chaque article, savait la place de tous les innombrables brimborions de vente courante et y aurait été les yeux fermés. Au printemps, lui et Phil, le plus âgé de ses frères, venaient aider la vieille marchande à faire son « grand nettoyage ». Et l'hiver, bien souvent elle les emmenait tous en ville, pour le marché de la place Sainte-Catherine ; au retour, les petits déchargeaient la carriole, faisaient le ménage de la boutique.

Que tout cela paraissait vieux et loin !

Cependant, rien n'avait changé : c'était bien le même capharnaüm dont sa mémoire de gamin conservait une vision éblouissante.

Lorsque, le cruchon de curaçao vidé, la tante Frick, après avoir allumé une chandelle neuve, le conduisit à une sorte de réduit ménagé sous la cage de l'escalier, en lui disant :

« Tu sais, garçon, va chercher tes affaires là-haut... ça sera comme dans le temps, quand ta mère te laissait et que tu couchais ici. Le matelas est toujours à sa place, les oreillers aussi... »

Il revint dix ans en arrière ; il revit le petit Dolphus d'alors, insouciant, joufflu, plein d'entrain, à qui la perspective d'un séjour chez la tante Frick donnait des joies suprêmes... et, s'attendrissant soudain, il songea qu'il était bien malheureux.

## XIV

Le lendemain matin, au déjeuner, la tante Frick disait à Dolphus :

« Tu iras à la savonnerie, chez Verrept-Arnould, ceux de la porte de Ninove ; j'ai pensé à cela toute la nuit, je ne dormais pas et ton histoire me trottait par la tête. Tu te présenteras carrément : j'ai fait des affaires avec eux, en 68... six à dix kilogrammes de savon de toilette ; ça n'était pas dans ma vente, ils sont là, sur une planche. Tu expliqueras que tu es le neveu de Mme Frick, la vieille marchande de la rue de Flandre, que tu as bonne volonté et courage. S'ils te veulent, ne te préoccupe plus, ton avenir est clair.

— Cependant, ma tante, quelqu'un vous a-t-il dit que ces messieurs cherchaient un employé ?

— Non, mais ça ne fait rien; on risque, on va voir, on se remue; cela réussit souvent. Que diable! on a de l'aplomb... Si on ne se met pas en quête de places, elles ne viendront pas vous trouver d'elles-mêmes, va! Et puis, en admettant que tu emportes ta veste, ça se bornera à ceci : un grand fashionable quelconque te répondra : « Bien obligé, monsieur, nous n'avons besoin de personne pour le moment. » — Tu es congédié, tu tires ta révérence... Dis-moi, y a-t-il quelque chose de déshonorant à cela? — Non, par exemple! En attendant, tu as montré ta frimousse, qui est bonne à voir, tu as mis le pied dans l'établissement; un peu plus tard, s'il y a une place, on pense à toi, qui sait? Tu n'es plus tout à fait un inconnu; l'idée vient à l'un ou l'autre que ce ne serait pas si mal, déjà, de prendre ce petit qui a l'aspect solide et brave, de bonnes jambes, l'air pas bête, qui s'est présenté si gentiment une fois... Et on te fait signe... Voilà! — Moi, je suis pour les coups d'audace. »

La tante Frick trempa sa tartine dans sa tasse de café, mordit une bouchée, d'un air capable : puis elle s'arrêta de manger et, posant son coude sur la nappe :

« Ça tombe bien : c'était hier dimanche, tu as donc tes meilleurs habits; tu les mettras... A propos, à quoi as-tu pensé de t'en aller sans cas-

quette?... Heureusement cela est sans importance ; je t'en donnerai une ; j'en ai vendu, de la chapellerie, dans le temps ; ça n'a pas pris non plus : il m'en reste un stock, tu choisiras. »

Dolphus souriait, il trouvait un peu bien hasardeux d'aller comme cela sonner à la porte des gens, uniquement pour leur montrer sa bonne mine et leur dire : « Vous savez, je suis là. Le neveu de Mme Frick, la vieille marchande de la rue de Flandre, qui est joliment notée dans le détail et à qui vous avez dû livrer quelque dix kilogrammes de savon, en 68... »

Cependant, la tante Frick avait fini de déjeuner elle se leva et eut bientôt trouvé, dans son stock de chapellerie, une coiffure pour le jeune homme.

« Maintenant, te voilà équipé, s'écria-t-elle ; en avant, petit, et bonne chance ! »

Non, il n'y avait pas d'emploi vacant chez Verrept-Arnould ; le personnel était au complet. Le nom même de Mme Frick n'éveilla aucun souvenir dans la mémoire de ces messieurs. « Ils avaient pu faire une facture à cette dame, en 68, oui, certes... mais, après six ans, comment savoir ? On voyait tant de monde ! »

L'enfant avait risqué son *coup d'audace* ; le coup d'audace n'avait pas réussi.

Il rentra chez sa tante, désenchanté ; il comprenait que la seule volonté de se subvenir à soi-même ne suffit pas pour empêcher quelqu'un de mourir de faim.

Alors commença la lutte, la vraie lutte : la chasse à l'affût des places, les sollicitations vingt fois répétées et constamment vaines, les promesses formelles et qui n'aboutissent pas. La tante Frick empruntait *l'Étoile belge* à une voisine, « pour les annonces » ; et, chaque soir, fiévreusement, tous les deux parcouraient la longue série des offres d'emplois. Aussitôt qu'on découvrait quelque chose d'acceptable, Dolphus courait se présenter :

« Savez-vous l'anglais ? — Avez-vous fait déjà les voyages pour l'article cols-cravates ? — La place est donnée depuis cinq minutes, la personne sort d'ici, justement ; vous arrivez trop tard ! »

Trop tard !

Les réponses ne variaient guère ; le résultat était le même : toujours négatif.

Et, peu à peu, une invincible lassitude saisissait le jeune homme ; cette énervante et pénible recherche l'humiliait, le remplissait de confusion, froissait cruellement son amour-propre. Il n'était donc vraiment bon à rien ? Il ne méritait aucun salaire puisque personne ne voulait de lui.

Pour ne pas être entièrement à charge à la tante Frick, il essaya de lui rendre quelques ser-

vices ; et il entreprit de mettre à jour ses livres de commerce, fort mal tenus. Mais là encore il vit son infériorité ; il eut l'intuition qu'il faisait cette besogne incorrectement, d'une manière fantaisiste et qu'il devait y avoir, pour la tenue des livres comme pour l'accord des participes, une règle, une théorie que lui ne connaissait point.

Sa dignité d'enfant loyal et fier, au sens droit, grondait à la pensée qu'il vivait là, de la charité de cette vieille femme bien peu riche elle-même, et dont l'avarice native devait s'insurger contre cette belle action qui durait si longtemps.

La tante Frick, cependant, montrait beaucoup de tact : elle avait un vilain caractère grognon et dominateur, elle était intéressée, fantasque, contraignante, mais non pas égoïste ; avec cette délicatesse instinctive, toute spontanée, des gens du peuple, elle avait compris ce que souffrait l'orgueil de son hôte, et elle inventait des occupations pour lui, voulant qu'il se crût très utile et que le pain qu'il mangeait chez elle eût l'air d'avoir été gagné. Son vieux cœur, devenu soudain compatissant, avait de subtiles divinations.

Un jour, tout en faisant emmagasiner des pommes de terre au jeune homme, elle trouva moyen de lui dire, sans paraître y attacher aucune importance :

« Je suis passée par chez toi tantôt; ils vont bien. La maman Sancke t'embrasse. »

Depuis trois semaines qu'il avait quitté le cabaret, jamais Dolphus n'avait parlé des siens, jamais une allusion au *Mei-boom* n'avait été faite; jamais entre eux un mot n'avait été prononcé qui en rappelât seulement l'existence. Mais elle se doutait bien, elle, avec sa vieille expérience, que le souvenir de sa mère ne pouvait avoir abandonné l'enfant et qu'il devait garder au fond de son âme comme un douloureux ressentiment pour cette mère qui, n'ayant jamais été offensée, se montrait si indifférente et dont l'oubli apparent ressemblait presque à une condamnation. « Ta mère t'embrasse... » C'est-à-dire : ta mère t'aime; elle te voudrait heureux et brûle de te voir, mais elle est bien toujours la pauvre chère maman Sancke que tu sais, faible et timide, une nature molle, sans ressort, qui souffre, qui pleure et qui n'agit pas ! »

Tout cela était dans cette phrase de Mme Frick, jetée vivement, sans avoir l'air d'y toucher, au beau milieu de la vérification d'une fourniture de pommes de terre : « La maman Sancke t'embrasse. »

Et Dolphus le comprit. Il sentit sur ses joues l'ineffable douceur de la caresse maternelle. Pour la première fois depuis bien des jours, il pensa au *Mei-boom* sans amertume.

Le soir, comme il regagnait sa soupenle, il trouva sur son lit un paquet contenant toutes ses chemises, quelques mouchoirs et sa casquette; le linge exhalait un discret parfum de réséda. Des larmes lui montèrent aux yeux pendant que, religieusement, les mains tremblantes, il rangeait ses effets tant bien que mal. Et il revoyait cette demeure où il avait passé son bon temps d'enfance, où il avait lutté et souffert; il revoyait le cabaret, la petite fenêtre au coin de laquelle Mme Sancke travaillait et, sur le châssis, le pot de réséda qu'elle soignait elle-même et qui fleurissait l'hiver, qui embaumait toute la salle... Le bouquet tomba, un pauvre bouquet sans feuillage, quelques frêles brins de réséda déjà flétris, mais qui répandaient une odeur chaude et tendre, une odeur vivante, une profonde, suave, exquise odeur d'amour.

La maman Sancke tout entière se révélait là : elle avait coupé ces fleurs; elle aimait son enfant, elle lui pardonnait sa fuite... Elle avait le cœur brisé, mais elle ne pouvait rien, rien, rien !

Et là, dans ce trou sombre qui lui servait de chambre à coucher, Dolphus éprouvait un chagrin infini à se dire qu'il était si loin de sa mère, que des années peut-être passeraient avant qu'il pût la revoir, car, pour lui, il ne retournerait jamais, jamais à la maison, et il connaissait assez le baes pour savoir que celui-ci ne permettrait pas à sa femme

de venir chez la tante Frick tant qu'il y serait.

Pensant au *Mei-boom*, l'idée lui était venue tout à coup que, puisque Mme Frick y avait été et avait parlé de lui, on savait donc qu'il logeait chez elle. Brusquement, il se leva; ses joues s'empourprèrent.

Alors, on savait aussi qu'il ne gagnait pas sa vie, qu'il était là, à rien!

Un cri atroce, un cri de rage et de désespoir, passa ses lèvres. Il se laissa aller sur son lit, tout secoué de sanglots, les tempes battant, les nerfs morts : sa puérile vanité d'enfant susceptible saignait. Il voyait maintenant la vie toute noire, décevante, pleine d'embûches et d'écueils, sans espérance; elle lui faisait peur, et l'avenir lui apparaissait menaçant.

Jeté à plat ventre sur son matelas, il sanglotait, mordant ses couvertures, étouffant ses cris et, comme dans un cauchemar, d'une voix lente et monotone, sans accent, il répétait :

« Oh! tout faire, tout faire... mais gagner ma vie! »

Cette désolante certitude qu'il était vaincu, que les événements donnaient raison à son père, et qu'aux yeux de celui-ci il était bien le grand incapable qu'il l'avait toujours jugé, brisait le pauvre garçon, exaspérait son orgueil, toute l'intime et ardente foi qu'il avait en lui-même. « Mon Dieu,

il avait le désir et la volonté de travailler, et il ne trouvait pas, et toutes les carrières se fermaient devant lui!... Cela était-il juste? »

Une annonce qu'il avait lue le soir même, dans *l'Étoile*, et que Mme Frick lui avait fait sauter tout de suite, trouvant l'offre trop peu séduisante, lui revint à l'esprit.

*On demande un jeune garçon robuste pour entretenir les classes, à l'Athénée de Bruxelles. S'adresser au portier, M. Snykers, place du Grand-Hospice.*

Par exemple, voilà un emploi pour lequel il ne fallait pas de facultés spéciales. — Oui, mais si subalterne!... Un labeur de domestique autant dire... *Entretenir les classes!*

Bah! qu'importait, pourvu qu'il gagnât quelque chose, qu'il pût se suffire!

Et au fond, tout au fond de lui, l'espoir si souvent caressé revenait: l'Athénée... Il serait à l'Athénée: qui sait s'il ne pourrait pas profiter un peu des leçons qu'on donnait là? Cela était fou, puisqu'il serait quelque chose comme portier adjoint, une manière de serviteur des serviteurs... puisqu'il *entretiendrait les classes!* Il n'y entrerait pas durant les cours; non, jamais!

Pourtant, sa pensée courait, courait, faisait un chemin vertigineux... Et il se souvenait d'une histoire qu'il avait lue, d'une biographie de savant

illustre, d'un grand homme d'abord laveur de vaisselle dans une pension de jeunes gens et qui était arrivé à tout.

La perspective d'être là, dans une école, tout près de ces enfants qu'on formait à la science, de ces maîtres qui enseignaient, dans cette atmosphère studieuse et grave d'un lieu où s'instruire était le but suprême, lui plut.

Il alla jusqu'à la boutique, à tâtons, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa tante; il prit le journal tout ouvert sur le comptoir, tel qu'ils l'avaient laissé deux heures auparavant et, rentré chez lui, il ralluma sa chandelle, il relut l'annonce :

*On demande un jeune garçon robuste pour entretenir les classes, à l'Athénée de Bruxelles. S'adresser au portier, M. Snykers, place du Grand-Hospice.*

Les appointements seraient fort maigres, sans doute...

Tant pis! D'ailleurs ne valait-il pas mieux gagner peu que ne rien gagner du tout?

Une tentation d'y aller voir s'emparait de lui despotiquement et, chose étrange, l'infériorité de cette condition n'effarait pas son terrible orgueil, l'idée qu'il serait domestique dans l'établissement même où son frère était élève le laissait calme, résolu à entrer, lui aussi, dans cette institution où

l'on acquérait tout ce qu'un homme doit savoir, à y entrer envers et contre tous, et par les petites portes, puisque les grandes demeuraient inexorablement closes pour lui.

Il s'endormit en se répétant :

« J'irai demain. »

Et il avait encore aux coins des yeux, sous ses paupières, deux larmes lourdes qui roulèrent lentement jusqu'au bord de son menton.

## XV

« Léna, il fait beau dehors ? »

— Oui, Mileke, il fait très beau.

— Pas trop froid ?

— Oh ! froid... Non, il ne fait pas trop froid ; mais vous êtes un garçon si frileux ! »

Mlle Swillins s'approcha de la fenêtre et tira doucement un coin du rideau de mousseline à pois.

« Quel soleil ! » fit Mileke, en se soulevant dans son fauteuil.

Un peu de sang vint colorer ses joues creuses, ses yeux bleus s'animèrent, il joignit les mains, en extase ; il contemplait les terrains vagues devant le *Mei-boom*, les grandes plaines toutes baignées de rayons blancs.

« Il doit faire bon là-bas, au soleil, murmura-t-il, se parlant à lui-même.

— Eh bien! mais, c'est tout simple, interrompit la fillette, nous allons sortir; voulez-vous? Ça vous changera. Depuis cinq semaines que vous voilà étendu à la même place, sans faire un mouvement!... ce n'est pas sain; je comprends encore, quand vous étiez si malade... Allons, du courage, levez-vous... Voyons, levez-vous donc! »

Un pâle sourire glissa sur les lèvres du petit infirme: il s'enfonça dans son fauteuil, d'un mouvement d'indolence :

« Oh! c'est bien inutile, Léna; je ne saurais pas marcher.

— Vous ne sauriez pas... Cette bonne bêtise! Comment, vous ne sauriez pas marcher?... Et vos béquilles? »

Mileke soupira. Il racontait quelque chose tout bas à Fouf, qui, perché sur l'épaule de son maître, hochait la tête d'un air grave, comme véritablement consterné.

Mlle Swillins tapa du pied, son petit caractère indomptable reprenait le dessus. Elle répéta sa phrase :

« Quand je vous dis qu'il y a vos béquilles et que je vous soutiendrai, moi! »

Elle avait tiré le rideau tout à fait. Un flot de clarté se répandit dans la salle du *Mei-boom*; le

soleil, un doux et tendre soleil de janvier, léchait les plinthes, courait en zigzag sur les murailles, accrochait des paillettes lumineuses aux faces rondes des brocs d'étain :

« Je vous en prie, Léna, fermez le rideau; fermez vite, s'écria plaintivement le petit infirme, le soleil m'aveugle, il me fait mal!

— Non... eh bien, non; le temps est superbe, vous voyez. C'est jeudi, voilà tous les élèves qui sortent de l'école; il faut venir. »

Mileke attira la petite fille à lui, et quand il l'eut tout près, tout près, quand l'oreille rose de Mlle Swillins fut à portée de ses lèvres, il lui dit, d'une voix frêle comme un souffle :

« J'ai trop grandi, les béquilles ne sont plus assez hautes : elles me viennent aux hanches. »

Léna l'écoutait, surprise :

« Comment... comment? balbutia-t-elle, plus assez hautes!... Oui, c'est juste : elles ne peuvent pas grandir aussi, elles. Mais, alors, il en faut d'autres! »

Mileke lui mit précipitamment sa main devant la bouche :

« Taisez-vous, Léna, s'écria-t-il, ils ne pourraient pas m'en acheter! »

Le regard des deux enfants se croisa. Il y eut une minute de grand silence durant laquelle on n'entendit que le tic-tac de l'horloge hollandaise et les sourds ronflements du feu.

« Cependant, risqua enfin la petite fille, vous n'allez pas rester toujours assis ou couché, Mileke? »

Elle avait été prendre les béquilles dans un coin de la salle et elle essayait d'avancer en s'appuyant dessus; mais elle n'y parvint pas : les traverses de bois se trouvèrent dépasser ses épaules de plusieurs centimètres.

Un brusque éclat de rire sonna sous le plafond enfumé du *Mei-boom*.

« C'est drôle, disait Léna, voilà qu'elles sont bien trop longues pour moi, ces béquilles ! »

Elle obligea son ami à se lever, à se tenir droit, un moment, contre la muraille.

Quand il fut ainsi, debout, s'accrochant instinctivement aux meubles, les mains en avant et les jambes fléchissantes, tout pâle de la crainte de tomber, elle ne put retenir une exclamation :

« Oh ! que vous êtes grand ! » fit-elle.

Elle pensait qu'il était bien faible, et bien changé, et bien maigre. Son cœur se serrait à voir ce grand corps qui ne se tenait pas, d'où la vie s'en allait peu à peu, comme la sève quitte une plante malade, et qui tremblait du haut en bas, secoué d'un frisson.

Les pantalons de Mileke, devenus beaucoup trop courts, laissaient découvertes les chevilles et le bas des jambes ; les manches de la veste arrivaient à peine aux coudes ; et ces bouts de membres,

s'échappant des vêtements d'une façon gauche et maladroite, semblaient des morceaux inutiles ajoutés par mégarde à la structure d'un être. Le buste était pitoyable, le dos plié en deux, les épaules remontantes, la poitrine rentrée ; les vertèbres marquaient toutes, faisant comme un long chapelet d'os sous le drap usé de la veste, et l'on eût dit que les clavicules allaient saillir soudainement, percer la peau et l'étoffe qui les recouvraient.

Ce corps disproportionné et sans âge portait une tête charmante. Dans la cruelle révolution qui avait délabré tout l'organisme, seule la tête n'avait pas souffert : elle était demeurée aimable, très fine, encadrée de grands cheveux blonds ; l'âme du petit, une jolie âme délicate et naïve, rayonnait dans toute la physionomie, qui avait cette expression navrante des physionomies enfantines que la douleur a touchées ; on y lisait je ne sais quoi de rêveur et de paisible, de doux et de profond, qui disait les lentes heures mélancoliques passées seul avec soi-même et où l'imagination court librement, sans être interrompue par rien, où l'esprit se distrait en songeant et où la pensée s'élève très haut, dans une sorte de contemplation immatérielle et vague.

La fillette tenait toujours les béquilles de son camarade :

« Mileke, si vous essayiez de vous en servir encore une fois, pour voir? Ça ira peut-être, » dit-elle en les lui tendant.

Le petit eut un mouvement de doute :

« Ce n'est pas la peine, allez! » répondit-il.

Cependant, il consentit à les prendre et à s'y appuyer.

Comme il tentait un premier pas, les mains cramponnées à ces bâtons qui n'atteignaient plus ses aisselles, la porte s'ouvrit et, bruyamment, Jan Sancke fit irruption dans le cabaret.

« Pourquoi prenez-vous ces béquilles? demanda-t-il tout de suite. Vous voyez bien qu'elles ne vont plus! »

Léna et Mileke se regardèrent.

« Ah bien! parce qu'il n'y en a pas d'autres! » jeta résolument la petite.

Jan ne comprit pas bien tout d'abord. Il allait répondre :

« Mais, si elles sont trop petites et qu'il n'y en ait pas d'autres, il faut en commander, tiens! » quand il se rappela que c'était très cher, une paire de béquilles, et qu'on n'avait plus jamais d'argent au *Mei-boom*.

Il resta un moment comme pétrifié au milieu de la salle, n'ayant pas même pris le temps de se débarrasser de son calepin, la casquette sur la tête, réfléchissant. Enfin, il se frappa le front, il

eut un grand rire de triomphe, il cria aux deux enfants ébahis :

« Ne vous préoccupez plus : Mileke aura des béquilles neuves ! »

Et il s'enfuit très vite, sans s'expliquer davantage.

Maitre Jan Sancke, le filleul du roi, n'était-il pas riche, lui ! n'avait-il pas une grosse somme placée à la Caisse d'épargne depuis sept ans ?

« Ah ! mais oui, Mileke aurait des béquilles... Ça serait fort, par exemple, qu'il dût rester cloué là, immobile, faute de deux mauvaises cannes de bois, quand son petit frère pouvait les lui donner ! »

« Maman, s'écria-t-il en allant à Mme Sancke qui lavait du linge dans la buanderie, je voudrais prendre de mon argent à la Caisse d'épargne. »

Mme Sancke interrompit sa lessive :

« Votre argent ! fit-elle, vous savez bien, mon pauvre petit, qu'on ne peut pas y toucher...

— C'est à moi, pourtant.

— Oui, mais vous n'êtes pas majeur... Votre père ne consentirait jamais...

— Nous verrons bien ; il est à la cave, n'est-ce pas ? Je vais le lui demander. »

La maman Sancke, d'un geste épouvanté, retint Jan. Elle avait toujours eu une respectueuse terreur de son mari :

« Non, Janneke, non, ne le lui demandez pas ; il

se fâcherait. Et puis, dites-moi, pourquoi vous faut-il de l'argent? »

Le petit se jeta dans les bras de sa mère et, tout bas, d'une voix coupée de sanglots :

« Mileke a besoin de béquilles; les vieilles ne vont plus ! »

Un douloureux sourire passa sur les lèvres de Mme Sancke :

« Ne vous préoccupez pas de cela, fils; Mileke aura des béquilles, elles sont commandées.

— Commandées ?.. Ah !.. C'est qu'il en a besoin tout de suite.

— Il les aura ; il les aura, je vous le promets. »

L'enfant sentait comme une hésitation, une réticence dans les réponses de sa mère; il eût juré qu'il y avait, à propos de cette commande de béquilles, quelque chose de très triste que Mme Sancke ne disait pas. Il demanda encore :

« Il les aura... quand ? »

— Il les aura... demain, » fit la mère avec effort.

L'après-dîner, Mme Sancke, qui avait de l'ouvrage à rapporter en ville, sortit; ordinairement, les jeudis, elle emmenait Jan. C'était un grand plaisir pour l'enfant : il portait les paquets, et, comme il était gentil, très agréable à voir, avec ses fraîches toudes couleur de pivoine et ses cheveux qui frisaient autour de sa joyeuse tête de pavsan, partout dans

les magasins où ils allaient, les demoiselles s'intéressaient à lui, lui donnaient des images, des échantillons, de belles étiquettes dorées. Ce jeudi-là, Mme Sancke ne voulut pas le prendre : « Elle avait à aller dans des maisons où les enfants étaient mal accueillis ; il la gênerait... »

Et, comme il insistait, elle se fâcha.

Pour la première fois depuis qu'il existait, Jan Sancke vit sa mère inflexible.

Le soir, elle revint très tard. Elle rapportait les béquilles de Mileke.

Et, le dimanche suivant, au moment où toute la famille, rassemblée autour de la table, digérait avec recueillement l'*hutsepot* dominical, Jan Sancke observa une particularité qui le frappa beaucoup, qu'il ne put plus jamais oublier : Mme Sancke, désœuvrée et inactive, fit son mouvement d'habitude, elle voulut prendre son alliance à l'annulaire de sa main droite, et elle préparait déjà son mouchoir pour la nettoyer, quand elle eut un petit rire bref ; elle secoua la tête silencieusement, comme quelqu'un qui se raille soi-même d'une impardonnable distraction : l'alliance n'était plus à son doigt.

Avec cette sagacité particulière aux enfants élevés au milieu des tracas d'argent, Jan Sancke comprit : Mileke avait eu besoin de béquilles, le

travail de bien des jours ne pouvait suffire pour cela... déjà des choses avaient quitté le *Mei-boom*, une à une : les couverts des grands parents, de vieux pendants d'oreilles qui venaient de la tante Mûrr et que Mme Sancke vénérât comme des reliques, la chaîne d'or du père... La bague de mariage avait pris le même chemin. Les béquilles de Mileke étaient faites, on ne les aurait pas livrées sans argent... alors, pour parfaire la somme, les quelques francs qui manquaient, on avait sacrifié le dernier bijou, le dernier souvenir.

L'enfant sentit quelque chose d'âcre qui lui déchirait le gosier ; il quitta la salle commune.

Et, tout seul dans la campagne, la tête nue sous l'air glacé, il joignit les mains ; son cœur se brisait.

« Mon Dieu ! mon Dieu, mais je suis le filleul du roi, pourtant ! » murmura-t-il.

Dans sa simplicité d'innocent, il songea à aller trouver ce parrain si considérable qui, d'un mot, pouvait faire que Mileke eût autant de béquilles qu'il en avait besoin, que Mme Sancke pût racheter son alliance et que le *Mei-boom* redevint, comme autrefois, heureux et florissant.

## XVI

Dolphus est entré à l'Athénée ; *il entretient les classes*. Le matin, avant la venue des élèves, c'est lui qui aère partout ; le soir, quand ils sont partis, que le vaste bâtiment est silencieux, comme endormi dans une paix majestueuse, c'est lui qui ferme les volets ; il balaye les planchers alors, il lave à grande eau, efface les figures géométriques demeurées sur les tableaux noirs, range les bancs de bois, essuie les pupitres, a soin aussi de remplacer en temps les morceaux de craie qui s'effritent et les éponges qui s'usent. Après chaque récréation il lui faut ramasser les innombrables bouts de papier dont ces messieurs sèment la cour... D'heure en heure, il se pend au cordon d'une grosse cloche qu'on lui a indiquée : il sonne la fin d'une leçon et le commen-

cement d'une autre ; et, lorsque M. Snykers, un portier grand seigneur, qui s'occupe surtout d'élever des perruches, s'absente, c'est encore Dolphus qui ouvre la porte, qui introduit les visiteurs et prend les commissions.

L'école est vieille, sombre, maussade et sévère d'aspect... on n'y voit point de verdure ; les derrières, du côté où loge l'enfant, donnent sur l'hospice des vieillards, un triste voisinage. Malgré cela, il est content, il est fier : il gagne sa vie ! Il est là dans son milieu d'élection. Parfois, lorsque M. Snykers lui donne congé, il s'esquive, il se glisse jusqu'au couloir qui mène aux classes... il se cache bien et, tout tremblant de la peur d'être découvert, il colle son oreille aux fentes des portes, il écoute le cours des grands professeurs de l'Athénée : l'histoire le passionne ; il s'exalte devant les hauts faits des guerriers célèbres, se bat pour Rome contre Annibal, pleure avec Camille le dernier des Horaces, admire le stoïcisme de Mucius Scævola. Les constantes révoltes des Belges, secouant l'oppression des puissances étrangères, le transportent de belle gloire patriotique. Il assiste, tout frémissant, à la conquête des Gaules ; plus tard, il lutte pour les communes contre la domination française ; lors de la bataille des *Éperons d'or* il se range du côté des *Klauwaerts* et, à l'aube sinistre des *Matines brugeoises*, le *goedendag* au poing, il prend part

au soulèvement contre Philippe le Bel, en répétant de toute son âme le mot de ralliement : « Bouclier et ami... Vive le Lion de Flandre ! »

Son ardent et jeune sang de gamin s'échauffe, bouillonne dans ses veines, tandis que la voix du maître lui arrive en sonores périodes, brève, précise et claire. Par un suprême effort, il s'applique à ne rien perdre des explications, à garder en sa mémoire toutes ces connaissances neuves pour lui et qu'il prend comme cela, à l'envolée, sans suite, au hasard des rencontres, attrapant ce qu'il peut des études que font les autres.

Et souvent son enthousiasme déborde, il se sent le besoin de dire ses impressions, de crier *bravo!* à celui qui parle. Il marche alors fébrilement à travers l'étroit corridor, il songe qu'elle est bien, bien lourde cette porte qui le sépare de ceux qui ont le droit et le moyen de s'instruire.

Il lit tous les papiers qui traînent et qu'il a ordre de ramasser ; généralement ce sont des devoirs, de longues compositions mises en pièces, des notes prises durant quelque cours et dont il tire profit. Le laboratoire de chimie et la bibliothèque le consternent ; il dévore les livres de science, quelque arides, quelque incompréhensibles qu'ils soient pour lui, et s'attarde devant les cornues, les tubes, les alambics, les objets multiples et bizarres de la salle où, chaque semaine, se font les

expériences. Un traité de physique, rencontré dans la loge et qu'il a feuilleté, lui a produit l'éblouissement confus d'une brusque vision sur un pays extraordinaire dont il n'avait pas l'idée; il s'est cassé la tête pour arriver à saisir un théorème de géométrie...et demeure, après toutes ces tentatives, un peu ahuri, le cerveau secoué, les yeux battus, ayant la notion exacte de son ignorance.

Cependant, l'air ambiant l'enlève, le pousse au travail; la science l'attire, son esprit avide d'apprendre s'ouvre à toutes les révélations; et, le soir, rentré chez lui, sous les toits, c'est comme au *Mei-boom*, du temps du dictionnaire espagnol: il se donne des tâches, il se répète à lui-même tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a lu.

Il fut bien long, cet hiver-là! Il fut si rigoureux que, dans la cour des grands, un cèdre très haut, qu'on avait négligé de couvrir, gela, et que toutes les perruches de M. Snykers périrent, les unes après les autres, malgré le feu d'enfer qu'on faisait dans la loge.

Chez Dolphus on ne faisait pas de feu. Le portier, en l'engageant, lui avait dit:

« Si vous tenez à habiter ici, c'est votre affaire; grimpez là-haut, dans les combles, il ne manque pas de place, et choisissez. Par exemple, je mentirais en disant que cela soit confortable! »

Et, vraiment, ce n'était rien moins que confortable : de grands greniers qui n'en finissaient pas, dont les toitures se délabraient, laissant filtrer la pluie, et, dans les coins, des pupitres hors d'usage, des chaises dépaillées, des tas de livres qui s'effeuillaient, un chaos de vieilles choses oubliées là et figées sous la poussière. Le petit s'arrangea comme il put, choisit, dans la nudité de l'ensemble, la partie la plus séduisante et, éprouvant le besoin de s'enfermer quelque peu, de se sentir moins perdu entre les quatre murs de ce *hall* immense, s'était organisé une chambre à coucher dont l'architecture se composait d'un antique vitrail, restant d'une chapelle abandonnée, que de minces cloisons de bois supportaient ; quelques mètres du treillis dont M. Snykers se servait pour ses volières firent l'entourage. Dolphus avait dû s'y reprendre à plusieurs fois pour mener à bien son projet, et tandis que, le marteau aux mains, il édifiait cette case grossière, il songeait à Robinson Crusoé, son héros de prédilection ; il disait : « Ça sera superbe ; j'aurai l'air de Robinson ! »

Alors, pour lui, l'énorme grenier devenait l'*Île du Désespoir* ; les pupitres dégradés qu'il avait placés derrière son treillis pour le maintenir, étaient des palissades, et les vieilles chaises boiteuses autant de palmiers nains.

Quand il fut question du coucher, M. Snykers

accorda à son surnuméraire un fabuleux lit de plume, et il lui dit, d'un ton très convaincu :

« Voyez-vous, mon garçon, voici au moins un objet pratique; c'est, sous une forme extrêmement simple, ce que j'appellerai une couchette portative, un lit complet : vous y trouverez à la fois un matelas pour vous étendre, un oreiller pour reposer la tête, un édredon pour vous couvrir. »

Et, avec ses treillages, ses verrières où l'on découvrait des personnages bibliques guindés et stupéfaits rayonnant sous des gloires lumineuses, l'édifice de Dolphus meublé de son « lit complet » était bien la chose la plus étrangement, la plus lamentablement comique qui se pût imaginer.

En décembre, la gelée vint; dans le vaste grenier, des raffales de vent glacé passaient, sifflantes et graves, prenant l'enfant à la gorge. Il souffrit cruellement d'engelures aux pieds et aux mains; bien des fois la douleur qu'il en avait, cette petite et lancinante douleur, le vainquit et il pleura.

Grâce à une ingénieuse manœuvre il était parvenu à soustraire à M. Snykers un paquet de chandelles. Alors, il voulut lire dans son lit et, pour ne pas mourir de froid, il ramassait chaque soir tous les paillassons de l'établissement, qu'il entassait sur lui. Grelottant et ravi, les mains tuméfiées et les lèvres bleues, tout seul au fond de son grenier,

sous son toit de verre que les araignées elles-mêmes délaissaient, blotti dans la plume, Dolphus lut cet hiver-là l'*Histoire de France* de Michelet, un traité de physiologie, l'*Art poétique* de Boileau, une relation de voyage en Chine... Tout lui était bon, tout l'intéressait; il se jetait sur les livres comme un affamé sur la nourriture et trompait son mal au récit des grandes guerres et des grandes découvertes.

L'humanité l'étonnait; il la trouvait très puissante et très forte, tout autre qu'il ne se l'était représentée jusqu'alors, beaucoup plus héroïque que sa courte existence dans un milieu inférieur et resserré ne la lui avait laissé pressentir.

Il dormait peu; ses nuits se passaient à traverser des océans avec Christophe Colomb et à réduire des peuples avec Bonaparte.

La chandelle charbonnait, et sa tremblante et pauvre clarté retombait, livide, des verrières où, dans un entassement confus de montagnes et de nuages, se dessinaient les figures roses des saints qui souriaient avec condescendance à cette persévérante application; les rats, d'abord effarouchés de voir un intrus sur leurs domaines, s'étaient accoutumés bientôt; ils venaient grignoter insolemment la toile du lit de plume. Dolphus laissait faire.

Et le matin, lorsque la petite sonnette aigre de

M. Snykers l'appelait au travail, les yeux encore tout brouillés de sommeil, il lui fallait se vêtir en hâte, cacher ses chandelles, réunir ses paillassons.

Sous sa lucarne, le vieux dogue du portier jetait un aboi brusque; à peine un murmure, le tapage lointain des charrettes de maraîchers et le pas traînard des laitières guidant leurs chiens, montait des rues endormies, dans une odeur saine d'hiver. Et le premier cri du coq, un cri perçant et grêle qui venait des basses-cours de l'hospice, en mettant dans l'air tout à coup comme une note champêtre inattendue, rappelait à Dolphus le *Mei-boom*, son enfance, le temps déjà bien reculé, lui semblait-il, où ses vagues songeries d'adolescent étaient toujours interrompues par cet appel furibond du père Sancke :

« Eh donc ! Dolphus, servez le monde ! »

Servir!... Il servait aussi maintenant, et elles étaient pénibles les tâches qu'on lui donnait! — Oui, mais il avait une idée, un but... Il servait, mais personne ne l'empêchait de poursuivre son rêve, ce rêve absolu qui le tenait depuis des années, où tendaient tout son vouloir, toutes ses aspirations : s'instruire, s'élever, être quelque chose de plus que patron d'estaminet.

Alors, bravement il attaquait sa besogne, il cassait la glace tout autour de la pompe et, un

seau à chaque main, il commençait l'*entretien des classes*, en se disant à part lui :

« Ce n'était pas la même chose; oh non! ce n'était pas la même chose! »

Quand vint le dégel, son lit de plume fut inondé; il le trouva, un beau soir, nageant en pleine eau. Il manquait six tuiles à la toiture.

## XVII

La cloche avait sonné la récréation de dix heures. Les petits de la septième se répandaient en groupes désordonnés dans la cour de l'École Moyenne; on jouait à toutes sortes de jeux saugrenus; il semblait que le grand froid mit du vif-argent dans les veines de la classe entière. Aussi M. Viane avait beau multiplier ses : « Messieurs, tenez-vous bien !... » les pelotes de neige volaient d'un bout à l'autre de la cour, aplatissant les nez, pochant les yeux, fendait les lèvres, et le rire clair des gamins coupait irrévérencieusement les exhortations du surveillant. On jouait au cheval-fondu, on jouait aux barres, on jouait à se rouler dans la neige... on jouait à tout ! C'était un déchaînement éperdu, une débandade extravagante : les enfants s'épongeaient le front,

ayant très chaud malgré l'âpreté de l'air, ne sentant pas les poignées d'aiguilles que le vent leur lançait au visage.

Et, pendant que ses condisciples s'amusaient ainsi, Jan Sancke, tout seul, appuyé contre un banc, regardait avec obstination droit devant lui, sans mot dire, les grands bâtiments de l'Athénée.

Une simple haie d'épines sépare la cour de l'École Moyenne de celle de l'Athénée. A la belle saison, la haie est feuillue, impénétrable : les petits doivent se hausser sur les pointes pour voir par-dessus; l'hiver, elle est comme morte, toute noire, décharnée, montrant seulement un fouillis de longs dards menaçants qu'on prendrait pour autant de clous effilés : les *Moyens* voient tout ce qui se passe chez les *Athéniens*, et réciproquement. Mais les heures de récréation ne coïncident pas. Les petits de l'École Moyenne jouent bien davantage, et, le plus souvent, lorsqu'ils descendent, la cour d'à côté est vide.

Cependant, et bien qu'il n'y eût là personne, c'est vers cette cour que les yeux de Jan Sancke étaient tournés :

« Dolphus ! disait-il, par instants, tout bas, comme on murmure une prière, ô Dolphus ! »

Sur son pauvre visage joufflu une expression d'anxiété profonde était peinte; et il joignait les mains, d'un geste irréfléchi, tandis que deux

grosses larmes tombaient de son menton jusque sur son tablier en cotonnade.

Il songeait que bien souvent, depuis le début de ce rude hiver, il avait aperçu Dolphus là, derrière la haie, des sabots aux pieds, une veste en loques sur les épaules, une forte bêche aux mains, travaillant à déblayer la neige dans le très petit jardin grillé du préfet des études...

Toujours une sorte de timidité irrésistible, de fausse honte : la crainte que les élèves, déjà si impitoyables pour lui, n'apprirent que son frère était domestique, l'avait empêché de suivre son premier mouvement, de se jeter au cou de l'Ainé et de lui dire, comme il le pensait :

« Dolphus, je vous aime ; je voudrais que vous fussiez heureux, que vous n'ayez plus cette mine soucieuse qui rend votre sourire si contraint et si froid... Je voudrais pour tout au monde que vous pussiez devenir un jour le savant homme que vous rêvez d'être... Embrassez-moi, Dolphus, et ne me gardez pas rancune... Le *Mei-boom* est si triste, si triste ! »

Toutes les mauvaises petites vanités que l'école met dans la cervelle des enfants avaient jusqu'alors retenu cette tentation. Rien que la pensée qu'il allait voir son frère là, à deux pas, occupé à des soins subalternes, faisait rougir Jan Sancke jusque dans les cheveux ; et, bien qu'au fond, il eût un

terrible remords de cet abandon lâche, dès qu'il devinait la présence de Dolphus dans la cour de l'Athénée, il s'éloignait de la clôture, il simulait une grande agitation, parlait haut, riait fort, se jetait étourdiment à travers les jeux de ses camarades... Cela, dans la crainte de se laisser aller à l'élan de son cœur, pour que son regard ne pût pas rencontrer celui de son frère.

Des fois, il s'était montré très misérable; c'était quand la maman Sancke lui donnait quelque friandise rare pour son déjeuner : une gaufre froide, des noix sèches, une orange, des bagatelles qu'il hésitait à manger parce qu'il se disait : « Dolphus est là, tout près; il n'a pas de dessert, lui, bien sûr!... » Alors, il vidait son petit panier dans sa poche, avec l'idée bien arrêtée, si l'Ainé était dans la cour au moment de la récréation des *Moyens*, d'aller à lui franchement, devant tous, et de lui offrir ces bonnes choses qui venaient du *Mei-boom*. L'heure de la récréation sonnait, on descendait l'escalier vermoulu de l'école : Jan Sancke était plein de courage, il se répétait, animé d'une généreuse émotion : « Pourvu que mon frère soit là! » Et au fond de sa poche sa main cherchait déjà le dessert de Dolphus.

On gagnait un premier palier, puis le vestibule qui menait à la cour; l'ardeur de l'enfant se refroidissait... Parvenu tout près des bâtiments de

l'Athénée, il devenait incertain, perplexe, comme tirailé par deux volontés contraires et, malgré lui, ces mots lui montaient aux lèvres : « Irai-je?... oserai-je bien y aller ? »

La présence de ses condisciples le gênait; il les sentait hostiles et il avait peur de leurs railleries. Sa résolution faiblissait, il trouvait des compromis singuliers, une manière facile d'arranger les choses, d'aller au-devant des reproches de sa conscience avec des raisons spécieuses, en se répétant : « Maintenant, ce ne serait pas possible, M. Viane est près de la haie ! » Et il se promettait d'y aller aussitôt que M. Viane serait parti; il se donnait deux minutes encore, puis encore deux, se jurait que dès que la balle qu'un élève jetait en l'air serait retombée, lui, sauterait dans la cour de Dolphus... Mais, tandis que, lentement, il comptait jusqu'à cent vingt, pour faire les deux minutes, il savait bien qu'il n'irait pas; une voix obsédante lui murmurait à l'oreille : « Pourvu qu'il ne soit pas là ! Pourvu qu'il ne vienne pas ! » Et il écoutait cette voix, sans être tout à fait certain qu'elle n'exprimât pas sa propre pensée.

Un peu plus tard, comme la récréation allait à sa fin et qu'il regrettait vaguement son manque d'énergie, il se disait tout bas, en manière d'excuse :

« Du reste, papa me gronderait s'il apprenait jamais que je parle à Dolphus. »

Et, honteux envers de lui-même, navré, mécontent et confus, il jetait son dessert dans la rue, par-dessus le mur de la cour, en songeant que c'était bien dommage..., qu'il y avait là des choses que Dolphus aimait tant!

Constamment, dans ces luttes intimes, son sot orgueil d'écolier avait triomphé de son bon petit cœur naïf.

Mais ce jour-là, oh! ce jour-là, comme Jan Sancke souhaitait sincèrement que son frère vint dans la cour pendant que lui-même y était!

Les minutes couraient; les jeux s'étaient ralentis : les enfants s'amusaient plus posément, calmés et comme déjà atteints par la prescience du premier coup de cloche qui sonnerait la rentrée en classe... Dolphus ne paraissait pas; et, peu à peu, le petit se rapprochait jusqu'à être tout contre la haie, les yeux dans la cour des Athéniens.

La cloche sonna la fin de la récréation. Au moment où M. Viane rassemblait ses élèves et les rangeait, deux par deux, devant la porte pour la rentrée, Jan Sancke aperçut son frère qui traversait le jardin du directeur; il appela, très haut, vivement :

« Dolphus! »

Et, sans réfléchir, d'un geste fou, brisant les rangs, il s'échappa, leste et rapide comme un jeune daim qui se sauve; d'un bond il eut franchi la haie

d'épines, il fut dans les bras de l'Ainé; et il disait, la voix toute haletante de sanglots :

« Dolphus, il faut venir : Mileke est très mal... oh! si mal! »

Il n'avait plus honte; il faisait bon marché de tout ce qui l'avait retenu jusqu'alors : « Mileke était si mal! » Sa candide petite âme d'enfant redevenait simple et droite devant cette grande inquiétude, et depuis le matin, de la fenêtre de sa classe et du banc de la cour, il guettait l'Ainé, sentant bien qu'il fallait l'informer qu'il y avait quelque un de dangereusement malade au *Mei-boom*.

Alors, comme M. Viane s'approchait, voulant le faire rentrer, Jan Sancke se pendit au bras de son frère, il s'écria, en entraînant celui-ci vers la porte de sortie :

« Mon frère Émile est très, très malade... ça, c'est l'Ainé, c'est Dolphus... Ils ne se sont plus vus depuis des mois, monsieur; nous devons nous en aller, vous pensez bien! »

Quand on eut obtenu du préfet des études une permission bien en règle, ils partirent.

## XVIII

Dans la rue, Dolphus marchait si vite que le filleul du roi avait peine à le suivre.

« Mileke était malade... et il ne le savait pas, et il ne l'avait pas deviné! Pauvre cher petit martyr!.. C'était vrai, depuis des mois il n'avait plus mis le pied au *Mei-boom*, lui! Il n'avait plus vu l'enfant, qui était déjà bien mal en novembre, lors de son départ. Oh! que c'était donc une chose horrible et barbare, ces séparations... comme tout arrivait! — Pourquoi ne réfléchissait-on pas à cela avant de se quitter, avant de laisser derrière soi la famille et la maison? »

Le temps était superbe, un temps de février très froid, avec un ciel limpide, d'un gris fin, pur et

tendre comme un ciel de printemps. Les petits bateaux plats du canal demeuraient tous immobiles, encastrés dans les glaçons, et les marchandises déchargées sur les quais ou devant l'Entrepôt avaient une mince couche de neige.

Maintenant Dolphus courait, traînant à sa suite son petit frère dont il serrait la main fortement dans la sienne; et c'est à peine s'il entendait quelque chose aux explications du gamin, qui parlait du *Mei-boom*, qui disait comme les affaires du cabaret allaient mal, comme Mme Sancke s'épuisait à travailler pour qu'on pût nouer les deux bouts; Pier et Phil avaient un salaire depuis la nouvelle année : ils gagnaient sept francs par semaine, à eux deux; ça aidait toujours. Quant aux petits, on ne leur donnerait rien à leur fabrique avant le mois de juillet, et encore, ce serait tellement minime! — Les bières du brasseur Vandael étaient mauvaises : on ne pouvait pas le quitter, on lui devait beaucoup d'argent et, du reste, un autre n'aurait consenti à livrer qu'au comptant. Les derniers clients avaient abandonné la maison, l'un après l'autre. Avec cela, Mileke languissait depuis le commencement de l'automne : il avait fallu des drogues chères, le médecin, des béquilles neuves... une grosse dépense! — On savait enfin de quoi il souffrait; une maladie de la moelle épinière s'était déclarée; la paralysie montait, montait. Il ne

quittait plus le lit; ses jambes étaient arrivées à un tel état de faiblesse que, malgré ses béquilles, il retombait comme une masse aussitôt qu'il essayait de se lever... La veille au soir, comme le docteur quittait le *Mei-boom* après avoir vu le petit patient, Jan Sancke lui avait entendu dire à Mme Frick qui l'accompagnait jusqu'à la porte : « L'enfant s'en va ».

« Vous comprenez, Dolphus, il fallait bien qu'on vous avertisse de cela ! s'écria-t-il en lâchant la main de l'Ainé et se plaçant en face de lui, au milieu de la rue : il fallait que vous pussiez voir encore une fois Mileke. »

Et il ajouta, d'une voix basse, tremblée, où il y avait des larmes :

« Il est changé; oh! si changé... Si maigre! »

Alors seulement le grand frère s'aperçut qu'il gelait ferme; il sentit un froid terrible qui le pénétrait et il lui sembla que toute la neige des rues et des toits lui tombait sur le cœur, l'écrasait brutalement, tandis que, sans y penser, il répétait d'un ton très calme :

« Si changé.... vraiment? »

Ils arrivaient au *Mei-boom*.

La peinture rose de la façade était tournée au jaune sale; les girouettes, sur le toit, indiquaient chacune un vent différent, et l'enseigne se secouait

au bout de sa tringle, devant la porte, avec un bruit triste, un lamentable grincement de ferraille rouillée. Dolphus vit tout de suite que la fenêtre de la chambre de Mileke était ouverte; il tressaillit, ayant, devant cette étroite fenêtre qui encadrait un coin d'horizon, comme un pressentiment de ce qui l'attendait là, dans cette demeure qu'il avait quittée depuis des mois. Et une angoisse le prenait, la tentation de ne plus faire un pas en avant, de ne pas entrer, de s'enfuir très vite, sans connaître la vérité, avec le chétif espoir qu'on garde toujours dans l'incertitude.

La rue de Ribaucourt était déserte. Dans le jardin de Swillins, où personne n'avait dû marcher depuis des jours, la neige était restée d'une blancheur splendide, moelleuse et séduisante comme une couche d'ouate neuve où les bruits s'éteignaient. Un irrésistible besoin de rompre ce silence, de dire quelque chose le poussait; il demanda au petit :

« Est-ce exprès qu'on ouvre la fenêtre de Mileke quand il gèle comme cela? »

Et, lorsque Jan eut répondu ingénument, avec un sourire étonné : « Tiens, oui, sa fenêtre est ouverte. Une drôle d'idée, pour sûr... Lui qui a toujours si froid! » Dolphus ne douta plus. Il comprit qu'il ne retrouverait pas son petit frère infirme au *Mei-boom*.

Il traversa la salle commune en marchant instinctivement sur la pointe des pieds, et il ne prononça plus une syllabe jusqu'à la porte du malade, où il trouva la tante Frick. Il ne lui laissa pas le temps de parler. Ne savait-il point ce qu'elle allait lui apprendre ?

Ses lèvres murmurèrent très bas, sans qu'il en eût conscience :

« Mort, n'est-ce pas ? »

Et quand la tante Frick dit :

« Oui. »

Il répondit d'une voix tranquille :

« Je le savais. »

La porte s'était ouverte. Dolphus distingua confusément, comme dans un rêve : sa mère adossée à un meuble et dont le mince profil lui fit penser à une *Mater dolorosa* qu'il avait vue à l'église des Riches-Claires ; les béquilles accrochées au mur, et Mlle Nab, la vieille poupée de Léna Swillins, toute droite sur une chaise, souriante, les yeux vides. Le corps délicat du petit mort dessinait une forme raide sous le drap blanc, dans le lit très étroit, et par la fenêtre ouverte on apercevait, au delà des bâtisses, une immense étendue de prés et de champs nus. Le doux parfum de fleurs qui emplissait la chambre vint rappeler à Dolphus un incident déjà lointain : il vit sur la table, à côté du lit, un

bouquet tout semblable à celui que la maman Sancke avait envoyé, un jour, à son enfant malheureux et qu'elle venait de cueillir pour son enfant mort.

C'était fini; elle n'aurait plus aucun de ses fils auprès d'elle durant ses longues, longues journées de travail!

Dolphus, immobile au milieu de la chambre, contemplait l'angélique visage de son frère, sur lequel la lumière, cette blanche et vague lumière des matins glacés, mettait, comme en une caresse idéale, son rayonnement doux, et où rien de l'agitation ni des misères de la vie n'était resté; celui-là était délivré pour jamais.

Les cheveux avaient poussé durant la maladie; ils étaient très longs, très souples, d'un blond d'argent, tout pareils à ceux de Mme Sancke, et ils bouclaient légèrement ainsi que des cheveux de petite fille; la chemise de nuit montait haut et, quoique le drap découvrit tout le buste, on ne pouvait pas deviner l'effroyable maigreur des épaules et du cou: la mère avait paré son petit; en sa suprême toilette, il n'évoquait point l'horreur de la mort, mais bien plutôt sa sérénité. Les lèvres étaient demeurées rouges et, le sang n'ayant pas encore quitté les joues, deux petites taches vermeilles, qu'on eût dites tracées au pinceau, marquaient les pommettes.

Brusquement, des épisodes de la première enfance de Mileke revinrent à l'Ainé; il se rappela une robe à carreaux extraordinaires qu'il avait eue alors qu'il ne parlait pas encore et que lui-même était tout jeune. Il revoyait son frère pas plus haut que la table, déjà malingre, se retenant aux meubles, ou bien dans les bras du baes, qui était plein de tendresse pour lui, qui répétait :

« Il ne marche pas encore, non; mais ça viendra, vous verrez... Maintenant, il est trop petit, trop faible! »

Hélas! les années avaient passé... et *ça n'était jamais venu!*

A cinq ans, lorsqu'on le mettait par terre, l'invitant à avancer, il faisait trois pas et appelait son grand frère à son secours, n'en pouvant plus! Un peu plus tard, c'étaient les appareils, lourds aux jambes paresseuses; c'étaient les premières béquilles qui couraient si glorieusement à travers la maison, du haut en bas, qui faisaient *toc, toc; toc, toc!* qui avaient l'air de dire : « Vous voyez bien, il marche! »

Et, en pensant à ce pauvre petit *toc-toc* qu'on n'entendrait plus jamais, Dolphus se souvint d'un autre compagnon assidu de son frère infirme, d'un autre bruit vivant et gai qui annonçait d'avance l'enfant à ceux qui l'aimaient; il demanda :

« Où est Fouf? »

La petite voix brisée de Léna, qui pleurait au chevet du lit, répondit :

« Il est mort. »

Alors seulement le jeune homme éclata en sanglots. Et, comme ses lèvres effleuraient le front de Mileke, il lui sembla qu'il l'entendait encore dire, en frissonnant, comme il l'avait dit dès le commencement de ce rude hiver :

« J'ai froid ! »

Ils avaient eu froid tous les deux, le maître et l'oiseau, et ils s'en étaient allés ensemble.

Aussitôt après la mort de son petit, Sancke avait quitté le *Mei-boom*, pleurant comme un fou. Il revint à la brune. Dolphus et lui s'embrassèrent sans parler.

## XIX

Dolphus ne quitta pas immédiatement le *Mei-boom*. Sancke paraissait avoir oublié tous ses griefs : il se montrait très bon, très expansif avec lui, presque affectueux. Au reste, la mort de Mileke l'avait anéanti et, durant ces tristes heures qui suivirent les funérailles, il ne fut guère question entre eux que de l'enfant.

Jan, qui n'était pas retourné à l'école, servait les rares consommations que demandaient de rares passants ; le baes laissait faire. Cependant, le matin du quatrième jour, comme le petit tirait un verre de faro pour un vieil habitué, il lui dit :

« Léopold, s'il vous plaît, pas de ça, hein ! Ce n'est pas votre besogne. »

Et, malgré lui, ses yeux se tournèrent vers Dol-

phus, assis dans la salle, au coin du feu, près de Mme Sancke.

Il n'y eut pas un mot d'échangé entre le père et le fils. Dolphus ne broncha point; il venait de comprendre que l'ancienne rancune fermentait toujours au fond de Sancke.

Après le dîner, il annonça son départ pour le soir même : M. Snykers pouvait avoir besoin de lui; il était resté trop longtemps déjà, puisqu'on ne lui avait accordé que deux jours...

« Alors, vous allez reprendre votre service ? » interrompit Sancke, avec une intention narquoise.

L'Ainé répondit héroïquement :

« Oui, je vais reprendre mon service. »

Il était devenu très pâle. Une pensée aiguë le mordait au cœur : son service !.. Jamais ce mot, tant de fois tourné et retourné dans son esprit, ne lui avait paru aussi dur qu'ainsi, jeté brusquement par la voix goguenarde du baes... Oh ! mais quand donc arriverait-il à s'affranchir enfin ? quand pourrait-il répondre à ce père impitoyable :

« Elle m'a fait libre, ma servitude ! »

Et soudain tous ses chimériques espoirs d'enfant s'étaient évanouis, il voyait la réalisation de son désir impossible; un immense découragement le prenait : depuis trois mois il était là, à l'Athénée, depuis trois mois il rongeaient son frein patiemment, comme si son amour-propre eût été mort...

— Où cela l'avait-il mené?... A rien : à être le domestique d'un portier exigeant et maniaqué, à laver les parquets où posaient les pieds d'une centaine de garçons ni plus intelligents ni meilleurs que lui!

Toutes les révoltes qui, peu à peu, s'étaient amassées en son âme et y demeuraient à l'état latent, engourdies pour ainsi dire, étouffées constamment par le vouloir qu'il avait de ne pas faiblir, de ne pas se laisser aller, faisaient explosion; c'était vrai, oh! cruellement vrai : il était serviteur, le plus infime des serviteurs!

Et il avait seize ans, il était un homme, il était l'aîné!...

Son regard s'arrêtait aux chaises éparses dans le cabaret, aux pintes de porcelaine à fleurs que, tout petit garçon, il avait aimées, aux trois pipes des derniers *Joyeux*...

Un jour morne et fané noyait la chambre; le feu, pauvrement alimenté de *menu*, brûlait mal; l'horloge était arrêtée; il y avait de la poussière sur la plaque d'étain du comptoir, et les poignées en cuivre des trois pompes à bière ne brillaient pas. Une grande tristesse s'empara de lui : le *Mei-boom* agonisait; Mileke, le pauvre cher petit, avait emporté le sourire de la maison!

Dolphus crut percevoir vaguement les sanglots des choses qui se plaignaient, qui disaient leur abandon.

Laisserait-il mourir le *Mei-boom* comme cela, lâchement, sans qu'il tentât rien pour le relever? — Pourrait-il vraiment laisser mourir le *Mei-boom*, lui, l'aîné, lui qui eût dû se dévouer à cette demeure?... Pier et Phil, ses cadets, gagnaient déjà, leur maigre salaire aidait à la vie de chaque jour... et, lui, savait tout cela, assistait depuis des années, paisiblement, à la dégringolade de la maison, la voyait s'effondrer lentement, sans qu'il eût seulement pensé à la fortifier d'un étai! — Hélas! ses appointements suffisaient à peine à sa propre existence... Comment eût-il pu?

Un flot de sang sauta aux joues du jeune homme, tandis qu'obstinément, sans qu'il pût en détacher ses yeux, il considérait le seau à charbon presque vide et le poêle qui ne chauffait pas.

A côté de lui, tout contre la cheminée, Mme Sancke était assise, ses maigres mains étalées sur son jupon de futaine noire; Dolphus entendit un petit grelottement de dents qui se choquaient.

« Et il se croyait un homme!... et ces choses-là étaient possibles : le *Mei-boom* s'en allait et Mme Sancke avait froid! »

Pour la première fois il eut conscience des difficultés formidables de son entreprise.

Comment arriver à rien, s'élever, sortir de l'ornière, quand on est pauvre et sans protection, quand la famille souffre et que le logis est en

deuil!.. quand la nécessité crie : « Marche... gagne ta subsistance, aide les tiens!... Tu n'as pas le droit de t'attarder à cent utopies irréalisables : le temps court; ils n'ont que froid aujourd'hui; demain ils auront faim ! »

Le baes, pour ne pas se fâcher, avait quitté la salle, entraînant Jan avec lui. Dolphus fut sur le point d'excuser l'irritation de son père, de la trouver juste.

Et c'était, brusquement, comme si deux puissances contraires le tiraillaient : où était le devoir? de quel côté devait-il se tourner ?

Une pensée d'abnégation l'étreignit : il se sacrifierait au *Mei-boom*, il lutterait contre la misère envahissante, il mettrait toute sa force d'initiative, tout ce qui était en lui d'énergie et de vigueur à reconstruire le foyer pierre à pierre.

Alors, adieu tout ! Sa jeunesse se passerait là, derrière ce comptoir, à pomper de la bière et à la servir. Il s'assujettirait à cette besogne, lui qui, trois mois auparavant, rompant ses liens, s'était enfui aventureusement, à l'étourdie, plutôt que de la continuer une seconde !

Il regardait, droit devant lui, ses belles illusions mises en pièces, sa chimère bleue qui s'envolait ; et furtivement il essuya, du revers de la main, une larme que l'orgueil brûlait au bord de sa paupière.

« Dolphus, allez-vous-en d'ici. Ayez courage ! »

disait tout bas, à son oreille, une voix triste qu'il prit pour la voix même de son *moi* qui demandait grâce.

Il détourna la tête; il vit Mme Sancke debout à ses côtés, qui lui serrait les mains.

Et lorsqu'elle eut répété une seconde fois ce mot : « Courage ! » il comprit bien que c'était elle qui avait parlé.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, silencieusement; et l'enfant se sentit chaud au cœur, remonté par cette adorable confiance de mère : « Il avait foi, il irait jusqu'au bout et il triompherait ! »

Il venait de lire sur le doux visage vieilli de Mme Sancke que quelqu'un, au moins, croyait en lui.

Le soir, comme il s'éloignait du *Mei-boom* pour retourner à l'Athénée, Jan le rejoignit au bout de la rue de l'Intendant.

« Connaissez-vous M. Viane ? lui demanda-t-il.

— M. Viane ?.. Non.

— Ah !... C'est le sous-maitre de ma classe, ajouta le petit; il m'aime bien, je lui parlerai de vous. »

## XX

Quai au Bois... une vieille maison noire avec un petit seuil usé, en pierres frustes, qu'on sème d'un fin sable roux, le sable des talus de Koekelberg, brillant et léger comme de la poudre d'or. Les fenêtres de l'étage sont étroites, basses, irrégulières, à pauvres carreaux de verre trouble; le toit s'achève en un frêle pignon branlant, tout mangé par une plante de tonnerre si ancienne... « si ancienne, disent les voisins, qu'elle dut pousser là, entre les moellons, alors qu'on était en train de bâtir, sous le règne des Espagnols, qui avaient mis à la mode, en Brabant et dans toute la Belgique, cette architecture bizarre, l'amour des toitures en gradins et des façades ornementées ». Au-dessus de la porte, une enseigne en lettres rouges sur fond jaune dit :

COBE BOLSIUS

DE HEYST-SUR-MER

CORDIER

Et plus bas, en exergue dans un des angles d'une sorte d'écusson représentant un jeune officier de marine, l'air stupéfait devant la boule du monde qu'il tient à la main, cette devise inattendue :

A VASCO DE GAMA.

C'est là, chez Cobe Bolsius, de *Heyst-sur-Mer*, cordier, que demeurent M. Viane et son aïeule.

Et si vous saviez comme les deux exilés ont aimé tout de suite cette enseigne naïvement grotesque, ce Vasco de Gama invraisemblable, cette sauvage plante de tonnerre courant au long des crevasses du petit pignon espagnol... Comme ils se sont sentis rassurés soudain et séduits quand, jetés dans Bruxelles par l'exigence des études et aussi du servage de ce pauvre boursier malgré lui, errants et perdus à travers le labyrinthe des rues qui entourent l'Athénée, ils ont aperçu ce coin

d'eau navigable, cet horizon de mâts et là, tout près, attirante comme un visage ami, une vieille connaissance retrouvée inopinément à l'étranger, cette triste maison rabougrie du cordier de Heyst-sur-Mer ! « Un pays, celui-là, pour sûr ; un Flamand qui ne rirait pas de l'ostendais de la grand'mère, de son parler dur, cinglant comme un coup de fouet, ni de ses massives boucles d'oreilles tout en or, ni des ailes énormes de son bonnet de dentelle ! »

« Si on voulait nous prendre là dedans, hein, Zooke ? » s'était écriée la vieille femme, les yeux allumés de désirs vis-à-vis de ce logis qui rappelait ceux de sa petite ville.

Zooke, timidement, avait fait observer que rien n'annonçait que le propriétaire de *Vasco de Gama* eût l'intention de louer quoi que ce fût chez lui :

« Moederke<sup>1</sup>, je n'oserais jamais risquer cela ! » ajouta-t-il, comme Mme Viane, d'un geste délibéré, agitait déjà la sonnette.

Cobe Bolsius, qui était célibataire et seul au monde, avait cédé bien volontiers une partie de son immeuble. Moederke et lui s'étaient plu d'emblée ; il se trouva qu'ils étaient quelque peu cou-

1. Intraduisible diminutif de *moeder*, maman ; s'applique plus particulièrement aux vieilles femmes et exprime une intention à la fois respectueuse et câline.

sins, ayant à Knocke, sur la frontière hollandaise, un parent commun. Il fut convenu qu'on se partagerait la maison et que le cordier de Heyst-sur-Mer prendrait ses repas chez les Viane, ce qui simplifia beaucoup, par la suite, le train-train coutumier de son existence de vieux garçon.

« On fera le manger comme là-bas, chez nous, » avait dit l'aïeule.

Et le petit ménage s'était installé à *Vasco de Gama* presque joyeusement, ayant comme l'illusion et la douceur d'un retour au foyer, en humant voluptueusement l'odeur balsamique des bois du Nord remisés dans les garages, le long du quai, tandis que la mince brise d'automne qui secouait les cimes de tous ces arbres morts leur rappelait les grosses bourrasques de « là-bas », les impitoyables coups de vent qui balayent la Côte en une nuit, renversant tout sur leur passage.

Il y avait deux ans de cela.

Les premiers temps furent difficiles : la vie est bien plus chère à Bruxelles qu'à Ostende, et l'on n'avait d'assuré que la maigre rente que l'État sert aux boursiers jusqu'à leur dernière année d'études.

Seule la grand'mère savait tout ce qu'on avait passé avant que son garçon, reçu, par grâce spéciale, surveillant à l'École Moyenne, gagnât un sou,

et comme son ingénieux esprit de Flamande énergique avait dû élaborer d'infemales ruses alors que l'escarcelle était vide et qu'il fallait manger pourtant, le lendemain!

D'abord, elle avait couru les magasins, offrant l'œuvre de ses doigts, de miraculeux travaux de fée, des flots de cet admirable *point de Bruges* à grand dessin mat, à motifs en relief, sur lequel les femmes des Flandres se perdent les yeux; mais l'article était tombé... la dentelle n'allait plus... Avant de trouver à en placer un mètre, elle fût morte de faim avec son garçon, son pauvre Zooke, qui, pour l'amour d'elle, peinait, peinait sur ses livres, sans qu'il eût le feu sacré, il s'en fallait!

Une autre des spécialités de Mme Viane était le rempièçage des cachemires; elle se recommanda bravement partout: « *Jésus-Christus!* en avait-elle fait de ces reprises, au bon temps de sa jeunesse, l'hiver, dans sa petite ville désertée! en avait-elle réparé de ces accrocs! en avait-elle mis et remis de ces étroits morceaux dans l'étoffe palmée, étoilée, fleurie, d'une irrégularité charmante, jetant ici un fil de soie ou d'or, là une grecque habilement suivie dans la hardiesse exotique des ornements brouillés!... »

Eh! les années avaient passé... Comme la dentelle, les cachemires étaient finis. On n'en voulait plus.

A cette décourageante réponse qu'on lui donnait dans une des grandes maisons de nouveautés de la rue Royale, où une voisine lui avait conseillé d'aller, la vieille Flamande demeura stupide, doutant si elle entendait bien; et, lorsqu'elle fut sur le trottoir, devant les vitrines du magasin, les poings campés aux hanches et les yeux fixés sur les fanfre-luches de l'étalage, elle marmottait, s'apostrophant elle-même, dans son terrible langage de « là-bas », sonore comme une dégringolade de galets :

« C'est ça, alors, qu'ils ont trouvé pour remplacer le point à l'aiguille et les châles d'Asie! »

Elle eut un superbe mouvement d'indignation, et tout de suite elle renonça à pousser plus loin ses démarches : la dentelle était morte; on ne voulait plus de cachemires. Elle songea à autre chose.

Dès le lendemain elle avait dit à son petit fils :

« Zooke, s'il y a à votre Athénée des garçons du Nord qui aiment bien le poisson à la mode des Flandres, menez-les-moi donc le vendredi; je leur ferai la cuisine, moi. Cela vous distraira... et, pour l'argent, on s'arrangera toujours. Ce sera comme un petit pique-nique : chacun payera son écot. »

Innocemment, ce grand naïf de Zooke, qui était à cent lieues de la combinaison de Mme Viane, avait recommandé à tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontrait à l'École Normale et à l'Athénée, les incomparables *watersau* de Moederke, ses

*stock-fish* au beurre, ses *skèle-fish* aux navets, les plats de moules toutes grasses et toutes blanches qu'elle assaisonnait « comme à Ostende, avec une sauce d'oignons et de persil, une pincée de poivre de Cayenne, le cœur d'un céleri... vous savez bien, comme là-bas »!

C'est alors que la maison du cordier de Heyst-sur-Mer devint le rendez-vous de tous les « vrais » de la Flandre occidentale, de tous ceux qui disent : « Il n'y a pas, dans le monde entier, de pays où l'on accomode le poisson comme chez nous. »

Bientôt on accourut à *Vasco de Gama* de l'autre extrémité de la ville, le vendredi; et on se léchait les doigts, on déclarait supérieure la cuisine de Mme Viane. On mangeait là à prix fixe, soixante centimes la portion, et que le plat du jour fût du *landaurium*<sup>1</sup> au beurre bruni flanqué de trois belles pommes de terre fumantes, de la raie au vinaigre ou, plus simplement encore, des crevettes avec deux fines tartines de pain de froment. Par exemple, le *faro* était servi aux habitués par pure complaisance, au prix même de la *Porte-Rouge* : douze centimes la pinte.

Dans l'humble ménage, on vivait le restant de la

1. Morue dessalée.

semaine du bénéfice réalisé sur toutes ces portions de *fish*.

Et Mme Viane qui, orpheline, veuve et mère de pêcheurs tués par la tempête, gardait une inexorable rancune à l'Océan, un sentiment complexe fait d'invincible amour et de douleur farouche, assez semblable à la religion fervente des idolâtres pour le dieu qui exige les sacrifices humains et qu'ils redoutent et adorent tout à la fois, Mme Viane qui avait emporté son Zooke vaillamment, sans tourner la tête, en défiant la mer de le lui prendre, celui-là, sentant sourdre déjà et monter au cerveau du jeune homme comme un désir fou, une attraction irrésistible, la nostalgie des Côtes, un besoin du pays natal, le cri suprême de la patrie qui appelle, Mme Viane triomphait avec ses diners du vendredi où, dans l'odeur de goudron des quais, au milieu des gros câbles que Bolsius accrochait aux solives ou laissait enroulés dans les coins, les voix de tous ces garçons du Nord sonnait brèves et rudes, en décharges de mots aigus et de rires graves, montait le souvenir affaibli et lointain de la patrie retrouvée, d'une petite, bien petite plage du littoral flamand tombée dans le brouhaha d'une ville cosmopolite.

Du fond de la boutique, qui demeurait ouverte toujours, on voyait le canal, les pauvres bateaux plats qui glissent péniblement sur l'eau immobile

et lourde, pareille à une coulée d'huile noire, et les jolis steamers marchands qui retournent en Hollande par le Ruppel, les fins voiliers norvégiens venus de Copenhague avec leurs chargements de morues, de bouleaux ou de sapins rouges. Vis-à-vis, sur l'autre rive, des manœuvres pesaient les arrivages de charbon.

Et parfois Moederke s'oubliant, debout sur le seuil de *Vasco de Gama*, avec un sourire méprisant aux coins des lèvres, s'écriait :

« Ça de l'eau! *Och, God!*... Pas seulement de la boue de mer! »

C'est dans ce logis, ordonné bien plutôt comme l'intérieur d'un navire que comme une habitation de terre ferme, et où les armoires, en s'ouvrant, laissaient passer un fort et sain parfum d'algue marine et de bruyères mortes, que, par un pluvieux dimanche de mars, M. Viane introduisit Jan Sancke et son frère Dolphus.

Le petit sortait de retenue. Il s'était montré d'une application si exemplaire que M. Viane, cherchant une compensation à son jour de congé perdu, lui avait dit :

« Voyons, Sancke, votre père serait-il inquiet si, au lieu de rentrer directement au *Mei-boom*, vous veniez avec moi manger des crêpes chez Moe-derke? »

Depuis longtemps M. Viane promettait à son écolier cette récompense : le mener chez lui, un après-midi de dimanche, et lui montrer l'*Invincible*, certain brick minuscule, tout en fin bois d'érable, venu avec eux du pays et qu'il avait construit lui-même, dans son enfance. Aussi est-ce avec enthousiasme que Sancke répondit :

« Inquiet, mon père?... Non, monsieur, oh non! il ne serait pas inquiet; il n'est jamais inquiet de nous, papa. Il sait bien que nous sommes des solides. »

Et il montrait ses poings fermés qui, en vérité, étaient de sérieux arguments en faveur de la confiance du baes.

On traversait la cour de l'École Moyenne, vers la rue; l'enfant ajouta, d'une voix hésitante, en montrant les froids bâtiments d'à côté :

« Il y a mon frère Dolphus qui travaille à l'Athénée, qui entretient les classes, vous savez bien, monsieur? Il est tout seul là dedans, lui, le dimanche; voulez-vous qu'il vienne aussi? »

Ce pauvre nonchalant et doux Zooke était pour comprendre toutes les délicatesses du cœur; déjà, bien souvent, le hasard inhumain qui plaçait ces deux frères si près l'un de l'autre et pour des fins si différentes, qui abaissait l'aîné au rang de serviteur du cadet, l'avait navré. Il dit simplement en serrant la main de Jan Sancke dans les siennes :

« C'est bien, nous le prendrons en passant. »

On l'avait pris « en passant »; on s'en était allé, tous les trois; et, tandis que le petit, très joyeusement, s'écriait : « C'est M. Viane, Dolphus! » celui-ci s'était senti attiré vers Zooke

irrésistiblement; il voua une sympathie subite à ce mince et pâle jeune homme dont tout l'être exprimait on ne sait quelle secrète lassitude, quelle mystérieuse et vague tristesse.

M. Viane caressait légèrement la joue de Jan Sancke :

« Voilà des mois que votre petit frère désire voir l'*Invincible*... » dit-il, d'un ton timide, sans regarder Dolphus.

Et il ajouta, en bredouillant, faisant malgré lui une allusion à la position sociale de l'Ainé, qu'il voulait mettre à son aise :

« Chacun à ses peines. »

Il eut un soupir résigné; et Dolphus pensa que les peines de celui-là devaient être bien, bien douloureuses.

Il pleuvait à verse, une petite pluie pénétrante et glacée; les deux enfants se rapprochaient tant qu'ils pouvaient de M. Viane, qui tenait son parapluie ouvert sur eux; il était très attentif à les préserver, et d'instant en instant il s'écriait avec un rire doux, en pressant le pas :

« C'est chez Moederke qu'il va faire bon! »

Il disait ce mot de *Moederke* avec une grâce infinie, une grande tendresse dans l'accent. Comme on passait devant un magasin de comestibles, il y entra; il acheta pour quelques centimes de figues :

« Moederke avait un gros rhume; elle adorait

les figues, qui d'ailleurs lui faisaient du bien, qui calmaient sa toux. Par exemple, elle les voulait de cette boutique-là, et pas d'une autre. Il lui en apportait chaque dimanche : ça la contentait. »

Quand ils arrivèrent à *Vasco de Gama*, ils trouvèrent Cobe Bolsius et Mme Viane installés dans la cuisine, où brûlait un grand feu. Cobe Bolsius fumait sa pipe; Mme Viane, ayant un chat blanc sur ses genoux, sommeillait dans son fauteuil à oreillettes, ce qui ne l'empêcha pas de s'écrier d'un ton d'alarme, dès qu'elle entendit le pas de son petit-fils :

« Zooke, mon enfant, avez-vous bien frotté vos pieds sur le paillason? »

A quoi il répondit très respectueusement qu'il n'avait eu garde d'omettre un soin aussi important. Il ajouta qu'il amenait deux amis, qui, eux aussi, s'étaient frotté les pieds sur le paillason.

Jan Sancke et son frère Dolphus entraient dans la cuisine; la grand'mère demanda avec empressement :

« De vos élèves, Zooke? »

Après la réponse de son garçon, elle se montra charmante pour l'élève de Zooke et aussi pour le frère de l'élève de Zooke. Très lestement elle avait ouvert le parapluie dégouttant d'eau, et elle le mettait à sécher devant lâtre.

Le crépuscule vient de bonne heure en mars,

lorsqu'il pleut. On était déjà entre chien et loup; une ombre discrète enveloppait les êtres du logis, et les grosses cendres incandescentes, toutes rouges, en tombant une à une dans le tiroir de la cuisinière, envoyaient de joyeuses et fugitives lueurs aux flancs rebondis des casseroles de cuivre rangées le long des planches, aux faces enluminées des grossières faïences à personnages qui ornaient les dressoirs, aux habits de clinquant d'une petite Sainte-Vierge en carton-pierre que Mme Viane conservait religieusement sur sa cheminée, préservée de l'atteinte des mouches par un globe de cristal. Le chat, assis sur une chaise, vis-à-vis de sa maîtresse, surveillait de là le mouvement des ombres sur la muraille blanchie à la chaux, en clignant ses prunelles phosphorescentes, gravement, d'un air de prodigieux intérêt; autour des meubles, dans la symétrie des arabesques de sable, un rayon mourant, sans éclat, s'attardait encore, et toujours les gouttes de pluie s'aplatissaient contre les vitres, tandis qu'un bruit de rames traînant dans l'eau venait du dehors, des rives désertes du canal endormi.

Les deux enfants se trouvèrent délicieusement dans cette cuisine close et confortable, toute saturée d'une odeur de pommes, de thym fleuri, d'épices diverses, et où la bouilloire chantait une entraînante, une chaude et cordiale chanson :

« Vous voyez, Zooke, fit la grand'mère, nous vous attendions pour le café. »

Le surveillant battit des mains :

« Tant mieux, Moederke, puisque voici deux convives ! Je suis sûr que vous allez leur faire un plat de crêpes ; vous savez, ce sont des amateurs ! »

Moederke ne répondit pas tout d'abord : c'était son habitude de se faire un peu prier. Au mot de *crêpes*, Cobe Bolsius avait lâché sa pipe et il passa goulûment sa langue sur ses lèvres, en s'écriant :

« Moederke, croyez-moi, faites-nous des crêpes avec le café ; c'est un vrai temps à manger des crêpes, aujourd'hui... comme cela, bien tranquillement, au coin du feu ! »

Il éclata de rire, d'un large et formidable rire.

Moederke versait de l'huile dans une vieille petite lampe à bec, dont la jaune lumière éclaira bientôt la cuisine ; elle avait tiré les stores de couil rouge sur les fenêtres. Instinctivement, les deux Sancke échangèrent un regard : « Mon Dieu ! qu'il y avait longtemps qu'on ne connaissait plus, au *Mei-boom*, l'exquise et paisible atmosphère douillette qui régnait là ! »

Moederke, sans rien dire, avait placé sa poêle sur le feu. Alors chacun voulut aider à la confection des crêpes ; la vieille femme riait. Dolphus

avait moulu le café; Zooke pila le sucre et la canelle; le cordier de Heyst-sur-Mer se mit à battre les œufs, et Jan Sancke versa goutte à goutte le lait tiède dans le bol où Mme Viane pétrissait la pâte.

Le café passait très lentement; le beurre rissoyait dans la poêle, et les vastes ailes du bonnet de Moederke battaient ses joues enflammées. Jan Sancke pensait à l'*Invincible* que M. Viane devait lui faire voir en détail, après le goûter.

Combien il lui paraissait merveilleux et désirable, ce joujou, ce petit navire en miniature, pour le peu qu'il en devinait!...

Car l'*Invincible* était là, exposé sur une planchette, dans une jolie vitrine carrée; il était là, insolent et superbe, tout blanc de toile, comme un vrai brick prêt à prendre le large, à se lancer aventureusement sur les vagues houleuses! Et Jan Sancke ne pouvait en détacher ses yeux.

Enfin, lorsque la dernière crêpe eut été engouffrée par Cobe Bolsius, et qu'il ne resta plus du tout de café dans le pot :

« Je vais vous montrer l'*Invincible*! » dit M. Viane, d'un ton de solennité qui aurait paru comique à quiconque n'eût pas connu l'idéal et les désespérances du pauvre diable.

Moederke enlevait les tasses et les assiettes. L'*Invincible* fut posé sur la table; on mit la vieille petite lampe à bec tout près du brick afin qu'il fût

éclairé le mieux possible. Cobe Bolsius et la grand' mère étaient devenus très sérieux; Zooke, amoureux, caressait le petit navire, l'époussetant dévotement du coin de son mouchoir; il se mit alors à le démonter pièce à pièce.

Et c'est d'une voix tremblante, étranglée par l'émotion, qu'il en apprenait les noms spéciaux à son élève : « Là étaient les voiles : *huniers*, *bonnettes* et *cacatois*, de larges voiles blanches dans lesquelles, hélas! aucun souffle de vent n'avait jamais passé!... Ici, le pont, puis la dunette; comme pour tous les bricks, il y avait deux mâts : le *mât de misaine* et le *grand mât*; la carcasse du bâtiment s'appelait la coque; le fond, qui était tout blindé de fer, s'appelait la carène...

« Et regardez, regardez bien, Sancke, la belle sirène sculptée dans le bois, qui s'avance si majestueusement à la proue! »

La définition terminée, il dit, d'un air plus calme, avec un sourire mélancolique :

« C'est l'*Invincible!* »

— Et les vagues, les grosses vagues de l'Océan, portent des embarcations si légères, monsieur Viane?... — en grand, bien entendu, — demanda Jan Sancke.

— Aussi légères... et beaucoup plus légères que celle-ci, » fit Mme Viane.

Elle s'était levée; les lèvres frémissantes, l'œil

en feu, avec une sorte d'emportement passionné, elle parla de l'*Invincible*, le grand, le véritable, celui qui avait servi de modèle à son Zooke :

« Un fin voilier... et qui ne pesait rien, rien du tout! — La mer l'avait pris, celui-là, et tous les hommes qui le montaient, par un jour de *grain*, sur la côte, en vue du phare d'Ostende... Mais, quoi faire?... On ne lutte pas contre le *grain*... » Cobe Bolsius, lui aussi, en avait vu des navires qui étaient d'une légèreté... Jus-Christus!

Maintenant, les trois Flamands étaient au pays; leur enthousiasme montait, montait... Ils évoquaient leur Flandre : ce fut l'Océan aux grandes vagues d'un vert trouble, couleur d'algue, roulant les unes sur les autres, comme des monstres de forme indécise qui s'entre-dévoreraient; ce fut la plage unie et sèche émaillée de coquilles miraculeusement délicates, reflétant toutes les nuances du prisme; les campagnes arides, mangées de bruyères, de genêts épineux, de petites fleurs chétives et pâles; les dunes aux lointains infinis, qui escadent le ciel... et aussi les pauvres petites villes jetées là, entre le sable et l'eau, bravant la colère des éléments, se défendant pied à pied contre la mer qui menace, contre les dunes envahissantes, contre le *grain*, le terrible vent du Nord qui, l'hiver, renverse les maisons, qu'elles soient en pierre ou en bois...

Et sur la table, coquet et pimpant, l'*Invincible* étalait ses grâces fières : ses jolies voiles de toile bise, sa coque vernie, toute neuve... les épaules robustes de la sirène qui menait l'avant.

La chimère de ces trois êtres qui, depuis des années, s'efforçaient de vaincre les tentations et l'amour anciens, tenait tout entière dans ce joujou : fragile souvenir d'une épave à jamais sombrée.

« Dolphus, fit Jan Sancke, comme les deux frères s'éloignaient de *Vasco de Gama*, il fait bon et chaud chez M. Viane ; mais ne trouvez-vous pas que, du moment où ils ont parlé de l'*Invincible*, ils étaient un peu fous ? »

Dolphus sourit ; la prosaïque petite tête de son cadet ne pouvait, en vérité, rien comprendre aux sublimes divagations de cette mère qui, ayant sauvé son dernier enfant du danger, gardait quand même et malgré elle l'idolâtrie du métier des ancêtres, le fanatisme pour la patrie ; non plus qu'à l'élan instinctif, aux aspirations incertaines du fils, qui mourait d'être loin de ce tragique et mystérieux Océan qu'il avait à peine connu.

« Vous savez, Dolphus, continuait l'enfant, Mme Viane sert, pour de l'argent, des portions de poisson, le vendredi. Ça n'est pas si bête : ils vivent de cela. Moi, j'ai toujours pensé que le *Mei-boom* s'en allait parce que papa n'avait pas la ma-

nière; ainsi, pourquoi ne ferait-on pas cela chez nous aussi, de donner à manger, si cela rapporte? Voyez-vous, Dolphus, quand je serai grand, c'est moi qui voudrais être baes du *Mci-boom*. Cela irait alors, je vous le promets! »

Il avait parlé avec une grande animation; et Dolphus, en le serrant contre son cœur, ne put s'empêcher de remarquer à quel point il était étrange que ce petit, dont on voulait faire un savant à toute force, mit son unique ambition à devenir cabaretier quelque jour.

Les Viane et les Sancke s'étaient convenus. Jan et Dolphus, dont les parents étaient originaires de Steuvekeskerke, parlaient bien, avec l'accent du Furneback, le même idiome que Moederke : elle les aima pour cela, et aussi pour le parfum d'heureuse jeunesse, d'admirable et luxuriante santé qu'ils apportaient chez elle.

« A les voir, on oublie tous ses maux ! » disait-elle.

Insensiblement, M. Viane prit l'habitude de passer ses dimanches avec eux. Il se trouva qu'il n'avait guère que seize mois de plus que Dolphus, et ces deux natures, si essentiellement opposées, en vinrent à s'unir étroitement. De prime abord Dolphus avait eu pour le jeune maître ce respect inné

qu'indistinctement il vouait à tous les gens instruits ; et, tandis que Zooke, dans son horreur du professorat, éloignait toute sollicitation, évitait les confidences, se raidissait tant qu'il pouvait, se disant : « Pourvu qu'il ne me demande pas de leçons ! » Dolphus, lui, songeait, sans pour cela formuler aucune espérance spéciale, que, si M. Viane voulait, il pourrait l'aider beaucoup.

Mais bientôt il avait senti combien il eût été cruel d'insister et que le malheureux garçon rentré chez lui, le dimanche, encore tout rompu du labeur de la semaine, humilié jusqu'à l'âme des vilaines noirceurs de tous les garnements qu'il surveillait, et, par surcroît, préoccupé de son examen dont le terme était proche, n'aspirait plus qu'au repos.

Alors, il comprit Mme Viane entourant son enfant de soins et de caresses, le gardant là, dans l'atmosphère sereine, dans ce bien-être ouaté de *Vasco de Gama* et qui avait imaginé sa table d'hôtes du vendredi, avant même que Zooke eût eu le temps de s'apercevoir qu'un revenu supplémentaire était indispensable.

Pouvait-on vraiment songer à lui imposer les leçons particulières, les traductions à deux louis le volume ou les comptabilités à quatre cents francs l'an, tout ce que d'autres, dans sa position, auraient fait probablement, alors que, délivré de l'école pour quelques heures, sanglant et meurtri, ayant

des blessures partout, comme un pauvre chien trop patient sur lequel chacun se serait acharné, on le voyait accourir au logis et s'intéresser à des riens : tresser des filets pour le petit commerce de Bolsius, sourire à l'*Invincible*, avoir des candeurs d'enfant, s'oublier jusqu'à perdre de vue son martyre sans gloire, sa jeunesse sans soleil, et toutes les lâchetés humaines qui l'accablaient ?

Dolphus se reprocha d'en avoir eu l'idée une seconde.

Cependant, il eut beau faire, son grand désir de s'instruire le poussa souvent à des « pourquoi » d'écolier ; il lui arriva, sans le vouloir précisément, d'amener dans leur conversation des demandes à propos de règles élémentaires, de faits tout simples et qu'il avait honte de ne pas savoir.

Chaque fois, Zooke, avec la même bonne grâce un peu banale, cette exactitude rigoureuse du professeur habitué à définir les choses d'une certaine façon, répondit au jeune homme. Celui-ci, d'ailleurs, montrait un grand tact, une réserve parfaite ; les trois mots de M. Viane lui suffisaient, il n'en souhaitait pas davantage ; sa vive intelligence suppléait à la pauvreté des explications. Il s'écriait :

« Merci, j'ai compris. Ça y est ! »

Et il touchait du doigt son grand front de paysan. Ça y était ; pas de danger, dès lors, que ça pût en sortir jamais !

M. Viane, malgré lui, était émerveillé; il finit par dire, un jour, à Dolphus :

« Voyez-vous, mon malheur c'est de n'avoir affaire qu'à de tout petits enfants avec lesquels il faut s'attarder des mois sur le même thème... et ce que c'est désespérant cela, vous ne pouvez vous le figurer!... Peut-être, si l'on m'avait donné des élèves comme vous... »

Il s'interrompit, il poussa un long soupir. Puis, très gracieusement, il mit sa petite bibliothèque à la disposition de Dolphus en lui faisant promettre de ne pas se gêner avec lui désormais, de ne pas se laisser intimider par ses airs revêches : l'enseignement lui était odieux, il n'en pouvait rien !

« Quand on pense qu'ils ont cru me rendre un grand service ! » ajouta-t-il, faisant allusion à ses protecteurs.

Dolphus ne put se retenir de lui demander pourquoi il poursuivait une carrière aussi difficile, du moment qu'elle lui était à ce point antipathique.

M. Viane hocha la tête; il ne prononça qu'un mot, un seul :

« Moederke. »

Mais il y avait mis tant d'amour, tant de dévouement et de vénération ardente, que son interlocuteur comprit que ce que l'orgueil arriverait peut-être à lui faire faire, à lui, un sentiment plus saint

et plus grand que l'orgueil : la piété filiale, le réaliserait sûrement pour celui-là.

M. Viane avait déjà surmonté son émotion. Il engagea Dolphus à consulter ses anciens cahiers de devoirs qui lui seraient certainement très utiles.

A dater de ce jour, il alla au-devant des questions de son nouvel ami, il s'intéressa à ses études, il le dirigea dans le choix de ses lectures.

Ce grand chimérique, fourvoyé depuis dix ans dans les écoles de l'État, avait, à défaut du génie et de la curiosité de la science, toute la masse d'instruction solide dont, bon gré mal gré, on le nourrissait depuis ce temps-là ; il avait cela et quelque chose de plus : il avait le **SYSTÈME** ; on l'avait dressé à apprendre aux autres ce qu'il savait, et très docilement il s'était laissé faire. Le **SYSTÈME** du jeune surveillant fut d'un grand secours à Dolphus : cette logique facile et précise, ce bon sens mathématique, d'une limpidité incolore d'eau de roche, l'aida à mettre au point ce qu'il savait, lui fournit le moyen d'équilibrer tout ce fatras de connaissances hétéroclites attrapées au hasard et serrées dans les cases de sa cervelle tant bien que mal, sans l'ombre de méthode.

Maintenant, il travaillait avec ardeur, bien convaincu d'être dans la bonne voie et qu'il ne s'égarerait point. Ce fils de rustres gardait de ses ancêtres l'entêtement, le vouloir tenace que rien

n'effraye ni ne rebute ; il allait où il voulait aller, posément, pas à pas, sans dévier d'une ligne, avec une prudence et une habileté extrêmes.

A la vérité, ceci devait se produire d'une manière lente, peu à peu. Les premiers dimanches qui suivirent la présentation de Dolphus à *Vasco de Gama* se passèrent très agréablement ; les deux jeunes gens, attirés l'un vers l'autre par la similitude des âges et plus encore peut-être par l'opposition des caractères, s'étaient aimés tout de suite.

Cette liaison devait réveiller tous les sentiments neufs et ingénus, toute l'enfance qui était encore en eux et que l'âpreté de leur cruelle vie refoulait depuis trop longtemps ; la première poignée de main échangée, ils se sentirent très jeunes, ayant au cœur je ne sais quel enthousiasme sans objet, un besoin de confiance et de tendresse d'autant plus impérieux qu'il avait été plus contenu, l'éblouissement vague, toutes les illusions de leurs dix-huit printemps !

Et ce fut un délire de puérités. Il leur parut qu'ils rattrapaient enfin tant de bonnes heures perdues, où ils ne se connaissaient pas. Dolphus raconta ses vexations et ses chagrins au *Mei-boom*, son labeur et sa misère à l'Athénée ; Zooke laissa voir sa pauvre âme meurtrie, son idéal à jamais sacrifié.

« Oh ! la mer, la mer ! s'écriait-il, dans ces mo-

ments d'expansion... Être ignorant comme tout; ne rien savoir du monde, sinon qu'il y a, sous le ciel, du sable et de l'eau!... Et vivre là, sans souci, librement, sans rencontrer jamais les hommes! C'était ma destinée; je ne demandais pas autre chose. La philanthropie, pour mon malheur, a voulu se mêler de mes affaires. »

Dolphus, lui, avait de bien autres ambitions : il voulait s'instruire, entrer dans l'enseignement, faire des livres, monter haut...

« Alors, épousez une femme riche, disait Zooke très sérieusement, la fille d'un fonctionnaire influent, quelqu'un de posé qui puisse vous donner un coup d'épaule à l'occasion. On n'arrive à rien sans cela. »

Mais le surnuméraire de M. Snykers répugnait à de semblables moyens : il n'aliénerait jamais sa dignité; il ne se vendrait pas... il ferait bien son chemin tout seul.

Ils s'exaltaient tous les deux, discutaient ferme... et finissaient par rire franchement de leurs châteaux en Espagne :

« Sapristi! comme nous y allons! » disaient-ils alors, en tombant dans les bras l'un de l'autre.

Avril mettait la grâce de son sourire partout, parlait de prés verts, de forêts au jeune feuillage, de vergers épanouis où chaque arbre paraît, sous le scintillement des rayons, comme piqué de bou-

quets d'argent. Les deux amis se laissaient tenter, ils s'en allaient; ils faisaient des excursions à la campagne.

L'aube les trouvait, un bâton à la main, longeant les rives du canal, vers Vilvorde : Zooke cueillait des fleurs, il choisissait les plus frêles, les plus pâles, les simples dont la corolle, légère comme un brouillard, semble devoir se faner au moindre attouchement; Dolphus, au contraire, restait très froid devant les beautés du paysage et, tandis que son compagnon s'extasiait aux plus insignifiantes surprises de la route : une vache paisant toute seule au bord de l'eau et qui les regardait passer de son grand œil pensif, les tilleuls épanouis de l'Allée-Verte, les massifs de rosiers du château de Laeken... lui, s'absorbait dans la lecture de quelque grave traité de physique, emprunté le matin même à la pauvre bibliothèque de *Vasco de Gama*.

D'autres fois ils se rendaient à Berchem par Molenbeek et la chaussée de Gand. Au fond, Dolphus préférait à l'uniforme verdure des villages environnants les vieux pavés roturiers de la rue de Flandre, l'entrain sonore et exubérant de son faubourg; il éprouvait comme une impression réconfortante à se sentir confondu dans la mêlée du gros peuple qui, même à cette heure matinale, le dimanche, grouille là et discute avec fureur, en

mots terribles, quel que soit l'objet de la conversation.

.....

De l'une de ces promenades ils devaient conserver un souvenir attendri, inoubliable.

Aucun des enfants du baes, élevés dans la religion et l'idolâtrie de leur petit frère mort, ne serait passé devant le cimetière sans aller « saluer Mileke », comme ils disaient.

Or, par un bleu et calme dimanche de juin, comme Dolphus et M. Viane foulaiement l'herbe haute de l'ancien cimetière de Molenbeek, se dirigeant vers la tombe fraîchement creusée, ils virent quelque chose comme un chiffon rouge et bleu attaché par un ruban à la modeste croix de bois. Ils se rapprochèrent, et Dolphus eut bientôt reconnu Mlle Nab, la poupée chérie de Léna et de Mileke, celle-là même qui avait charmé les derniers jours du petit mort.

Un peu plus tard, la fillette répondait aux jeunes gens qui lui demandaient si c'était elle qui avait fait cela, et pourquoi :

« Il l'aimait tant! Ça a dû lui faire plaisir de l'avoir là. »

Dolphus et M. Viane se serrèrent la main, émus aux larmes de la touchante pensée de cette petite âme simple.

Souvent, en revenant de Berchem, le soir, et comme ils reprenaient la chaussée de Gand, ils se rencontrèrent avec Pier et Philippe, qui faisaient danser des filles du faubourg sous les arbres, dans les jardins du *Cygne*.

Tous les deux s'arrêtaient devant le cabaret : ils s'amusaient à voir le jeu des lumières dans l'épaisseur du feuillage ; et, à mesure que les couples passaient devant eux, Dolphus disait :

« Tenez, voici mon frère Phil, ce grand roux, tout jeune, qui danse avec cette ouvrière en bonnet... »

Ou bien :

« Là est Pier, le plus âgé de mes frères, celui de la filature... »

Lorsqu'on les découvrait, force leur était bien de trinquer avec la société, mais l'un et l'autre demeuraient glacés, indifférents à l'endroit des plaisirs, fuyant tout ce qui ressemblait à une kermesse : M. Viane avait des réserves de séminariste, et Dolphus pensait trop à son avenir.

Cependant il y avait là, dans la vie de Phil et de Pier, tout un coin impénétrable pour eux et qui les intriguait ; ils rougissaient comme des demoiselles quand le hasard les amenait à aborder entre eux ce sujet dont ils étaient plus préoccupés qu'ils n'auraient voulu le paraître.

Et ils en vinrent à se dire, parlant des deux ouvriers :

« Ceux-là sont en train de mal tourner! »  
Ce qui était vrai.

Malgré le printemps, malgré les belles journées sereines passées loin, dans les villages de la banlieue, sous les ombrages de la Hulpe et de Groenendael, dans les grandes prairies de Jette-Saint-Pierre et de Wemmel, Dolphus ne perdait pas de vue son but : il profita de tout ; il entra dans les études que faisait M. Viane pour son examen de sortie, prenant sa part du travail de ce dernier, se haussant davantage de jour en jour, s'insinuant si bien au plus fort, au plus abstrait de chaque branche, qu'en très peu de temps et, par un prodige de mémoire et d'application, il en sut tout autant que son initiateur.

Cette intelligence profonde et rassise ne s'épouvantait pas des obstacles. Dolphus, jusqu'au bout, fit son service à l'Athénée, soigna les volières de M. Snykers, tira le cordon aux visiteurs, lava les planchers et entretint le petit jardin du préfet.

Au surplus, depuis qu'il fréquentait la maison de Moederke, des incidents s'étaient produits qui lui avaient donné confiance. M. Viane se plaisait à raconter son histoire, et les hôtes du vendredi, — pour la plupart élèves de l'École Normale et de l'Université ou professeurs à leur première année d'exercice, — intéressés par les luttes et la persévérance de cette vie d'adolescent consacrée tout entière à la poursuite d'un rêve supposé jusqu'alors irréalisable, eurent pour lui de beaux enthousiasmes et de chaleureux applaudissements ; on vit là — ce qui y était en effet — une vocation irrésistible, des dons naturels qu'il fallait encourager.

Dolphus devint, aux yeux de cette bouillante et paresseuse jeunesse, un phénomène vivant, quel-

que chose comme un héros fabuleux ; l'aide infime du portier de la Section professionnelle eut bientôt sa légende qui courait les classes. On parlait de l'enlever de vive force à M. Snykers, de se cotiser pour qu'il pût entrer à l'École Normale... et, chaque fois que, le vendredi, pendant la récréation de deux heures, Dolphus réussissait à s'échapper de l'Athénée pour courir à *Vasco de Gama*, c'était des ovations ; on le portait aux nues, on jurait de ne pas l'abandonner et qu'après le tour de force qu'il avait fait, il arriverait vite et loin !

Il sortait de là tout enivré, le cœur trop petit pour contenir la multitude de sentiments qui s'y heurtaient, assailli par des désirs invraisemblables, d'ambitieuses tentations... tellement sûr de lui que, bravement, il se fût présenté à l'examen que M. Viane allait subir, cela sans l'ombre d'hésitation, avec la certitude de vaincre.

Maintenant, c'était en rechignant qu'il reprenait son service à l'Athénée : l'air de la loge le suffoquait, il ne pouvait plus y tenir... la révolte fermentait sourdement au fond de lui ; il sentait bien que le dénouement — un dénouement quelconque — était proche et qu'il ne resterait plus longtemps à *entretenir les classes*. Sans qu'il se plaignît jamais, le même écœurement qu'il avait eu autrefois au *Mei-boom*, devant les pintes à servir, le prenait quand, un seau à

chaque main, il entreprenait le récurage de l'école.

Et la tante Frick lui ayant dit, un jour, qu'il était honteux, à la fin, de le voir, lui l'Alné, attelé à cette dégradante besogne, avec vingt francs de gages par mois, alors que tout se détraquait au *Mei-boom*, qu'il y avait exploit et saisie contre son père et que la maman Sancke n'en pouvait plus de tenir tout ensemble dans un équilibre fantastique, depuis tant d'années :

« Allons, aie du cœur, s'écria-t-elle en manière de péroraison, ferme les yeux sur ces bêtes d'imaginations qui ne te mèneront jamais à rien ; lâche tout ; crois-moi, risque quelque chose de crâne, quelque chose qui prouve enfin que ce n'est pas du jus de carotte qui te coule dans les veines. A quoi bon lanterner ici?... Tu as beau essayer de te faire illusion et croire qu'il suffit d'être dans la place : il y a loin entre nettoyer les bancs et s'asseoir dessus ! — Moi, j'aime mieux ton frère Pier, qui, pour ne plus être à charge à personne, s'est engagé ; cependant, cela me déplait de te voir si malheureux, car tu as toujours été mon benjamin ! »

Il sourit ; il dit qu'elle pouvait s'en retourner tranquille et assurer la maman Sancke qu'il ne l'oubliait pas. Il avait tiré de sa poche un petit journal d'étudiants et de normalistes, le *Frelon*, où un ami de M. Viane, un garçon de Mariakerke

venu à Bruxelles pour faire son droit, racontait le cas d'un enfant du peuple qui, ayant appris à lire tout seul, derrière le comptoir du cabaret paternel, en était arrivé aujourd'hui, sans qu'il eût jamais suivi les cours d'aucune école, à pouvoir rendre des points à bien des rhétoriciens qui avaient fait leurs études d'une façon régulière. L'enfant du peuple, c'était Dolphus. Le signataire de l'article, dans sa juvénile ardeur, parlant d'aptitudes extraordinaires, de rare et puissante intelligence, de génie spécial que le gouvernement devrait pousser de tout son pouvoir, terminait en rapprochant de ce fait prodigieux le cas de Ramus, d'abord domestique dans un pensionnat.

La tante de sucre s'en alla, un peu troublée de toutes les gloires qu'on promettait à son benjamin, mais, en disant à celui-ci, de son air têtue, et en haussant les épaules :

« Moi, je suis pour les coups d'audace ! »

Dolphus répondit gaiement :

« Et moi aussi ! »

On entrait en vacances. Péniblement, après bien des accrocs, M. Viane avait réussi dans son dernier examen ; sa nomination avait paru au *Moniteur*. Le mois d'octobre devait le trouver dans le Hainaut, plus que jamais loin de sa province, enseignant l'alphabet aux élèves d'une école primaire. Le

traitement alloué à ce poste était de huit cents francs pour la première année; Dolphus songea que, le jour où une telle aubaine lui écherrait, à lui, il serait certainement le plus heureux garçon du monde. Son goût pour l'enseignement se dessinait de jour en jour plus net : le professorat l'attirait; avec son caractère solidement trempé, sa logique inflexible et son inaltérable patience, il se sentait apte au métier d'éducateur.

Le succès de ce pauvre Zooke l'enflamma; les bravos de ses partisans de chez Viane l'enlevaient depuis des mois, lui donnaient foi en lui-même; l'apologie du *Frelon* fut le décisif coup d'éperon qui le poussa en avant. Lorsque Mme Frick vint lui démontrer comme il était urgent d'agir, son parti était pris : les remontrances de celle-ci furent superflues.

Dolphus marchait sur ses dix-neuf ans, il allait tirer à la conscription dans six mois; il savait bien qu'il eût été lâche à lui de s'attarder à de plus longues hésitations : la misère menaçait le *Mei-boom*... il résolut son coup d'audace. Il voulait oublier combien l'audace lui avait peu réussi lorsque, deux années auparavant, conseillé aussi par la vieille femme, il s'était présenté chez ces industriels qui l'avaient si poliment évincé.

Le temps pressait; le plan du jeune homme était fait : il voulait essayer d'une suprême tentative et,

s'il échouait, adieu son rêve!.. il se jetterait dans le commerce, il s'engagerait, il se proposerait comme porte-faix ou manœuvre, il s'expatrierait. Sa volonté était irrévocable.

Les vacances lui faisaient des loisirs. Un matin, il s'habilla proprement; il voulait aller trouver chez lui M. Oms, le grand professeur d'histoire de l'Athénée, celui-là dont les cours, entendus par les cloisons, les fentes des murailles et le trou des serrures, l'avaient particulièrement enthousiasmé.

Dolphus était très calme, prêt à courir les chances de cette audacieuse démarche dont son avenir dépendait; et, tout bas, tandis qu'il montait les boulevards, vers Ixelles, il se répétait :

« Qu'est-ce que je risque?... Qu'on me mette à la porte sans m'entendre?... Tant pis, j'irai chez un autre. »

M. Oms habitait rue Stéphanie une jolie maison close et silencieuse; l'air de raideur écrasante du petit valet qui l'introduisit n'intimida point Dolphus : il n'était pas habitué à ces airs-là, et il n'y comprenait rien.

Il trouva M. Oms seul, dans son cabinet qui donnait sur les jardins. La raideur du valet se retrouvait portée à sa plus haute puissance chez le maître. M. Oms, riche d'une grande fortune acquise par un beau mariage, aimait l'enseignement non

pas comme on aime le dur labeur qui fait vivre, mais comme un agréable passe-temps sans lequel la vie d'un homme supérieur eût été bien insipide. Il s'y était donné tout entier; c'était, chez lui, une faiblesse pardonnable que sa prédilection pour la science; une faiblesse qui, ajoutée à son immense popularité parmi la jeunesse universitaire, lui faisait, dans son monde, une sorte de prestigieuse auréole, qu'il portait, du reste, avec grâce et décorum, ainsi qu'il convient à un savant qui a quarante mille livres de revenu, des relations à la cour, et qui quelque jour pourrait bien se réveiller ministre de l'Instruction publique.

Tel que Dolphus le vit, en cet après-dîner de juillet, debout devant son bureau encombré de papiers, vêtu de noir, son visage jeune encore et très fin, rendu plus noble et plus respectable par les boucles de cheveux tout blancs qui l'encadraient, ses petites mains froissant négligemment un journal, les yeux fixes, les sourcils froncés, M. Oms était raide, glacial, accablant et inabordable.

Le jeune homme, cependant, ne songea pas à reculer. Il s'expliqua brièvement sans phrases :

« Monsieur, je m'appelle Adolphe Sancke; je n'ai suivi les cours d'aucun maître, je n'ai jamais été à l'école. Ce que je sais, je le dois à moi seul. Je voudrais devenir professeur. Vous me rendriez bien heureux en me disant quelle est la marche à

suivre pour cela et si ma prétention ne vous paraît pas déraisonnable.

— Vous êtes la personne dont parlait le *Frelon* dans son dernier numéro? » fit M. Oms, d'un ton d'indicible raillerie.

Dolphus dit oui, courageusement, sans se laisser démonter, bien qu'il eût deviné, au sourire qui accompagnait ces mots, que son apologiste devait n'être pas tenu en odeur de sainteté auprès du corps enseignant.

« Et qu'est-ce qui vous a poussé à venir à moi plutôt qu'à tout autre de mes collègues? » demanda encore M. Oms, en regardant son visiteur au fond des yeux.

Le jeune homme soutint sans broncher cette inquisition, et dit d'une voix ferme, simplement :

« Parce que je vous ai cru plus qu'aucun autre digne d'estime et de confiance, » répliqua-t-il.

Dans l'ombre chaude de l'étroit cabinet où les stores étaient baissés, la belle tête ardente et fière de l'enfant se détachait toute blanche; il se tenait droit, bien campé sur ses jambes, ses pieds chaussés de forts souliers, comme arc-boutés aux planches du parquet, le buste en avant, les cheveux rejetés hors des tempes et laissant voir tout entier son front de statue.

M. Oms songea qu'il n'était pas le premier venu, celui qui venait de parler avec cette tranquille et

magnifique assurance et qui se tenait là, devant lui, superbe sous ses pauvres habits d'ouvrier.

Peut-être le souvenir du temps, bien éloigné déjà, bien éloigné, où il n'avait pas encore conclu sa riche alliance, où il n'allait pas à la cour, où il n'avait aucune attache ministérielle... du temps, à jamais envolé, où lui-même n'était qu'un obscur étudiant obligé de donner des leçons pour gagner sa subsistance... peut-être le souvenir de ce temps-là lui revint-il, avec quelque chose de son indulgence, de sa générosité et de sa foi d'alors. Il s'humanisa; il dit, faisant allusion aux jeunes gens du *Frelon* :

« Ils vous ont rendu un bien mauvais service. »

Dolphus devint rouge. Tout à coup il venait de comprendre la maladresse de cette mise en scène dont on avait entouré sa personnalité; il sentit le vent de l'aile du ridicule qui lui frôlait l'oreille.

Il répondit pourtant :

« Monsieur, tout ce qu'ils ont imprimé était vrai : je vous le jure. »

Et, comme le même sourire incrédule relevait encore une fois la bouche mince du célèbre historien, un besoin de rétablir les choses, une soif de justice et de réparation vint au jeune homme; ce persiflage discret et souverainement offensant, qui lui rappelait les grosses moqueries sarcastiques de son père, le jeta hors de ses gonds. Et lui, le grand

aciturne, le sauvage silencieux et gauche, sentant soudain les mots lui monter aux lèvres, faciles et impérieux, dans une indomptable expansion, il fut éloquent : il dit sa vie, ses luttes, ses déboires... la grande et sourde espérance qui l'avait soutenu.

Toute sa jeunesse saine et virile semblait avoir passé dans sa voix, qui, frémissante, empreinte de je ne sais quel souffle amèrement énergique et révolté, sonnait là, sous le plafond tendu de gobelins, comme un chant de guerre dans une odeur de poudre en feu.

« Comprenez-moi bien, répétait-il, tâchez, par pitié, de me bien comprendre et de croire que je dis vrai ; j'ai été trop bafoué dans ma vie, à la fin... on m'a trop humilié ; mon orgueil a trop souffert, il n'en peut plus aujourd'hui, il s'insurge !... Pensez que ce que vous enseigniez complaisamment aux autres, je l'entendais du couloir, moi, dans l'ombre et dans le froid !... »

Il avait dit ces derniers mots d'un ton d'âpreté farouche ; il s'interrompit, pour reprendre bientôt, avec une confiance naïve d'enfant sur un ton très doux, attendri et triste :

« J'avais la conviction pourtant de n'être pas si fou qu'on pensait ; on sent cela, voyez-vous, monsieur. Et, à l'heure qu'il est, le monde entier voudrait me prouver que ce que j'ai fait est ordinaire, que je dirais non ! »

L'illustre professeur s'était rapproché de Dolphus; malgré lui, la dignité fière du jeune homme l'attirait. Il lui dit, d'un ton qu'il s'efforça de rendre très indifférent :

« Vous prétendez avoir suivi mes leçons sans en manquer une seule; vous ont-elles profité? En avez-vous retenu quelque chose? »

L'air du maître glaça subitement l'élan passionné de l'élève. Il répondit laconiquement :

« Oui, j'ai retenu le cours tout entier. »

Le parti de M. Oms était pris; il voyait en Dolphus des dispositions réellement peu communes. Il se carra dans son fauteuil, abandonna son journal, et, ayant fermé un livre ouvert devant lui, son menton appuyé sur sa main :

« Allez, monsieur, dit-il solennellement, du ton qu'il aurait eu en entrant en chaire. — Parlez, je vous écoute; remontez à mes premières leçons, je veux un résumé. »

. . . . .

Les légères et impalpables brumes d'un soir d'été tombaient sur la maison de M. Oms, que Dolphus, debout devant lui, dans son cabinet tout embaumé des parfums qui venaient du jardin, sa casquette aux doigts, une lueur de fièvre dans le regard, parlait encore; rien n'avait pu décider le professeur à interrompre son interrogatoire; lors-

que la nuit fut tout à fait venue, le domestique, entrant avec des lampes, le rappela au décorum, trop longtemps négligé. Il se leva et dit à Dolphus :

« Monsieur, c'est très bien; on fera quelque chose de vous. Vous avez le génie des études historiques, incontestablement. Je vous pousserai à l'École Normale pour la rentrée, moi; je vous donnerai des leçons; piochez ferme, ayez confiance, et dans trois ans on parlera de votre examen de sortie, qui sera prodigieux, j'en jurerais. »

Et comme à ces mots de *trois ans* Dolphus pâlisait, il reprit :

« Oui, trois ans. Votre père n'est pas homme à faire un sacrifice d'argent, n'est-ce pas? »

Dolphus dit que, quand bien même son père le voudrait, — ce qui n'était pas le cas, — il ne le pourrait point. Ses affaires étaient fort dérangées.

« Oh!... alors, il faudra lutter, lutter sans trêve et sans relâche; car, pour demeurer domestique, n'y songez pas: vos condisciples vous chercheraient misère et ce n'est pas la peine. Je ferai le possible; je vous procurerai des leçons particulières, pour le soir. Malheureusement, comme vous n'êtes pas diplômé, ça sera difficile... et vous aurez, du reste, bien peu d'heures libres!

— Que voulez-vous, ce sont les jours d'épreuves qui continuent! » ajouta le célèbre professeur, d'un ton plus affable, avec quelque chose comme l'ombre

d'une émotion dans ses beaux yeux profonds et graves.

Et certainement alors sa pensée l'entraînait vers le souvenir du courageux, du pauvre et loyal jeune homme qu'il avait été autrefois.

« Les jours d'épreuves? Bah!... »

Dolphus eut un geste insouciant :

« Oh! si ce n'eût été que cela! »

Il songeait à la maman Sancke, à ses frères plus jeunes... au *Mei-boom* mis en vente, couvert d'affiches...

Les exigences d'un décorum inexorable avaient repris possession du grand historien :

« Monsieur, j'ai bien l'honneur... » fit-il, en s'inclinant avec un mouvement d'épaules, poli et cérémonieux, qui donnait congé.

« Les jours d'épreuves... » se répétait Dolphus, réfléchissant, la tête basse.

Puis, tout d'un coup :

« On verra! » murmura-t-il, subitement résolu.

Et, les artères bouillonnantes, le cerveau en feu, il quitta la maison de M. Oms.

Il avait un protecteur.

## XXIV

Dolphus avait quitté la rue Stéphanie; il redescendait les boulevards, vers le bas de la ville.

« Trois ans! — Il me faudra donc encore attendre trois ans!... »

Qu'advierait-il du *Mei-boom* pendant ce temps-là? — Et lui-même, malgré sa bonne volonté, son grand désir de vaincre, son extraordinaire persévérance, comment arriverait-il au bout de ces trois nouvelles années, sans aucun gain fixe, sans avoir seulement le pain assuré!

Son hésitation ne fut pas longue.

« Trois ans, et je vous jure qu'on parlera de votre examen!... »

Ces mots du grand professeur lui tintaient aux oreilles, heureux et rassurants. Était-ce lorsque le

but devenait enfin saisissable et visible, lorsque le mirage de tant d'années prenait un corps, semblait se matérialiser pour ainsi dire, que le dégoût allait s'emparer de lui?

Trois ans de patience encore, et il aurait tous ses diplômes, et on lui donnerait une classe quelque part, de beaux appointements, une position sérieuse, inamovible... Jusque-là, hélas! le *Mei-boom* tâcherait de s'en sortir tout seul, l'Ainé ne pourrait rien pour lui!

. . . . .

Sur les conseils de son protecteur, Dolphus se sépara de M. Snykers une semaine plus tard. Il quittait l'Athénée, riche de ses gages d'un mois, vingt francs avec lesquels il lui fallut parer aux menus frais de sa nouvelle installation, payer quinze jours d'avance sur le loyer de sa chambre garnie.

Comme, selon toute probabilité, c'était à l'École Normale, rue Notre-Seigneur, qu'il devrait entrer, il avait, par précaution, élu domicile dans le quartier. On lui loua, dans les prix doux, chez une fruitière de la rue des Moineaux, une mansarde sous les toits. Il avait devant lui cinq grandes semaines de vacances pour *piocher ferme*, comme avait dit M. Oms. Alors, se trouvant ainsi, du jour au lendemain, dans la position de Zooke autrefois, il

songea à faire tout ce que Zooke n'avait pas fait.

M. Oms lui découvrit deux petites leçons fort mal rétribuées, deux jeunes cancre menacés de tripler leur sixième professionnelle et que les parents voulaient forcer. Dolphus, préparé à l'art pédagogique au jour le jour par M. Oms, dont l'amour-propre était engagé à son succès, se tira convenablement de ce début.

A la vérité, le corps enseignant tout entier commençait à s'ébranler sérieusement du cas miraculeux de ce garçon qui, sans son secours, était ainsi parvenu à ses fins.

La persévérance active, les longues luttes discrètes et qu'une victoire glorieuse termine trouvent des admirateurs; les actes d'énergie supérieure fanatisent toujours le plus grand nombre. Les encouragements ne manquèrent pas à Dolphus. C'était, parmi les quelques professeurs demeurés en ville malgré les vacances, à qui le pousserait, à qui l'aiderait de ses conseils et de ses lumières. On mettait à sa réussite une sorte de point d'honneur; chacun pressentait les grandes qualités, les particulières aptitudes de sa rare intelligence, et que c'était là un disciple qui porterait loin le nom de ses maîtres.

Dans ces dispositions, et en admettant qu'à la rentrée son succès n'eût pas été aussi éclatant qu'il le fut en réalité, le jeune homme aurait passé quand même.

Le 8 octobre, après un examen préparatoire qui étonna toutes les publications pédagogiques du royaume, Dolphus Sancke était accepté officiellement à l'École Normale.

Ce fut le plus beau jour de sa vie.

Une gloire ardente gonfla sa poitrine; il sentait en son être une plénitude, un délire attendri, quelque chose de grand et d'inexprimable qui l'enlevait, qui le sortait de lui-même et de sa réserve coutumière.

Il serra longuement dans les siennes la main que M. Oms lui tendait; il ne put prononcer que ce seul mot :

« Merci. »

Il y avait mis toute son âme.

Et au galop, sans tourner la tête, il courut à sa petite chambre de la rue des Moineaux, où il savait que Mme Sancke devait l'attendre.

« Ne vous préoccupez pas de nous autres; on tâchera de tenir quelque temps encore, » répondit celle-ci, avec son angélique et calme sourire, comme Dolphus lui baisait les genoux, en expliquant que, de longtemps, il ne pourrait pas la soulager et que cela le désespérait.

Elle poursuivit, d'un ton d'ineffable orgueil :

« Vous vous rattraperez un jour, fils, je le sais. »

Elle avait voulu profiter de ce qu'elle serait en

ville tout ce jour-là pour aller voir Pierre à la caserne; elle avait même, dans son vaste panier de ménagère, une livre de saucisses et un petit carré de mouton qu'elle comptait lui porter avec quelques belles pommes et un paquet de tabac.

Dolphus sentit un goût de larmes qui lui venait à la bouche tandis que, les yeux sur les yeux de sa mère, de pauvres grands yeux purs que le chagrin et les veilles avaient rougis, il songeait aux coups d'aiguille qui devaient payer ces petites douceurs offertes chaque mois, régulièrement, au jeune volontaire.

« Depuis qu'il est aux Guides, il est heureux ! répétait Mme Sancke, parlant de Pier; — vous vous rappelez bien, n'est-ce pas, Dolphus, qu'alors qu'il n'était qu'un très jeune enfant, il avait déjà l'idée de devenir soldat ? Pauvre petit !... Bien certainement, s'il avait dû rester à la filature, il y aurait commis quelque bêtise... Là on en est content; on m'en fait des éloges toutes les fois que je vais le voir... Et il est beau dans son uniforme !... On ne croirait pas que c'est le même garçon ! »

Elle était tout amour et tout indulgence; elle joignait les mains pour dire que son Pier était heureux et beau, comme si elle eût voulu remercier le ciel de ses félicités, de ses gloires maternelles : « Il était heureux... et si beau ! » Elle ne pensait même pas à lui faire un grief de ce qu'aussitôt en

état de gagner quelque chose, il avait quitté la maison sans se préoccuper de ce que la famille deviendrait, sans comprendre seulement que son devoir eût été d'affranchir cette mère qui, depuis tant d'années, travaillait pour lui et pour eux tous.

Elle continuait vis-à-vis de ses enfants son rôle de providence, comme s'ils eussent eu cinq ans; et on devinait à la voir, patiente, sereine et résignée dans sa maigre robe d'alpaca, son petit châle de deuil serré sur ses délicates épaules et ses bandeaux très blancs, bien lissés sous son bonnet de linge; que, tant que son corps usé et las serait animé d'un souffle de vie, ses mains continueraient leur tâche d'abnégation et de dévouement sans que rien, rien pût l'en dissuader.

Elle tourna encore quelque temps dans la mansarde de l'Ainé, rangeant ses affaires, rassemblant des paires de chaussettes qu'elle voulait prendre avec elle, pour les raccommoder. Elle était moins triste qu'il ne l'avait vue depuis la mort de Mileke; elle répétait à satiété que cela n'allait pas si mal que cela au *Mei-boom*; que le père se montrait plus facile à vivre; que les *Joyeux* venaient faire leur partie chaque soir, comme au bon temps; qu'on attrapait quelques bonnes recettes tout de même, le dimanche, de loin en loin.

Et Dolphus comprenait bien qu'elle disait tout

cela pour calmer les inquiétudes qu'il avait laissé voir et ne pas lui gâter son jour de fête.

Elle s'en alla, en lui promettant de lui envoyer souvent de ses nouvelles par Léna, qui venait avec le vieux Swillins au marché de la grand'place, chaque semaine, pour vendre ses fleurs.

« La petite soignera vos effets par la même occasion, ajouta-t-elle; elle fera cela pour moi. »

Comme sa mère fermait la porte derrière elle, Dolphus sentit sa grande joie qui tombait; pour un rien il eût pleuré. Il lui sembla qu'avec le doux sourire de Mme Sancke et sa voix mélodieuse s'étaient envolés tous ses espoirs.

Il avait une leçon à donner à cinq heures; il sortit. Et il fallut toutes les diversions de la course, à la brune, dans l'air piquant, les tracasseries de son élève dont l'esprit était particulièrement rebelle ce soir-là, pour dissiper la foule des craintes vagues qui lui couraient par la tête.

Lorsqu'il rentra chez lui, il trouva sa petite chambre telle que la sollicitude infinie et tendre de sa mère l'avait faite : très propre, presque gaie, sentant bon l'odeur du bouquet de réséda que Mme Sancke avait mis dans un verre, sur la commode.

Il alluma sa lampe, soupa d'un morceau de fromage et de deux pommes de terre chaudes qu'il avait achetées en passant devant l'Hôtel de ville.

Ses livres étaient là, sur la table, ses cahiers prêts pour les devoirs du lendemain... Très brusquement l'idée de son succès lui revint : Il était accepté tout de même... C'était vrai !

Il se leva, l'esprit dégagé de toute appréhension, ne se souvenant plus que d'une chose : Il avait réussi... C'était vrai !

Il eut un éclat de rire.

Allons, foin des désespérances et des doutes ! L'avenir ne s'ouvrait-il pas devant lui superbe et lumineux ? — Il entra dans l'arène, armé aussi bien qu'aucun autre et avec des moyens que tous n'avaient pas. Il comprit que la partie était gagnée d'avance et ne daigna même pas s'arrêter à cette question primordiale du pain de chaque jour dont l'aide indispensable s'annonçait bien problématique.

.....

Des mois passèrent.

Dolphus travaillait de toutes ses forces, avec une ardeur immuable qui ne se démentit point. Tout ce qui n'était pas ses études le laissait indifférent ; il voulut éloigner le reste, les tracasseries diverses qui menaçaient ses proches. On eût dit qu'en dehors de ce qui intéressait directement son idée fixe, rien ne le touchait plus. Dans la fièvre d'ambition qui le tenait dévoué et actif, lucide pour une chose seulement, comme le dormeur éveillé de la fable, il

apprit très froidement l'imminente détresse du *Mei-boom*.

Jan, à la même époque, fut renvoyé de l'École Moyenne : ses maîtres renonçaient à en faire rien du tout; on conseillait à Sancke de le diriger d'un autre côté. Les leçons ne lui profitaient pas, ses parents dépensaient leur argent en pure perte. Il ne serait jamais qu'un âne.

Le baes eut un véritable chagrin de cette déception. Deux fois déjà on lui avait ramené son fils à la maison; le bulletin disait seulement : *Incapacité notoire*; l'exclusion de la classe n'était que temporaire; on rendait le petit à sa famille pour deux jours... Cette fois, rien à espérer : le règlement prévenait en toutes lettres que le troisième renvoi serait irrévocable.

Il accueillit le filleul du roi avec une pauvre figure renversée; il avait les yeux pleins de larmes. Il ne lui fit pas un reproche, mais but tranquillement, tout seul dans son cabaret, jusqu'à rouler sous la table.

## XXV

Les Viane étaient loin, fixés décidément dans leur village du Hainaut; hormis ce pauvre Zooke, Dolphus n'avait aucune relation. La jolie cuisine claire et bien chauffée de la maison espagnole lui manqua, en même temps que les *z* qui chantaient si musicalement dans le parler rude de Moederke et ses charmantes gâteries de vieille femme. Il se sentit très seul, dépaysé, perdu, hors de son quartier d'habitude... si loin de la maman Sancke et du foyer, là, en plein Bruxelles central, dans le grouillement et le vertige des anciennes rues commerçantes !

Il n'avait de nouvelles du *Mei-boom* que par Léna Swillins, qui, chaque samedi, de très bonne heure, après le marché, accourait chez lui et se

mettait à ranger son petit ménage, tout en babillant comme un oiseau.

Dolphus apprit ainsi que, du moment où les journaux avaient parlé de son entrée à l'École Normale, le baes avait défendu à sa femme de le voir encore :

« Je lui ferme ma porte! s'était-il écrié. Il ne mettra plus le pied ici; puisqu'il n'a rien voulu faire pour aider le *Mei-boom*, qu'il le laisse au moins s'éteindre en paix! Et, si j'apprends que quelqu'un d'ici a eu des rapports avec lui, celui-là aura affaire à moi! »

La petite répétait ces choses mot à mot, telles qu'elle les avait entendues; elle savait aussi que, pour éviter la faillite imminente, le baes ne trouvant plus à emprunter un sou sur sa propriété, déjà grevée pour la totalité de sa valeur, avait consenti à ce que Mme Sancke vendit le dernier lopin de terre qu'elle possédait encore dans le Furrenback; ceci épuisé, ce serait la fin. Pour ce qui était de la somme placée au nom de *Léopold Sancke* à la Caisse d'épargne, on n'y touchait pas: c'était sacré.

« Ce qui est joliment bête, remarqua la petite, un jour. Ils devraient laisser faire Jan, ne pas attendre sa majorité: l'argent est là.... avec les intérêts cela fait déjà une somme! Lui, il a des idées, il voudrait s'arranger avec son père; voyez-vous

Dolphus, il n'y a encore que Jan pour remettre le *Mei-boom* sur ses pieds. Au lieu de cela, voici qu'on l'a replacé dans une nouvelle école, pour voir s'il y réussirait mieux que rue du Grand-Hospice. Cela est-il raisonnable? Jan va sur ses quinze ans... on lui en donnerait vingt; il est grand comme vous, à présent! Il n'a pas de goût pour l'étude; on aura beau faire, ça l'ennuie. Je le sais bien, moi! »

Insensiblement, Dolphus s'était plu à voir la petite chaque samedi. Elle venait avant l'heure de la classe. Il lui offrait une tasse de café, ils déjeunaient ensemble. Souvent elle apportait quelque friandise de la part de Mme Sancke; ils s'installaient à côté l'un de l'autre, près de la fenêtre; l'hiver il leur fallait allumer la lampe. Ils mangeaient ces bonnes choses, en causant du *Mei-boom*. Dolphus y retrouvait le vieux goût du temps écoulé, une saveur particulière qui le ramenait à son enfance.

D'autres fois, c'était Pier qui montait « lui dire un petit bonjour, en passant... » Il arrivait là lorsqu'il était *en ballade*, tout reluisant dans son bel uniforme rouge, la cigarette aux lèvres, ses éperons sonnant sur le parquet, son grand sabre accrochant tous les meubles :

« Allons, fils, qu'est-ce que tu fais? Tu trimes. C'est trop fort; voyons, plante tout là: j'ai une

permission de dix heures... laisse-toi tenter. Nous irons dans un coin que je connais, où il y a du lambic fameux. Ça te changera; les camarades m'attendent à la porte... Par exemple, as-tu de l'argent? car pour moi, tu sais, plus dépourvu que Job lui-même, toujours! »

Il riait, de son franc et insoucieux rire de Roger Bontemps; et Dolphus vidait sa bourse.

Ou bien, s'il n'avait rien à donner, on faisait monter *les camarades*, on restait là. Pier, qui était un garçon de ressources, proposait d'aller acheter à crédit, chez les fournisseurs des environs, tous les ingrédients nécessaires à un punch *soigné*.

« Tu dois inspirer confiance, toi, dans ton quartier, disait-il à son frère; je préviendrai que c'est à ton compte... Qu'est-ce que tu veux, pour une fois! Ça n'est pas d'une gaieté folle chez toi, sans seulement une goutte à boire! »

Les camarades approuvaient : on était *en balade*; il fallait bien faire quelque chose!

Les arrivants s'asseyaient autour de la table où Dolphus continuait paisiblement son travail, sans que le bruit le troublât aucunement.

Et c'était, dans la studieuse petite chambre, « une fête invraisemblable », comme disait Pier.

Les guides se débarrassaient de leur fournillement, qu'on jetait péle-mêle sur le lit, la malle, la

commode. Pier, en bras de chemise, sans lâcher sa cigarette, activait le feu, rinçait les verres, pelait les citrons... et il chantait à tue-tête des refrains de caserne, il embrassait son frère en l'appelant : « mon Chou. »

Sa gaieté jeune et débordante déridait Dolphus, le sortait de ses habitudes austères; sa besogne achevée, le grand frère donnait des poignées de main à droite et à gauche. Il ne refusait pas de trinquer à la ronde.

On s'amusait; les jeunes gens devenaient très expansifs, chacun racontait ses affaires, la gazette de la caserne était passée en revue, on étalait ses bonnes fortunes... Pier s'avouait parfaitement heureux : toute sa vie il avait rêvé d'être soldat ; il l'était enfin !... Il aimait son métier, il aimait son uniforme, il aimait les camarades !... Et vienne une guerre, on verrait s'il savait se battre ! — Au vrai, ça n'était pas toujours drôle, la discipline... et, ma foi ! il y avait bien des passe-droits pour les avancements.

« Comment voulez-vous, s'écriait-il, tous les ans il sort de l'École Militaire des masses de blancs-becs, des fils de nobles, des richards tout jeunes qui, d'emblée, sont sous-lieutenants, et officiers au bout de deux ans s'ils ont des protections dans l'armée. Après cela, nous autres, il nous faut toutes les vertus pour arriver seulement

au grade de brigadier, et, quand nous l'avons, c'est pour longtemps : on ne monte guère. La partie n'est pas égale. Pour un volontaire ou un conscrit, devenir officier, c'est le diable... il faut toute une vie. Il y en a qui sont aux guides depuis vingt ans, qui ont blanchi sous le harnais et qui attendent encore d'être nommés capitaines, tandis qu'ils ont vu des tas de nouveaux, des petits seigneurs musqués, échappés à point de l'École et qui leur marchent sur le corps. Voilà, c'est le revers de la médaille; il faut se faire une raison, se dire qu'il n'y a pas moyen d'aller à l'encontre de cet état de choses et qu'on aurait beau récriminer... Ces garçons en savent aussi plus que nous; ils sont très forts en théorie.... depuis le temps qu'on les bourre de toutes sortes de sciences à l'École! Pourtant, la plupart des simples soldats se dégoûtent du métier, rien que pour avoir vu les galons aller toujours aux mêmes manches. Moi, je suis plus raisonnable, je savais à quoi m'en tenir lorsque je me suis engagé... j'en avais pris mon parti d'avance. Si je suis jamais colonel, ça m'étonnera; en attendant, je me plais à la caserne et je me moque du reste : j'aime joliment mieux être là qu'à la filature.»

Alors, il parlait des misères de son temps d'apprentissage, de toutes les vilaines choses qu'entendent et que voient les pauvres petits gamins jetés à dix ans dans un tel milieu!

A la caserne, ça n'était pas toujours édifiant, non, certes; mais, au moins, on était des hommes et non plus des enfants!...

La filature, c'est ça qui était un abominable endroit. Et quelle vie! Penser qu'il se levait avant le jour, qu'il s'en allait avec les petits Staaf et Fré, par tous les temps, et il y a loin du *Mei-boom* à Jette-Saint-Pierre! L'hiver, on arrivait à moitié gelé et on ne se réchauffait pas dans les ateliers: c'était trop grand, trop mal bâti; l'air manquait, le poêle donnait plus de fumée que de chaleur. Le pauvre Staaf souffrait d'engelures aux orteils à tel point qu'il ne pouvait supporter ni ses bas ni ses sabots... Aussi, le matin, pour faire la route, c'était tout un drame: il partait, marchant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sa chaussure aux mains, geignant comme un perdu, avec des mines et des soubresauts de canard boiteux. Le plus souvent, pour aller plus vite, ses frères le portaient... On avait beau courir, on arrivait toujours en retard et l'on était mis à l'amende. Mais c'est à la canicule, par les jours torrides, quand le soleil brûlait le toit vitré si glacial l'hiver, quand on suffoquait sous les nuages de coton qui font l'air ambiant, l'atmosphère habituelle des salles de cardage, et qu'on s'épuisait à trier les fils, tandis que des peluches, impalpables et floconneuses comme un brouillard asphyxiant, se collaient aux

paumes des mains trempées de sueur, aux vêtements, aux cheveux, aux paupières, aux lèvres, c'est alors surtout que la fabrique était intolérable!

Pier rappela combien il était ordinaire, par ces étés terribles, que l'eau de la cruche où les ouvriers se désaltéraient entrât en décomposition au bout de quelques heures; il insista encore sur les niches qu'imaginaient les grands apprentis pour faire pâtir les derniers venus, sur l'insalubrité de ce labeur qui emplit le gosier de duvet de coton, qui dessèche la poitrine. Le contremaître était d'une sévérité excessive :

« Si vous aviez le malheur d'arriver après la dernière vibration de la cloche des ateliers, on n'ouvrait plus; on vous laissait à la porte une demi-heure; par exemple, on avait soin de retenir cette demi-heure sur votre salaire de la semaine... Et devinez un peu ce que nous gagnions, nous trois, à cette époque, s'écriait l'ex-apprenti, dans un élan d'indignation, devinez... Sept francs par semaine. Pensez donc : environ un franc par jour, à trois, pour s'échiner à un travail de brute, se lever avant les poules et se ruiner la santé. Après cela, la caserne, c'est le paradis!

— Bref, tu es content? concluait Dolphus, avec un sourire.

— Oui, très content. »

Et tous les soldats applaudissaient, renchéris-

sant sur les charmes de leur commune existence. Une seule chose désolait Pier : il avait un appétit formidable ; la ration ne lui suffisait pas et, malgré les envois fréquents de Mme Sancke, il s'endettait à la cantine pour satisfaire son estomac.

« Je mange, je mange, s'écriait-il d'un air confus, c'est déplorable. Un autre aurait du plaisir de l'argent qu'il dépense ou des dettes qu'il fait : il se donnerait des cigares, de la pommade, des douceurs... Pour moi, tout passe en *pistolets* au fromage ; je me ruine en nourriture, cela ne me rapporte ni gloire ni profit : j'ai l'air d'un ladre vis-à-vis de chacun... et je meurs de faim constamment. »

Pier, déplorant son infortune avec une conviction sincère, était irrésistible. Les autres pouffaient de rire, et Dolphus, apitoyé, descendait lui-même chez sa propriétaire et y commandait des tartines et de la charcuterie pour la société.

Devant la régalade, le triste affamé reprenait toute son insouciance ; et la soirée s'achevait le plus joyeusement du monde, au milieu d'un tintamarre assourdissant, dans des conversations de corps de garde.

## XXVI

S'il n'eût pas eu, pour faire diversion, les visites intéressées de Pier et, surtout, cette heure charmante où le rire de Léna sonnait, franc et mélodieux, sous les lourdes solives de sa mansarde, et où il s'oubliait à l'écouter, Dolphus eût été très malheureux.

Le temps avait beau s'envoler, les minutes succéder aux minutes, sans interruption, le rapprochant de plus en plus du but souhaité : être professeur aux gages de l'État et ne plus devoir attendre sa subsistance du bon plaisir d'un tas de gens dont le bon plaisir n'est pas toujours de payer largement ni exactement l'instruction qu'on donne à leurs petits; il avait beau barrer sur son agenda, les uns après les autres, les mois écoulés, plus d'une

fois la lassitude de la lutte le saisit et le tortura.

Le moindre extra dans la routine de sa dépense quotidienne : un diner plus copieux, l'achat d'un livre, le raccommodage d'une paire de bottes, dérangeait le fragile équilibre de son budget; alors, c'était dur.

Oh! les mortelles journées où l'estomac crie famine, où la lumière danse, éclatante et toute de flammes, devant les yeux trop faibles pour la supporter, où la tête s'égare, refuse son service et demeure rétive, sourde à toutes les sollicitations, sans pitié pour le travail à faire et qu'elle refuse de faire!

Oh! les vêtements qui s'usent : les manches qui montrent les coudes, les pantalons qui blanchissent aux genoux, les manchettes qui s'effilochent et les souliers rapiécés!

Pour lui-même, Dolphus n'eût pas souffert de cela : il avait une grande force d'âme et guère de mièvreries dans l'instinct ou les habitudes; il en souffrit pour les autres.

Ce n'est rien, la faim... Mais ne pouvoir remplacer un devant de chemise défraîchi et qu'aucune cravate ne parvient à cacher entièrement!... Mais le col rayé de noir au pli, mais le chapeau dont les bords luisent, mais les boutonnieres qui s'élargissent et les boutons qui pendillent!

Ce n'est rien, le froid... Mais les gants troués

d'où les doigts passent, mais les mouchoirs qu'on appréhende de sortir de sa poche, dans lesquels on se mouche timidement, en détournant la tête, tandis que le cœur sanglote et hurle de confusion!

Toutes les atroces piqûres d'épingle dont la vie accable les gens très pauvres et qui ne peuvent pas le paraître sous peine de se voir fermer partout la porte au nez, Dolphus les endura. Ses condisciples de l'École Normale étaient avec lui dédaigneux, d'une politesse glacée, et il croyait deviner chez les parents de ses petits élèves une sorte de pitié protectrice et majestueuse qui l'exaspérait.

Son caractère redevint sombre, morose et sceptique. Cette misère noire et humble dans laquelle il végétait finit par lui faire prendre en horreur l'humanité tout entière. Sa puissante et âpre nature de paysan n'admettait ni les concessions, ni les demi-mesures; il resta carré dans son jugement, tout d'une pièce, sans vouloir rien entendre qui pût le décider à revenir sur l'idée qu'il s'était faite : « Les hommes étaient mauvais, tous. »

La mère de son meilleur élève, Mme Nève, une petite femme accorte et tout aimable, le mettait au supplice, chaque dimanche, lorsqu'il paraissait, en lui offrant un verre de vin. Ceci était pourtant chose fort naturelle : Dolphus était reçu dans la maison sur un certain pied de cordialité; il arrivait pour sa leçon après le dîner de la famille, au

moment où, le dessert encore sur la table, on écoutait avec recueillement le gamin exécutant au piano son morceau à effet. La gentille maman, avec un sourire affable, invitait le professeur à prendre quelque chose, « en attendant que Jacques eût fini sa musique » :

« Un verre de vin, monsieur Sancke? »

M. Sancke s'inclinait et, rougissant jusqu'aux cheveux, répondait qu'il avait pris tout ce qu'il lui fallait avant de quitter sa demeure. Si, mal inspirée, la bonne âme insistait, lui, devenait rogue et, poussé dans ses derniers retranchements, il déclarait, d'un ton formel, qu'un mot de plus sur ce sujet devait le désobliger sérieusement.

Ce verre de vin, si régulièrement et si franchement offert, le désespérait, lui faisait l'effet d'une menace continuelle suspendue sur sa tête, d'un liquide meurtrier, quelque chose comme un philtre funeste empoisonné à son intention. Pour l'éviter, il tenta d'avancer, puis de reculer l'heure de sa leçon; peine inutile : la petite maman, empressée et avenante, allait le relancer jusque dans la salle d'étude, et elle n'en lâchait pas moins sa phrase, à un moment donné :

« Monsieur Sancke, un verre de vin? »

Une fois, elle eut le malheur d'ajouter :

« Voyons, cela vous fera du bien; vous êtes jeune. Cela reconforte, un peu de vieux bordeaux. »

Il n'avait pris absolument que son déjeuner du matin : les finances étaient basses; on ne se gorgeait pas précisément de nourriture rue des Moineaux, depuis quelques jours; il crut que cela se lisait sur son visage. Il tressaillit, et en ce moment il délibérait d'en finir, de se sauver de cette terrible maison et de n'y plus mettre jamais les pieds.

Le cœur de l'homme a d'étranges oppositions : en même temps que l'orgueil du pauvre diable grondait et conseillait la fuite, un autre sentiment — qui n'était pourtant pas l'intérêt pécuniaire, bien loin de là — le retint malgré lui, et le dimanche suivant il alla quand même donner sa leçon à Jacques Nève. Par un hasard tout simple, la mère de son élève ne parut pas ce jour-là; il en eut un vrai chagrin, qu'il ne s'avoua point, qu'il voulut prendre pour du soulagement. Et, rentré chez lui, il marchait de long en large par sa mansarde, ayant plus que jamais conscience de sa solitude et de son abandon.

Dolphus, peu à peu, s'était accoutumé à voir chaque dimanche le bienveillant visage de Mme Nève qui lui souriait. Cette femme intelligente et douce devait finir par le gagner : elle avait pour lui des sollicitudes et des attentions, de ces mots célestes que les mères seules savent trouver

et qui lui rappelaient la maman Sancke, une maman Sancke qui eût étudié, qui se fût élevée en même temps que lui. Mme Nève traitait le jeune homme comme un fils aîné, un grand frère de son Jacques; il y avait de l'estime dans l'intérêt qu'elle lui témoignait. Souvent elle assistait aux cours, et Dolphus, malgré ses raideurs, ne pouvait se défendre d'un mouvement de vanité irréfléchie lorsque, interrompant l'une de ses définitions, elle s'écriait :

« Oh! je comprends, moi; je comprends... c'est tellement clair ce que vous expliquez là. »

Il avait vingt ans; sa jeunesse emprisonnée et grave avait passé à côté de tous les entraînements sans curiosité : il vivait en ermite dans son réduit de la rue des Moineaux, sans relations, sans camarades, tenu par son idée fixe : parvenir. Et cette existence toute de travail et de renoncement n'était pas de son âge; Mme Nève avait paru... elle y avait mis comme un rayon de soleil, le parfum de sa grâce caressante.

Dolphus sortait d'un milieu infime et presque grossier : elle lui inspira je ne sais quelle ambition de s'affiner, de dépouiller le vieil homme, d'être supérieur au gaillard studieux et assez mal policé qu'il était. On ne se doute pas de ce que peut une influence féminine sur l'esprit d'un adolescent devant qui le monde s'ouvre à peine. Il admit qu'on se passionnât pour une œuvre d'art, qu'on

aimât les fleurs : il en était arrivé même à trouver un certain plaisir dans la lecture des poètes.

Ce fut une transfiguration : Mme Nève lui remplaçait la mère dont il était privé et la sœur qu'il n'avait jamais eue. Quand, les dimanches, elle poussait la porte de la salle d'étude et venait s'asseoir à un coin de la table, discrètement, pour ne pas le gêner, un doigt sur les lèvres, il semblait au jeune homme que de la lumière entraît avec elle.

Et il y avait des épisodes charmants dans les souvenirs que cette intimité lui avait laissés : une promenade au Jardin botanique, en plein mois des roses, pour donner à son élève des notions d'horticulture, lui faire connaître la fameuse *Victoria Regia* qui venait de s'épanouir ; une visite aux vieilles armures du Musée d'archéologie ; une excursion jusqu'aux ruines de Villers... puis tant de paisibles, de consolantes soirées passées ensemble, tous les trois sous la même lampe : Jacques lisant haut des histoires fabuleuses dans quelque publication illustrée, et, lui, tournant les pages, suivant le texte par-dessus la tête du petit, prêt à débrouiller les invraisemblances, à redresser les erreurs, tandis que Mme Nève comptait les points de sa tapisserie !

Il comprit qu'il s'était attaché très profondément à la mère et à l'enfant ; son cœur se serra à l'idée

de n'avoir plus sa place douillette et chaude au foyer de cette famille qui l'accueillait comme un des siens; il savait qu'il lui eût été impossible de s'affranchir de cette exigence de l'affection et de l'habitude. Il y retourna.

L'hiver était dans son plein; Dolphus n'avait pas de pardessus. Il allait à ses affaires mal préservé par un veston trop court, transi, le nez violet et les dents claquant, les mains gourdes. Jamais, dans les maisons où il enseignait, on ne le voyait s'approcher du feu : c'eût été donner raison à ceux qui pensaient qu'il avait froid!... Seulement, il gardait ses gants, sous prétexte que le changement de température du dehors au dedans lui gerçait la peau. Mme Nève souffrit de cette détresse pitoyable et fière.

On approchait des étrennes. Ce jour-là, — c'était le deuxième dimanche que Dolphus, à son arrivée, n'apercevait pas la mère de son élève, — la salle d'étude était prise par les préparatifs d'une fête qui mettait tout le logis sens dessus dessous. On l'installa dans un coquet salon vide, au rez-de-chaussée.

Après sa leçon, le petit lui dit :

« Vous voudrez bien attendre maman ici. Elle l'a demandé. »

Et il se sauva.

Dolphus, seul dans cette chambre silencieuse, espérant l'amie délicate et sûre dont l'absence l'avait peiné, sentit une joie exquise qui se glissait en lui : « C'était vrai ! elle avait dit qu'elle allait venir et qu'il l'attendait là ! »

Elle l'inviterait sans doute à cette fête qu'elle donnait le soir même ; elle allait le féliciter des progrès de son petit Jacques... elle serait très bonne. Ils causeraient longuement ; il semblait au jeune homme qu'il avait bien des choses à lui dire, depuis tant de mortels jours où il ne l'avait plus vue ! Et il songeait malgré lui qu'il ne savait trop quelles chaussures mettre pour se montrer décemment chez elle... qu'il serait très, très embarrassé...

Le pas de Mme Nève résonna dans l'escalier ; la porte s'ouvrit, elle entra.

La journée s'avancait ; il faisait sombre dans le petit salon. Dolphus remarqua cependant que sa robe était en faille d'un gris rosé, qu'elle avait au cou, aux poignets, aux oreilles beaucoup de bijoux luisants et qu'elle tenait un paquet à la main. Elle marcha vers lui lentement ; la soie craquait sur le tapis... le feu envoya soudain un jet d'étincelles qui illuminèrent son gai et calme visage. Il sembla à Dolphus ne l'avoir jamais vue en aussi grande toilette. Elle lui parlait et il ne comprit rien à ce qu'elle lui disait, occupé qu'il était à regarder les

pierreries de ses bracelets. Enfin, il réussit à saisir ces mots :

« ... Froid de loup... Un paletot à mon mari... Par amitié pour moi, monsieur Sancke, ne prenez pas cela de mauvaise part!... »

Elle lui avait mis son paquet sur les bras ; elle l'entraînait vers la porte, et il se laissait faire, stupide, ahuri, sentant bien que quelque chose se brisait en lui.

Ce n'est que dans la rue qu'il reprit possession de ses facultés. Il neigeait, une petite neige fine et floconnante qui tournait autour des réverbères allumés. Il se vit là, très gauche, immobile au beau milieu du trottoir, avec ce paletot sur les bras. Il crut qu'il allait mourir de honte et il regagna sa mansarde, courant sous la neige, comme un fou. Il pleurait éperdûment.

## XXVII

La misère pousse à la fierté la plus superbe ou à la déchéance la plus complète : il n'y a pas de milieu. Dolphus était tombé dans le premier de ces deux extrêmes ; aussi le coup fut-il rude ! Il en garda une amertume profonde et inguérissable : toute la poésie douce et ingénue, tout l'élan jeune de ses vingt ans avaient été blessés à la fois... et avec quelle brutalité !

Comment, à l'heure même où il se croyait l'ami et l'égal de cette femme, voilà qu'elle le traitait en mendiant !

On touchait aux vacances de Noël ; il fut heureux d'avoir un prétexte pour ne pas retourner chez Nève de quelques semaines. Il alla même jusqu'à

se demander s'il aurait le courage d'y retourner encore.

Mais, dans une âme comme la sienne, sérieuse et de trempe solide, la réaction ne pouvait manquer de se produire : le bon sens vainquit le sentiment ; ce garçon qui, un peu ébloui par son foudroyant succès, disait de lui, avec une entraînant candeur : « Je suis une force ! » ne pouvait s'attarder indéfiniment à un froissement d'amour-propre. Il avait bien autre chose à faire !

Il vit les puérilités de son orgueil ; sa froide raison triompha bientôt de son enfantine susceptibilité.

Le jour où, un sourire de défi aux lèvres, d'aplomb dans sa dignité qui ne se révoltait plus, il en vint à se dire : « Eh bien !.. quoi ? — Je suis très pauvre, cela saute aux yeux, il gèle, j'ai besoin d'un pardessus... une généreuse créature s'en avise et m'en donne un... Qu'est-ce à dire ? — Faudrait-il pour cela que je renonce à mon meilleur élève, au plus clair de mes ressources ?... »

Le jour où il eut assez d'empire sur lui-même pour se discuter ainsi, il était sauvé ; il pouvait revoir Mme Nève : rien dans son attitude ne révélerait la crise douloureuse qu'il venait de traverser : « Il était une force. »

Et il fit arranger à sa taille ce vêtement qu'on lui donnait; il le porta stoïquement. Les vacances de Noël passèrent. Il reprit ses leçons chez Nève.

Cette aventure l'avait désenchanté. Encore une fois, il se replia sur lui-même; il voulut refermer son âme, ne plus laisser voir à personne tout ce qu'elle contenait de bon, de passionné, d'ingénu. Il fut avec les parents de ses élèves très froid, très sec; il resta à distance, ayant une peur terrible de se livrer, de se laisser prendre à une affection nouvelle.

Cependant, on a beau être « une force », on a beau avoir été déçu une première fois et avoir tout de suite raillé sa sottise, la nature a des droits, la jeunesse n'abdique pas ainsi. A vingt ans, l'homme vit et souffre surtout par le cœur.

Quand Dolphus eut rompu toute intimité avec les Nève, il sentit un vide autour de lui, et bientôt un besoin de s'enthousiasmer pour quelqu'un ou pour quelque chose, un désir de dévouement et de ferveur le pénétrèrent.

Alors il attachait plus de prix aux visites de Léna; elle l'occupait davantage. Il se prit pour elle d'une sympathie vague et grandissante: elle était désormais la seule figure jeune qui éclairât l'ombre où il peinait.

Et, un jour qu'elle nettoyait sa chambrette, courant à travers les meubles en déroute, les

manches relevées, les pieds perdus dans de gros sabots, Dolphus eut comme un éblouissement ; il alla à elle et, sans penser à ce qu'il disait :

« Tiens... c'est toi ! » fit-il.

Il lui semblait ne l'avoir jamais bien regardée. Il ajouta :

« Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui ? »

La petite s'étonnait de son air sot. Il la trouva iolie ; en même temps, il avait surmonté son trouble. Il lui dit tranquillement :

« Sais-tu que tu deviens tout à fait une demoiselle, Leene ? Ce que tu as grandi, ma fille !...

— C'est vrai ; j'aurai seize ans bientôt, » répondit-elle.

La physionomie éveillée et mignonne de la fillette riait d'un bon rire d'enfance ; elle était toute rose, charmante sous ses gros vêtements avec son corsage de ratine et ses jupes écourtées, comme une aimable statuette de marquise, en biscuit de Sèvres, déguisée en paysanne par un caprice gai. Ses cheveux légers, couleur d'épis murs, s'échappaient en mèches folles de sa résille ; ses yeux bleus étaient pareils à deux fleurs de velours épanouies dans son visage fin, légèrement duveté près de l'oreille et qui avait des tons d'ambre et d'or : cet éclat spécial, le charme d'étrangeté des teints délicats que le hâle a mordus et où il semble que le sang coure plus riche et plus chaud.

Elle pataugeait dans l'eau de savon, au milieu du désordre de la chambre, avec un bel entrain. Comme le froid entraît par la fenêtre ouverte, elle voulut la fermer. Dolphus la vit dans le jour blanc de ce matin d'hiver, très grande, frêle et droite, les bras nus, les mains rouges, toute trempée, ses vêtements lui collant au corps... Elle jacassait comme une pie, racontant par le menu tous les petits événements du marché aux fleurs.

Lui, l'écoutait, s'étonnant, au fond, du plaisir qu'il avait à entendre dire des riens semblables. Il se rappelait Léna toute petite, courant autour du *Mei-boom*; bien des fois il l'avait emportée dans ses bras, les soirs où elle s'endormait par terre, dans un coin du cabaret, après avoir joué avec Jan et Émile : elle était une enfant, alors...

« Ainsi, ma chérie, voilà que vous êtes d'âge à vous marier ? » fit-il, comme se répondant lui-même à une pensée intime.

La jeune fille éclata de rire ; elle dit avec enjouement :

« Oh ! plus tard ; bien sûr, je n'ai pas envie de coiffer Sainte-Catherine. »

Sans qu'il s'expliquât pourquoi, Dolphus souffrit de cette supposition qu'on pourrait bien marier Léna, un jour ; il lui en voulut de ce qu'elle prenait cela si simplement. Elle continuait son babillage, parlant d'un tas de personnes qu'il

connaissait à peine; il se leva et dit brusquement à la petite :

« Tais-toi, tu me romps les oreilles. »

Aussitôt il prétexta une course urgente, une visite chez un ami malade; et, comme Léna le plaisantait, trouvant l'heure mal choisie, il s'en alla, sans ajouter une syllabe.

« Une courageuse petite, hein, monsieur Sancke? » lui jeta sa propriétaire, qu'il croisait dans l'escalier; et d'un mouvement de tête elle indiquait la porte de la chambrette où Léna travaillait.

Elle ajouta, avec une sorte de commisération :

« Et jolie, et gaie... Bien trop jolie pour travailler comme ça ! »

## XXVIII

A dater de ce jour, Dolphus s'arrangea pour n'être plus jamais chez lui à l'heure où la petite y venait.

Le samedi, bien avant le lever du soleil, il quittait sa chambre, en laissant la clef dans la serrure et il s'esquiva sans avoir pris seulement sa tasse de café. Souvent alors, comme il traversait la place, il tomba en plein marché ; il apercevait de loin Léna, très agitée, au milieu de ses fleurs et qui discutait âprement avec les revendeuses, qui jetait à ses clientes, suivant qu'elles achetaient ou non, de gentilles phrases aimables ou des injures de charretier, dans son flamand faubourien. Le vieux Swillins, immobile derrière elle, approuvait silencieusement.

Les pittoresques petites maisons de la place semblaient dormir encore ; l'Hôtel de ville gardait une sorte de grâce étrange et fantastique, ses façades se dessinant en lignes incertaines sous le brouillard, et au sommet de la tour, tout en haut, le grand Saint-Michel de cuivre, miroitant aux premières lueurs de l'aube, donnait l'idée de quelque oiseau géant, en train d'escalader le ciel. Le parfum des fleurs montait dans l'air : pur et suave, l'hiver ; violent et capiteux à rendre fou, par les jours chauds.

Le jeune homme restait là longtemps, retenu malgré lui ; Léna ne le soupçonnait guère aussi près d'elle !

Il s'amusaît à la voir manœuvrer dans le grand brouhaha, à entendre sa voix mince qui passait soudain à travers le bruit ; elle ne plaisantait pas : les joues en feu, pétulante, pleine d'entrain, tout à son affaire, elle attrapait au vol les bottes de fleurs que lui jetait Swillins ; elle fourrageait dans leur charrette, offrait sa marchandise, faisait l'article avec ses grâces avenantes de jolie bouquetière, tendait sa bonne petite main calleuse, recevait la monnaie, la serrait dans une des vastes poches de son jupon... et recommençait.

Personne, au marché, ne vendait autant qu'elle. Et, à la voir ainsi, installée à sa place habituelle, contre la balustrade en pierre de la *Halle au pain*,

ses fins cheveux blonds éclairés doucement par le premier rayon du jour levant, droite au milieu des palmes vertes des plantes exotiques, avec des fleurs éparses autour d'elle, des pétales de toutes couleurs qui traînaient à droite, à gauche, dans l'air qu'elle respirait, Dolphus en venait à se demander si, en dehors de cette petite fée vaillante et brave, il était au monde quelqu'un pour qui le soleil se donnait la peine de briller, et si toutes ces fleurs au milieu desquelles elle vivait avaient autre chose à faire que d'éclorre et de s'épanouir pour l'amour d'elle!

Il ne pouvait se décider à s'éloigner que tout à la fin du marché, lorsque les revendeuses commençaient à s'établir aux places mêmes que quittaient les paysans, lorsqu'il voyait Swillins disparaître par la rue au Beurre, en poussant sa charrette vide devant lui, tandis que Léna, les mains sur ses poches, montait de l'autre côté, enfilait, sans tourner la tête, la rue des Chapeliers, pour aller chez lui.

On se bousculait sur la place. C'était l'installation des éventaires en plein vent, un grand remue-ménage. Les revendeuses dressaient dans un bel ordre les pots de fleurs devant elles; quelques-unes, déjà assises à l'ombre de leurs tendelets de cotonnade rouge, sirotaient leur café au lait en attendant la pratique. Huit heures sonnaient au

beffroi; les dernières voitures de maraichers déguerpissaient en hâte, — craignant la contravention, — et les estaminets des environs de l'Hôtel de ville se remplissaient de monde. Dans une des ruelles latérales, on voyait encore le vieil attelage de Swillins, stationnant devant un infime débit de liqueurs. Léna était loin.

La pensée du jeune homme l'accompagnait dans sa course rapide jusqu'au pauvre logis désert où elle se rendait; il la voyait, arrivant rue des Moineaux tout essoufflée, puis montant ses trois étages avec ses brosses et ses seaux d'eau; il l'entendait s'écrier, d'un ton déçu en voyant la clef dans la serrure: « Tiens, Dolphus est déjà sorti!.. » Et alors il pressait le pas, il s'éloignait au plus vite de ce quartier où elle était; son poulx battait la fièvre et il avait la tentation de la suivre, d'aller la retrouver là-bas, et de se donner au moins cette jouissance de la voir travailler pour lui.

L'École Normale n'ouvrait pas avant neuf heures... Il était là, seul, sans abri, exposé à toutes les intempéries, sans argent; et il fuyait, il marchait au hasard, droit devant lui, n'ayant d'autre but que de tuer le temps jusqu'au moment d'aller à l'École.

Bien des fois, lorsqu'il errait ainsi, pitoyable dans sa misère, serrant son petit paquet de livres contre lui, bien des fois d'inutiles et passagers regrets vinrent l'assaillir; bien des fois des tableaux

de bonheur paisible et modeste se présentèrent à son esprit, bien des fois il fit des retours sur lui-même, il admit que sa vie aurait pu être autre qu'elle n'était, et que si elle eût été autre, il aurait pu, sans crainte pour l'avenir, offrir à Léna de la partager avec lui. L'idée du *Mei-boom* s'emparait de sa pensée; il se jugeait coupable envers la pauvre vieille maison et il sentait bien que son bras à lui, son bras ferme et puissant, l'eût maintenue en dépit de tout. Il avait honte d'être là, à son âge, sans pouvoir aider les siens... il se disait que, peut-être, il avait eu tort, et qu'il aurait mieux fait de prendre bravement son parti de la situation, de devenir baes du *Mei-boom* et d'épouser Léna.

Mais ces défaillances étaient rares et Dolphus en avait vite raison.

Le plus ordinairement, sa course machinale le conduisait vers le haut de la ville : il aimait le parc et ses pelouses de velours, ses vasques de porphyre où l'eau coule goutte à goutte, ses allées profondes; la majesté sereine des vieux arbres séculaires, si droits et si grands sous le bleu du ciel, le calmait; l'espoir rentrait en son âme, et peu à peu la conscience de sa force lui revenait. Il se reprenait tout entier, il se retrouvait avec sa persévérance et sa foi. Il aspirait l'air à pleins poumons; il songeait que ce qu'il avait fait était

bien, qu'il ne lui restait plus que quelques mois à attendre la victoire et que celle-ci viendrait sûrement, complète, à l'heure dite.

Par les jours de printemps, il s'arrêtait de préférence rue Royale : il s'asseyait sur un banc dans le square du Congrès, vis-à-vis de la colonne, et il repassait ses leçons ; ou bien, si le ciel était clair et l'atmosphère limpide, debout contre la rampe qui termine l'escalier des halles du parc, il regardait le superbe panorama de Bruxelles se déroulant à ses pieds, avec les toits rouges des maisons du bas de la ville, les grosses tours carrées de Sainte-Gudule surmontées de drapeaux flottants, le clocher de Saint-Nicolas, les rosaces légères de la nouvelle église Sainte-Catherine, le groupe en cuivre verdi d'un somptueux hôtel du centre, les formidables échafaudages du palais de la Bourse en construction... et plus loin, au delà, la vallée de la Senne, le plateau de Koekelberg, les peupliers qui longent la Sennette, vers Jette-Saint-Pierre. Le *solitaire* de Wemmel, le chêne historique dont cinq hommes parviennent à peine à embrasser le tronc géant, se détachait, tout seul, dans un coin du paysage, sur une éminence, dessiné très nettement, comme à l'encre de Chine. Et c'étaient des montagnes et des vallées, des touffes de verdure et des cheminées d'usines, tout un enchevêtrement de formes rapetissées par la distance et que l'éclat du

soleil levant faisait reluire; des flèches d'édifice s'élançaient droites et sveltes : on les eût prises pour autant de fils de métal suspendus dans le vide; au premier plan, le Saint-Michel de l'Hôtel de ville s'enlevait, en vigueur, sur un fond de nuées roses, et une vapeur laiteuse courait à droite, au-dessus de la rivière, dans les feuillages tendres d'une rangée d'arbres, tandis que l'horizon mourait à une bande d'azur uni.

La ville, vue ainsi, est très grande. Elle a des lointains infinis; le panorama, qui commence à l'escalier des halles, monte en amphithéâtre et semble ne s'arrêter qu'au bord du ciel; on dirait d'une étendue illimitée comme l'océan, d'un fabuleux décor magistralement peint, d'une de ces toiles, bien flamandes et d'exécution hardie, où les couleurs s'opposent sans se heurter jamais, où les rouges, les jaunes, les bruns, les ors se combinent et se fondent dans un ensemble excessif, exubérant, follement riche et merveilleusement harmonié.

Dolphus, planté sur son trottoir, ayant au-dessous de lui cette ville qui lui semblait à portée de sa main, comme s'il n'eût eu qu'à se baisser pour la prendre, ne se rendait exactement compte que d'une chose : il trouvait Bruxelles énorme.

Ses yeux se fixaient droit devant lui, s'arrêtaient dans la direction de l'église du Béguinage, loin,

entre la vallée de la Senne et le tracé du boulevard Léopold II : là était Molenbeek; c'est de là qu'il était parti ! Et, en suivant la route parcourue déjà, en allant de ce point bas et enfoncé où était le *Mei-boom*, jusqu'à la place du Grand-Hospice où était l'Athénée, jusqu'à *Vasco de Gama*, jusqu'à la tour des *Jésuites*, qui marquait le cœur de la cité, le quartier de l'École Normale, il avait une impression d'orgueil ; il se sentait réconforté et raffermi. « Il en avait fait, du chemin, depuis quatre ans, dans cette ville si grande ! »

Le soleil montait pendant sa contemplation, enflammant les flèches, les clochers, les toits des maisons, les dômes des anciens monuments.

Il avait un sourire de dédain, un geste large, comme s'il eût voulu étreindre, d'un seul embrasement, cette ville si grande et qui se réveillait à ses pieds dans un lit d'or.

Son ambition lui faisait sauter par-dessus les années d'études qu'il lui restait à accomplir : il se voyait après la victoire, installé dans une petite école de province, pas loin de Zooke; il apportait des changements, tout un principe neuf dans le *système*, il stupéfiait ses supérieurs, avançait vite, publiait un livre sur les communes belges, qui obtenait un prodigieux succès et le couvrait de gloire...

Puis, d'autres ambitions, des ambitions d'un

ordre plus tendre et plus doux, lui venaient encore; il pensait à Léna qui serait tout à fait une femme alors; et, très bas, comme, s'il eût craint que quelqu'un lui volât son rêve :

« Je l'épouserais! » murmurait-il.

## XXIX

Léna prenait, peu à peu, une grande place dans sa vie, elle était sa lumière et sa joie, la récompense de ses longues années de lutte, le seul coin d'idéal qui vint poétiser sa jeunesse laborieuse et solitaire.

Il avait pour elle un sentiment ineffable ; il l'aimait de ce bon et pur amour, candide, profond, adorablement chaste qui est le premier et qui s'ignore.

Il se disait : « je l'épouserai ! », d'un ton grave, très calme, comme si, simplement, il eût résolu un tel mariage parce qu'il le jugeait raisonnable et réunissant toutes les conditions possibles de convenances ; jamais il n'ajoutait : « je l'aime ! »

Il ne s'en rendait pas compte.

Elle était le meilleur, le plus précieux de ses

espoirs, la reine de ses châteaux en Espagne, l'ange de son avenir, cette figure rayonnante et enchantresse que tout adolescent découvre à travers le vague de ses songes d'or.

Et l'idylle qu'il ébaucha ainsi se compliquait d'on ne sait quelle ingénuité charmante, quelle grâce romanesque par cela même que le cœur de Dolphus était plein de ce grand amour et qu'il ne le savait point.

Pourtant, dans ses heures de confiance et d'enthousiasme, il lui arriva de penser qu'il ferait bien, peut-être, de parler de ses intentions à la petite et de lui demander d'être sa fiancée : mais il la jugeait tellement jeune, presque une enfant ! Il voulut attendre d'avoir achevé ses études et de pouvoir lui offrir une position.

Il avait des timidités excessives et, sous son épaisse enveloppe de paysan ombrageux et gauche, d'exquises délicatesses. Jamais il ne se laissa aller à remonter chez lui pendant que Léna y était, ni à faire aucune démarche que sa réserve native eût désapprouvée. Seulement, il eut des attentions de toutes sortes pour elle. Les samedis d'hiver, avant de quitter son logis, il allumait le feu et le bourrait fort pour que la jeune fille, revenant toute glacée du marché aux fleurs, pût se réchauffer bien vite ; il faisait le café d'avance, commandait deux *conques au beurre*, parait

la table de son mieux; et il avait une joie d'enfant à se représenter l'entrée de Léna chez lui et le plaisir qu'elle aurait à trouver ce petit repas, après sa longue station au grand air, dans la bruime.

Il lui faisait des surprises : lui achetait des rubans, de l'eau de Cologne, des colifichets qu'il savait devoir lui plaire; il enveloppait ses cadeaux d'un beau papier blanc sur lequel il écrivait : « Pour Léna, de la part de Dolphus, » et mettait le paquet bien en évidence, sur un meuble.

« Vous préviendrez la petite qu'il y a quelque chose pour elle là-haut, disait-il à sa propriétaire, et que je ne suis plus jamais ici quand elle vient parce que j'ai une leçon le samedi, avant l'école; j'irai chez eux un de ces jours... »

Mais Léna trouvait tout simple que chacun courût à ses affaires; elle était très active et ne perdait pas une minute, aussi ne pensait-elle guère à s'étonner de ce que Dolphus, qui avait à gagner sa vie, fit de même.

Les attentions du jeune homme la touchaient; elle songea à lui prouver qu'elle y était sensible. Longtemps elle hésita sur le choix d'un souvenir à lui donner; sa petite bourse de jeune fille n'était pas bien lourde. Elle avait compris, du reste, qu'elle ne pouvait offrir un objet de valeur; et, comme les cadeaux de Dolphus se multipliaient, elle convint prosaïquement de lui tricoter trois

belles paires de chaussettes rouges; le jour des Rois elle lui acheta un gâteau et, aux approches de la Saint-Nicolas, une grande *Mieke* en *spikeloos*.

Alors, elle mit plus d'ardeur que jamais à ranger la chambre de son ami; et, avant de s'en aller, elle disposait son offrande sur la table, avec un bout de papier sur lequel elle écrivait, de sa mauvaise écriture : « Pour *Daulfus* de la *par* de Léna ».

Elle faisait cela tout naturellement, voulant dire qu'elle était reconnaissante à Dolphus des peines qu'il se donnait pour elle. Elle ne pensait pas plus loin. Lui, le prit de même; seulement il crut que cet échange de bons procédés les rapprochait, il lui sembla qu'il y avait dès lors, entre eux, sinon de l'amour, tout au moins la poésie et le parfum de l'amour, quelque chose de doux, de profond et de mystérieux, un courant de sympathie plus grave et plus tendre que leur ancienne amitié d'enfance.

Et, devant les fautes d'orthographe et l'écriture incohérente de la petite, il ne pensa jamais à s'avouer qu'ils suivaient des routes absolument opposées, elle et lui, et qu'il se pourrait bien que la rencontre de leurs deux vies ne lui donnât point tout le bonheur qu'il en espérait : il voulait monter très haut, son ambition était sans limites, et Léna savait à peine lire.

Il trouvait les chaussettes qu'elle lui tricotait les plus belles du monde; et il l'aimait.

Un dimanche matin que Dolphus profitait d'une absence de son père pour aller embrasser la maman Sancke, au *Mei-boom*, il se croisa avec Léna sur le pont Léopold. Le vieux Swillins souffrait d'une attaque de goutte et ne pouvait sortir; la petite revenait du marché aux fleurs, toute seule, poussant elle-même sa charrette vide. Ils firent la route ensemble jusqu'à Molenbeek. En vue du *Mei-boom*, ils se quittèrent.

C'était un matin d'été bleu et chaud; le soleil dansait parmi les blés, devant eux, mettait des barres mouvantes comme des palets d'or, sur la terre brune, dans le chemin où ils marchaient; la jeune fille sentait bon l'odeur des jasmins et des œillets qu'elle avait remués toute la matinée; elle serra la main de Dolphus, en lui faisant promettre de venir voir son grand-père avant de retourner en ville.

Il garda cette courageuse petite main gercée dans les siennes, longtemps; puis il laissa aller la jeune fille.

Il n'entra pas encore au *Mei-boom*; Léna s'éloignait, poussant devant elle sa mauvaise charrette; elle gagnait son jardin en fleurs. Il la regarda ouvrir la barrière et disparaître par une allée de tilleuls dont les branches feuillues semblaient se refermer sur ses pas. Le soleil dans toute sa gloire éclairait le chemin qu'elle avait suivi.

Ce qu'une vision laisse après soi de charme fugitif, de miraculeusement lumineux, cette rencontre avec sa bien-aimée le laissa dans l'âme du jeune homme.

Le soir, il se rendit chez Swillins; le vieillard soupait dans la cuisine. On le fit entrer; Léna avait sa toilette des dimanches : une robe de brillantine bleuâtre à volants, de grandes boucles d'oreilles, une cravate de surah rayé bleu et rouge; elle portait des bottines à talons. Dolphus la trouva moins jolie; et il la considérait, se demandant ce qui pouvait bien la changer ainsi. Il accepta une tartine et un verre de bière.

La conversation s'était engagée; le père parlait de la dureté des temps et de la peine qu'on avait pour amasser quelques *cens*. Léna renchérissait : « Les affaires n'allaient point; les clientes du marché aux fleurs devenaient vraiment par trop exigeantes... Pas moyen de faire fortune, à présent, dans l'horticulture; le commerce déclinait! »

Après cela, ce fut le tour du *Mei-boom* : « Il était bien, bien bas; les frères de Dolphus tournaient mal; on avait vu le petit Staaf se promener en pleine semaine, dans le quartier des Marolles, avec un tas de vilains chenapans! »

Puis ce furent les commérages de la paroisse : Léna était crédule et superstitieuse; son grand-

père, qui l'admirait et qui l'avait gâtée, applaudissait ses paroles comme lois d'Évangile.

Elle exprima des idées politiques, trancha d'un tas d'affaires qu'elle avait mal comprises...

Quand le jeune homme quitta les Swillins, il cherchait en lui-même son idéale vision du matin, et il ne la retrouvait pas; il se sentait le cœur oppressé, comme lorsqu'on vient de passer des heures dans un milieu où l'air est rare. Toutes les idées rétrécies et banales qu'il venait d'entendre émettre par le grand-père et la petite-fille lui serraient le cerveau à la manière d'un inextricable filet aux mailles ténues qui l'eût enveloppé insensiblement.

### XXX

« Le *Mei-boom* est mort ; c'est la fin. Je ne survivrai pas à cela ! » s'était écrié Sancke avec véhémence, comme l'huissier et ses aides quittaient la maison, après avoir fait l'inventaire de ce qu'elle contenait et avoir signifié au baes que, jusqu'au jour de la vente, — qui ne pouvait tarder, — il serait lui et ses effets, meubles et immeuble, sous la surveillance d'un gardien.

« On mettra des affiches, n'est-ce pas ? » demanda-t-il encore.

L'huissier répondit qu'on mettrait des affiches ; puis il s'éloigna, tandis que Sancke, d'une voix tremblante, disait tout bas, comme se parlant à lui-même :

« Le jour où on collera des affiches sur ma

maison, je m'en vais et je ne reviens plus; je ne veux pas voir ça! »

A partir de ce moment, le baes fut comme hébété; il s'était assis sur une chaise, dans le cabaret, au coin du poêle, et il tournait ses pouces d'un air machinal, en répétant qu'il avait froid. De seconde en seconde, il poussait un soupir et articulait faiblement cette interjection :

« Est-il possible ! »

Il ne chercha pas à entraver la marche des poursuites; il laissa faire, perdu dans une apathie entêtée; il n'avait jamais voulu voir la situation telle qu'elle était, l'évidence lui dessillait brutalement les yeux; il ne chercha pas à réagir : au contraire, il s'exagéra son impuissance et dédaigna de lutter.

« Mon garçon, dit-il à Jan, lorsque celui-ci revint de l'école à midi, j'ai peut-être eu tort de ne pas vous avoir laissé diriger la baraque; je n'avais pas la manière, moi, et puis, le ressort manquait, qu'est-ce qu'on sait? Aujourd'hui il est trop tard : nous sommes saisis. On vendra dans huit jours. »

Et, comme le petit, épouvanté à l'idée de voir tout le ménage sur la rue, la maison dispersée et la maman Sancke sans toit, parlait énergiquement de tenter quelque chose, de ne pas s'endormir et de proposer plutôt aux créanciers un dividende avec son argent de la Caisse d'épargne :

« Allez au diable! cria le baes, vous êtes fou;

tous mes enfants sont fous... je ne vous laisserai jamais vous ruiner pour moi ! Il n'y a rien à faire : le *Mei-boom* est mort et je ne lui survivrai pas. »

Mme Sancke était sortie en ville ; elle ne savait rien encore. Le jeune homme n'avait aucun plan déterminé, il ignorait quel serait le moyen qu'il emploierait pour empêcher les créanciers de son père de faire vendre le *Mei-boom*, mais il se jura solennellement que, lui vivant, cela ne serait pas et que jamais, jamais, l'horrible pressentiment qu'il venait d'avoir, Mme Sancke sans pain et sans toit, ne se réaliserait. Il ne retourna pas à l'école ; son parti était pris, il n'y remettrait plus les pieds ; il avait gaspillé trop de temps, là, tandis que le *Mei-boom* s'enfonçait... son éducation avait coûté trop d'argent !

Il lui sembla que l'inertie de son père l'émancipait. Tout jeune qu'il fut, il eut cette impression de se trouver brusquement investi d'une grave responsabilité : la maison n'avait plus d'autre soutien que lui ; et en effet, de quelque côté qu'il se tournât, Jan Sancke n'apercevait aucun bras secourable tendu vers lui pour l'aider : son père abandonnait le champ de bataille, — il s'avouait vaincu, — ses frères aînés ne comptaient plus ; les autres ne pouvaient rien ; Phil, l'ouvrier forgeron, s'était brouillé avec le baes pour ne pas devoir lui donner son salaire, et les autres gagnaient si peu à

leur filature, que ce n'était vraiment pas la peine d'en parler. Ce qu'il fallait, c'était de l'argent.

Avec son flair du commerce, le filleul du roi devina que, s'il pouvait offrir de l'argent, et si peu que ce fût, les plus forts ressentiments s'apaiseraient.

D'année en année, depuis qu'il avait l'âge de raison et des notions de calcul, il s'était plu à faire le compte de la somme exacte qu'il se trouvait posséder, lui, à la Caisse d'épargne.

Les cinq cents francs du roi s'étaient arrondis, grâce à l'accumulation des intérêts. Jan Sancke fut tout glorieux de se trouver, à ce jour, riche de huit cent soixante-cinq francs quatre-vingt-dix-sept centimes. Mais sa joie tomba vite lorsqu'il reconnut à quel point cette somme était loin du chiffre des dettes de son père.

La note seule du brasseur — le créancier qui avait fait faire la saisie — s'élevait à un millier de francs, et il y avait encore le fabricant de genièvre, un marchand de bouteilles et aussi la commune, qui poursuivait pour les contributions.

La vie de l'enfant s'était passée dans la perpétuelle terreur du premier protêt enregistré, puis, du premier exploit... enfin, de la faillite! Depuis des mois, tout allait à vau-l'eau au *Mei-boom*; on ne discutait plus les chances de la famille, mais les chances de tel ou tel créancier. Dans ses heures

de colères folles, Sancke montrait une féroce satisfaction à la perspective que, si jamais on en venait à vendre sa bicoque, ce ne serait pas Vandael, le plus intraitable de ses fournisseurs, qui en profiterait.

« Non, s'écriait-il alors, en éclatant d'un rire amer; non, le mauvais chien n'aura rien du tout... C'est ça qui sera drôle : il aura commencé la danse, il aura fait les premiers frais, il aura payé des huissiers et des avocats... uniquement pour que d'autres en bénéficient : la créance de la commune est privilégiée, on prélève d'abord les impositions... et, du reste, il y a le particulier qui a pris hypothèque : le *Mei-boom* est grevé... ça prime tout, la première hypothèque! »

Et Jan Sancke avait très bien compris que, les créanciers privilégiés intervenant après la vente, la part des autres serait purement illusoire; il pressentit que ceux qui s'acharnaient et risquaient des frais considérables, le faisaient, soit par obstination, soit dans l'espérance d'effrayer le baes et de lui faire lâcher le dernier argent comptant qu'il pût avoir encore.

« Il faudrait pourtant leur dire qu'il n'y a rien, rien, rien! songeait-il, et qu'ils auraient tort d'aller jusqu'au bout, de dépenser des grosses sommes pour désespérer un malheureux qui n'a plus un sou vaillant... »

Il s'interrompt. Sa logique carrée et froide venait de lui faire entendre que, si ces gens mettaient dans leurs poursuites l'ombre d'une rancune personnelle, l'intérêt seul, et non pas la pitié, pourrait les amener à un désistement.

L'après-dîner s'avancait; il faisait un de ces temps de décembre, pluvieux et mornes, où le soleil ne se montre guère, où la nature semble en deuil et la campagne à jamais dévastée; Sancke, assis dans son fauteuil, n'avait ni prononcé un mot, ni fait un geste. Dans bien peu d'heures la maman Sancke allait rentrer, et que lui dirait-on?...

Alors, elle aurait donc travaillé toute sa vie, elle se serait sacrifiée à son mari, à ses enfants, au bien de tous; ses cheveux auraient blanchi et ses épaules se seraient courbées sous le poids de tant d'années d'abnégation et de douleur, pour en arriver à voir cela : son logis vendu, ses meubles dispersés, toutes les choses qu'elle aimait mises aux enchères sous ses yeux... sans qu'aucun de ses fils devenus hommes eût rien tenté pour lui épargner ce dernier coup!

L'enfant se leva; il prit sa casquette et il courut chez l'huissier, qui demeurait au Béguinage.

Tout de suite et très clairement il exposa son cas :

« Si l'on vendait, les créanciers n'auraient rien;

la commune de Molenbeek intervenait pour sa créance et, avant personne, le véritable propriétaire, celui-là auquel l'immeuble appartenait par droit de première hypothèque...

— Et, s'il vous plaît, monsieur, dans le cas où mon client consentirait à interrompre sa procédure, quel serait le dividende argent que vous comptez lui proposer? » demanda l'huissier.

Jan Sancke sentit ses craintes se réveiller, plus aiguës. Il dit sa situation, et qu'il avait près de neuf cent francs d'actions auxquelles il lui était malheureusement interdit de toucher : il n'avait pas l'âge et son père s'y opposait.

La haute taille du jeune homme avait trompé son interlocuteur :

« Ah! vous n'êtes pas majeur! s'écria celui-ci; alors... rien à faire. Tâchez de réaliser, trouvez quelqu'un à qui emprunter là-dessus. Revenez-moi avec de l'argent liquide... et, je ne dis pas; je n'ai jamais été pour les mesures de rigueur, et certainement qu'avec les détails que vous me donnez, une vente serait désavantageuse pour tous... Apportez-moi de l'argent et ne lambinez pas : c'est le seul conseil que je puisse vous donner. »

Jan Sancke était déjà parti.

Il ne l'avait que trop prévu : on voulait de l'argent comptant!

Il erra quelque temps sur la place du Bégui-

nage, indécis et désespéré, ne sachant où courir pour trouver à emprunter neuf cents francs. — Qui prendrait en considération la parole ou la signature d'un enfant mineur?... Cependant, il fallait sauver la maison, il fallait conserver un toit à la maman Sancke...

Alors, tout d'un coup, il pensa à Mme Frick; elle avait des économies... elle voudrait peut-être? — Mais elle était si avare, si peu donneuse... Tant pis; il ne devait rien négliger.

Le jeune homme prit la rue du Bouleau, les quais, le pont de fer, la rue de Locquenghein, se dirigeant vers le faubourg de Flandre. La pluie tombait toujours, fine et serrée, comme un brouillard de suie tendu sous le ciel; il marchait vite, voyant avec terreur — lorsqu'il pensait à tout ce qui lui restait encore à faire — le jour baisser et le crépuscule s'étendre, peu à peu, sur la ville.

Parvenu à la maison de Mme Frick, un grand découragement le prit; il eut une velléité de s'enfuir, de ne pas même frapper à cette porte muette et humble qui ne lui donnait pas espoir.

Il regardait, par les vitrines, la boutique, négligée et poussiéreuse maintenant que la vieille demeurait des semaines sans avoir la force de se lever de son fauteuil. Il la vit, elle aussi, immobile derrière le comptoir, son grand visage pâle éclairé par le dernier rayon du jour mourant; elle faisait

des additions sur une ardoise. Les choses qui l'entouraient avaient un aspect revêché et mélancolique : celle-là avait travaillé plus d'un demi-siècle à gagner le pauvre argent qu'elle possédait; consentirait-elle jamais à s'en dessaisir pour eux qui étaient jeunes, ingambes et robustes ?

Il entra.

La voix brisée d'émotion, il dit ce qui l'amenait; il sentait tout ce que sa démarche avait d'humiliant, et il en souffrait. La vieille marchande l'écouta sans mot dire, et, quand il eut fini, elle retrouva un éclair de vigueur pour exprimer son indignation :

« Ce n'est pas possible ! gronda-t-elle. Comment, on vient chez moi pour une telle demande?... Et vous êtes six garçons !

« Ah ! le *Mei-boom* était saisi !... Eh bien ! cela ne l'étonnait point; elle avait toujours prévu cette fin-là... C'était fatal : depuis plus de quinze ans elle répétait à son neveu d'abandonner le cabaret et de chercher fortune ailleurs... tous ses amis et tous ses voisins le grugeaient, prenaient chez lui des consommations à crédit; il ne réglait jamais. Cela s'appelait-il faire du commerce ? — Et la maman Sancke !... celle-là était par trop faible aussi, par trop loque ! On avait dévoré insensiblement tout son petit bien, sans qu'elle élevât la voix, sans qu'elle se rendit compte seulement que c'était

jeter leur dernière ressource dans un gouffre...

« C'est un gouffre, votre *Mei-boom*, un gouffre, je vous dis ! » cria-t-elle, dans une exaspération frénétique, se raccrochant à ce mot de *gouffre* qui lui plaisait, qui lui semblait résumer exactement la situation.

Et, lorsqu'elle en vint à parler des bévues de tous ces Sancke qui se perdaient à qui mieux mieux, qui se poussaient l'un l'autre dans le *gouffre*, elle éclata en sanglots nerveux :

« Misère ! la maman Sancke avait pourtant bien gagné le repos ! Elle avait assez trimé, la pauvre !

— Oui ! oh oui, certes ! » appuya Jan Sancke, dont le cœur éclatait.

Il supplia sa tante de se laisser attendrir, de sauver avec lui la chère âme de ce désastre...

« C'est inutile, je ne donnerai pas une *demi-cens* ! » interrompit la vieille femme, d'un ton résolu.

Elle avait séché ses larmes ; elle reprenait possession d'elle-même.

Alors, le petit parla de son pécule :

« Elle ne perdrait pas, puisqu'il serait à même de lui rendre un jour. »

Il exposa ses plans : il voulait liquider toutes les vieilles dettes du *Mei-boom* à l'aide d'un dividende une fois donné, puis se mettre à la tête des affaires, renouveler la baraque, en faire une sorte d'auberge où l'on servirait à manger et qui attire-

rait des familles, le dimanche ; il mettrait une escarpolette dans la cour, un banc circulaire sous l'arbre de mai, devant la porte. Il n'y avait rien de semblable à Molenbeek ; c'était une chance de plus...

A mesure qu'elle pénétrait les intentions de Jan Sancke, Mme Frick devenait attentive ; elle se dérida. Son ancienne rage pour le trafic la reprenait tout entière ; et, les yeux luisant sous ses lunettes, le nez relevé à la façon d'un vieux chien de chasse qui flaire le gibier, elle écoutait l'enfant :

« Oui, c'était peut-être une idée ! »

Elle ajouta :

« On pourrait faire des spécialités : des portions de *hutsepot* ou de *chouzels* à jours fixes. Je donnerais un coup de main, à l'occasion... »

L'enthousiasme du petit montait : « Justement, c'était cela qu'il avait toujours voulu... Le malheur, c'est l'argent qui manque ! » fit-il, subitement refroidi.

Et, comme il se taisait après cette phrase, la vieille grogna, d'une voix terrible :

« Combien faudrait-il ?

— Neuf cents francs. »

Elle partit d'un éclat de rire : « Était-ce assez bête d'avoir pensé à elle pour une pareille somme ! »

Jan Sancke crut que, décidément, il n'aurait rien.

Mais, comme il rappelait que dès sa majorité et

peut-être avant, si on parvenait à convaincre son père, il toucherait un capital équivalent, elle alla chercher cent francs, puis cent francs encore. Elle lâchait l'argent pièce à pièce, avec un déchirement de tout son être. Quand elle eut aligné sur son comptoir la somme entière, elle fit le mouvement de la reprendre pour la serrer.

« Tu mettras une escarpolette? interrogea-t-elle une dernière fois. N'oublie pas les spécialités : le *hutsepot* à jour fixe et les *chouzels*... c'est une idée! »

Le petit empochait les pièces d'or; elle lui fit signer une reconnaissance. Elle savait bien que Jan Sancke, une fois majeur, n'hésiterait pas à reconnaître sa dette, mais elle tenait à avoir un papier en règle quand même il n'eût jamais dû servir à rien et n'avoir aucune valeur légale. Cela lui paraissait plus sûr.

Et il y avait je ne sais quelle ironie dans l'insistance de cette femme presque centenaire, qui exigeait une promesse réalisable cinq ans plus tard, sans le soupçon, seulement, qu'elle pourrait bien n'être plus là au jour de l'échéance.

Le soir même, Jan Sancke retournait chez l'huisier, qui, quelque peu agent d'affaires, s'engagea à tirer le *Mei-boom* d'embarras et à apaiser tous les créanciers.

## XXXI

Au bout de deux ans, la maison, transfigurée et rajeunie par l'activité de son nouveau baes, était aussi florissante qu'aux plus beaux temps des premiers Sancke. Le père n'en revenait pas; les aptitudes du filleul du roi pour le commerce déroutaient toutes ses combinaisons. Et, le jour où Dolphus fut décidément reçu professeur, on l'entendit murmurer, avec un branlement de tête éperdu :

« Voilà celui-ci qui prend la place de LÉOPOLD ! »

L'Ainé avait été envoyé dans une petite localité campinoise; la première partie de son rêve se réalisait. Seulement, les huit cents francs d'appointements qui l'avaient ébloui, alors qu'il n'était encore

que le surnuméraire de M. Snykers, lui parurent une bien faible somme et bien insuffisante à un garçon qui voulait se mettre en ménage. Il garda pour lui le secret de son amour; il partit sans avoir revu Léna et il en eut un gros chagrin. Il voulait attendre d'avoir mieux à lui offrir; et, pendant les trois semaines que Mme Sancke passa chez lui pour l'installer, jamais il ne se laissa aller à faire l'aveu, même à cet indulgent et doux cœur de mère, de toute la mystérieuse espérance dont il était pénétré.

Cependant, tandis qu'il enseignait l'A B C à ses élèves, tandis qu'il travaillait à son livre des communes belges, bien des fois le souvenir de la petite lui revint; il se plut à la retrouver dans sa mémoire telle qu'elle lui était apparue par ce matin d'été si pur... et quand succédait à cette rayonnante image le souvenir de Léna endimanchée et bavarde, de Léna ignorante, têtue, avec sa bonne et honnête nature inculte, qu'aucune espèce d'éducation n'avait dégrossie, telle enfin qu'il l'avait revue, bien peu d'heures après, dans la vieille cuisine de son grand-père, il s'efforçait de se faire illusion, d'oublier que, bien réellement, la Léna du matin et celle du soir étaient deux incarnations différentes de la même personne. Le retour inévitable de cette mauvaise impression qu'il ne parvenait pas à chasser tout à fait fut comme un imperceptible point

noir qui gâtait le charme des intimes contemplations du jeune homme.

Zooke, de son Hainaut, lui écrivait des lettres mélancoliques : « Il avait compté sur un déplacement, un poste d'instituteur dans les Flandres, sur la côte; le déplacement se faisait désirer. Il languissait et Moederke aussi; tous les deux mouraient d'amour pour l'Océan à jamais perdu. »

Dolphus répondait :

« Je vous comprends et je vous plains... Mais tâchez d'espérer! »

Et, en vérité, il les comprenait; il sentait bien que, dans leur passion pour le pays, il y avait quelque chose qui ressemblait au profond et ardent amour qu'il avait au cœur, lui, et que, s'il n'eût pas espéré revoir Léna, il eût été aussi misérable qu'eux. Puis, il y eut un intervalle dans cette correspondance; les Viane ne donnaient plus de leurs nouvelles.

Un beau jour, enfin, une lettre de Zooke arriva timbrée de Heyst-sur-Mer; elle était débordante de joie : « L'aïeule et l'enfant s'étaient enfuis; ils ne pouvaient plus attendre... la nostalgie les minait; ils avaient tout planté là... On dirait ce qu'on voudrait : ils étaient chez eux. Zooke reprenait le métier des ancêtres, il était pêcheur; ils habitaient avec Bolsius, qui avait cédé son établissement de

*Vasco de Gama.* Ils se déclaraient plus heureux que les saints du paradis qui, d'après la légende des Flandres, mangent du riz à la crème, dans des cuillers d'or, tout le long de l'année. »

Dolphus applaudit à leur contentement, et il poursuivit son rêve : Léna était en âge de se marier; encore bien peu de mois et il irait la demander à son grand-père.

Du temps s'écoula.

Le moment vint où il put se dire : « Encore bien peu de jours!... »

On le rappelait à Bruxelles; il était nommé professeur d'histoire dans une école primaire de la capitale. Quatre ans à peine avaient passé depuis son examen de sortie; ceci était un avancement inespéré et qu'il ne devait qu'à lui-même. Au premier appel de ses chefs, il se hâta d'accourir; il avait prévenu Mme Sancke, mais sans l'informer de l'heure de son retour.

Il arriva à Bruxelles par la gare du Nord, le soir; la ville lui parut belle, riche et luxueuse, après son long séjour en province. Il ne se rendit pas directement à son hôtel; une attraction irrésistible le poussait à refaire sa vieille promenade d'autrefois : les grands boulevards et la rue Royale jusqu'à la place du Congrès; parvenu là, il gagna le parapet des halles. Comme au temps de sa misère, le panorama de Bruxelles s'étendait à ses pieds, mais

confus et noir, indistinct, le crépuscule mettant les choses dans une ombre légère. Cependant, par cette sereine nuit de printemps tout étoilée, les yeux du jeune homme, familiarisés avec les moindres détails du paysage, se retrouvaient. Des nuées pourpres traînaient dans le ciel, à l'ouest, au-dessus des tours de Sainte-Gudule et de la flèche de l'Hôtel de ville qui ressortaient, sur le fond opaque, comme des décors de féerie dans un feu de Bengale; à l'opposite, vers Wemmel et Jette-Saint-Pierre, au milieu d'un pâté de maisons blanches, des lueurs minces couraient, semblables à des étincelles éparses s'attardant au long d'un immense papier brûlé.

Ce spectacle laissait une impression paisible de gravité et de silence.

Et, encore une fois, Dolphus recommençait, en esprit, le chemin parcouru : le *Mei-boom*, la maison de la tante Frick, *Vasco de Gama*, l'École Normale...

La ville, cette grande ville insensible qui dormait là, à ses pieds, s'était montrée bien dure pour lui, d'abord; maintenant, elle promettait de se faire bonne et clémente; elle s'était laissé attendrir par son zèle et sa foi. Il l'aima pour tout ce qu'elle allait lui donner de bonheur.

Au fond de l'horizon, là où des lumières clignotaient, comme autant de petits yeux d'or armés de

lunettes et trouant l'obscurité par l'éclat de leur regard, il cherchait Molenbeek; c'est de là qu'il était parti humble et pitoyable; c'est là qu'il allait rentrer, c'est là qu'on l'attendait; il avait triomphé.

Il épouserait Léna.

Longtemps il resta immobile à la même place, tenant son sac de voyage à la main, perdu dans la récapitulation de ses souvenirs et de ses espoirs...

Et pas une fois, pas une fois la vision de Léna endimanchée et niaise, de Léna sans éducation, de Léna ignorante et si loin d'atteindre au niveau où il était parvenu, lui, ne se présenta au jugement de sa mémoire que l'amour avait aveuglé.

L'aube pointait à peine.

Ils avaient été très surpris de se trouver tous les deux à l'ouvrage, alors que personne qu'eux-mêmes n'était levé dans leurs maisons respectives. Jan Sancke expliqua qu'il donnait un dernier coup d'enjolivement à son cabaret :

« Dolphus devait être arrivé de la veille au soir ; il allait venir et comptait passer quelque temps au *Mei-boom...*

— Et vous-même, qu'est-ce que vous faites là, Leene ?

— Vous le voyez bien, je repique des salades.

— Si tôt ?

— Mais justement : je profite de ce que le soleil n'est pas encore là.

— Laissez-moi vous donner un coup de main... »

La jeune fille haussa les épaules :

« Oh ! si cela vous fait plaisir... »

Elle ouvrit la barrière ; et le nouveau baes du *Mei-boom* entra chez ses voisins.

Ce dimanche-là, un dimanche d'avril tiède et calme, le verger de Swillins, tout blanc de fleurs, semblait paré pour une fête de séraphins : l'air avait une douceur infinie, et lorsque le soleil, brisant les brumes qui le voilaient, apparut lumineux et superbe, noyant d'or toute l'étendue azurée du ciel, les deux jeunes gens eurent l'impression de voir se lever un jour tout neuf, un jour adorablement pur, comme jamais encore ils n'en avaient vu de pareil.

Tous deux se hâtèrent ; ils repiquaient les plants les uns après les autres. Puis il fallut arroser ; et Léna en voulait au soleil de s'être montré avant qu'ils eussent fini :

« C'est vrai, disait-elle, avec une petite moue fâchée, le soleil va tirer toute l'eau que nous donnons à nos salades et elles seront brûlées avant d'avoir pu seulement prendre racine. C'est si traitres, ces soleils de printemps ! »

Le jeune homme riait ; et, tout en travaillant avec elle, il lui parlait du jour où ils avaient fait connaissance, de la façon dont, douze ans auparavant, il était entré dans ce même jardin...

La petite s'en souvenait parfaitement; elle fit observer que Mileke en était. Elle soupira : elle gardait un culte à la mémoire de son camarade infirme; elle dit :

« Pauvre petit! »

Jan continuait à évoquer les plaisirs de leur temps d'enfance :

« Hein! quand la tante Frick les emmenait tous dans sa carriole... et quand on jouait à *kladjdop* derrière l'église... et quand on s'en allait par la drève Sainte-Anne pour faire la chasse aux hannelons... Comme on s'en donnait! — C'était joliment loin, tout cela... mais ils étaient restés bons amis, quand même, malgré les années écoulées, et bons voisins; ils n'avaient jamais eu l'ombre d'une discussion...

— Je n'étais pas aussi haut qu'une botte, que je vous faisais déjà la cour, Léna; vous vous en souvenez bien? »

Elle dit oui; mais qu'elle avait toujours préféré Mileke!

Jan, machinalement, s'était baissé pour arracher une mauvaise herbe; il se rapprocha de la jeune fille.

Autour d'eux, les pommiers, les pruniers, les poiriers, les cerisiers épanouissaient leurs fleurs de tulle blanc : c'étaient comme des bouquets de mariée étagés sur tous les arbres, et le soleil, se met-

tant à courir au fond des branches, faisait penser à un volant en feu qui eût sauté dans cette neige de corolles.

Ce n'était pas la première fois que Léna et Jan voyaient le soleil se lever sur la campagne, au printemps, par une aurore splendide ; ils avaient été élevés dans ce coin perdu, entre les prairies et les champs, avec l'horizon grand ouvert devant eux ; cependant, cette nature si tendre et si jeune, ce ciel aux limpidités de diamant, ce verger fleuri et virginal les étonna. Et, comme Jan, à moitié agenouillé devant la jeune fille, rappelait des particularités typiques de leur enfance, ils répétèrent, tous les deux à la fois :

« Oui, c'est bien loin tout cela ! »

Ils comprenaient qu'en effet c'était très loin ; plus loin qu'ils ne l'auraient cru une seconde auparavant ; leur vieille affection d'enfance semblait s'être évanouie, et à sa place ils se découvraient un sentiment inconnu, quelque chose de plus profond qui les rendait mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre, qui leur glaçait le cœur quand leurs doigts venaient à se toucher et qui leur fit dire bientôt des banalités sans suite, en appréhension de ces grands silences qui tombaient souvent entre eux, depuis quelques mois, et qui les gênaient horriblement, sans qu'ils eussent pu en expliquer la raison.

« Quel âge avez-vous donc, à présent, Jan ? » demanda étourdiment la petite.

Comme il répondait qu'il avait vingt ans, ils rougirent soudain, tandis que Léna, d'un air gauche, presque inconsciemment, murmurait :

« Déjà!... Je vous croyais plus jeune que moi. »

Non ; au contraire, la plus jeune, c'était elle : lui était du mois de janvier et elle, du mois d'août ; c'était peu de chose, en vérité : huit mois à peine.

Il la plaisanta : « Pourquoi donc voulait-elle absolument être l'ainée ? »

Et, avec son bon gros rire sans malice :

« Comme ça tombe, hein, Leeneke : nous ferions un ménage très assorti. Je voudrais bien, moi ! » Elle se mordit les lèvres imperceptiblement ; dès sa toute petite enfance elle avait montré d'instinctives délicatesses qui s'offusquaient des façons lourdes et grossières de Jan Sancke. Elle détourna la conversation.

Depuis que le filleul du roi avait repris le *Mei-boom*, l'idée d'un mariage entre eux était dans l'air ; avec ses subtilités de fine mouche elle avait pressenti cela et n'y faisait aucune opposition, mais elle avait des exigences et des coquetteries de grande dame, et il lui eût déplu que ses accordeilles fussent comme celles des autres filles de sa condition qu'elle connaissait et à qui il avait suffi que leur amoureux leur appliquât un solide

baiser sur chaque joue, devant tout le monde, pour qu'elles missent leur main dans la sienne, en lui disant : « Allons boire un verre au *Cygne* ou au *Morian*, ou à l'*Ange* ; je suis votre promise. »

Cependant, elle admirait le jeune homme ; il lui semblait beau et actif. Sa vaillante petite âme avait eu de l'enthousiasme pour le coup d'énergie de Jan Sancke ; lorsque celui-ci, plantant là l'école, avait résolu de prendre les rênes du pauvre cabaret paternel, Léna avait applaudi, trouvant cela bien. Et, si quelqu'un se fût enquis de ce qu'elle avait éprouvé le jour où, debout sur sa porte, elle avait vu Jan Sancke, fier comme un coq dans ses habits de fête, mener une piqueuse de bottines du faubourg à la kermesse de Jette-Saint-Pierre et passer insoucieusement devant elle, avec un petit salut de côté... Léna eût peut-être répondu : « Rien du tout. Qu'est-ce que vous vouliez que cela me fasse ! » Parce que dans sa tête de paysanne il y avait je ne sais quelle hauteur insoumise et indomptable, mais, au fond, tout au fond d'elle-même, elle se fût avouée que cela avait été dur et qu'elle en avait bien souffert.

Maintenant, ils se tenaient l'un à côté de l'autre, sans mot dire ; les salades étaient toutes repiquées. Jan alla mettre les arrosoirs à leur place et, comme il revenait, ayant devant lui les grands champs de blés verts, les prairies émaillées de

jacinthes, de renoncules et de trèfles rouges :

« Voyez un peu, Leeneke, comme il fait beau ! » s'écria-t-il en lui montrant le paysage.

Des vapeurs montaient de la terre humide et, sous l'éblouissement des rayons, les petites fleurs indécises et pâles qui s'accrochaient à la barrière s'éclairaient d'une lueur vive ; le printemps renouvelait tout. L'air avait cette netteté du matin qui rend les moindres bruits saisissables et vibrants ; le réveil des oiseaux y ajoutait une gaité remuante, un joli tapage d'ailes maladroitement, tandis que, dans les prés voisins, l'herbe ruisselait de rosée. Une trépidation de vie saine et vigoureuse semblait sortir du fond de la nature, dans des odeurs de feuilles, de sève, de vacherie et d'aubépines.

Ils sentirent en eux quelque chose qui les enlevait, qui les entraînait au delà d'eux-mêmes, et, pour la dernière fois en leur vie, un regain de leur bonne amitié d'enfance, de la candeur innocente de leurs dix ans, leur remonta au cœur ; ils se retrouvèrent très jeunes, libres et joyeux sous le grand ciel vide. La main dans la main, ils s'en-voaient, comme les petits oiseaux des nids tout près d'eux ; d'un même élan, et sans s'être consultés, ils ouvrirent la barrière... Ils étaient en pleine campagne.

Et, lâchés dans la prairie dont l'herbe haute,

toute trempée, leur venait aux mollets, ils éclatèrent de rire en disant :

« Sommes-nous bêtes ! »

Ce fut une débauche de puérités ; ils couraient droit devant eux, au hasard, sans but. Ils se taillaient des chalumeaux, poursuivaient des papillons, s'intéressaient aux grands bœufs roux mollement couchés dans la prairie et qui les regardaient passer en clignant leurs yeux d'agate ; ils s'étaient remis à se taquiner, comme au bon temps, et grimpaient les talus, à qui attraperait le premier telle ou telle fleurette : blanche stellaire au cœur d'argent ou digitale en gueules de velours. Chacun s'empressait, voulant couper avant l'autre la tige frêle tant souhaitée ; ils se culbutaient pour aller plus vite et, leurs mains se touchant sous l'herbe, ils disaient tous les deux ensemble :

« Je l'ai ! »

Jan faisait un bouquet pour Léna ; et Léna, de temps en temps, appelait Jan : les moindres surprises la jetaient en extase ; jamais une promenade ne l'avait amusée à ce point. Et elle s'asseyait dans la mousse, au bord des ruisselets creusés, de distance en distance, au long des prairies de Molenbeek ; avec le bout d'une baguette elle remuait la terre molle et elle indiquait à Jan Sancke les tribus d'insectes qui peuplaient ces trous chauds et mystérieux. Alors, devant le

fourmis actives, les cousins géants, les coccinelles rouges et tachetées, les carabes aux reflets métalliques, ils avaient des exclamations :

« Hein, comme ça grouille ! »

On trouvait des aubépines dans les haies et des bleuets, en cherchant bien, au bord des champs ; mais les coquelicots étaient rares. Toutes les fois que Jan en découvrait un, c'était un triomphe ; il le piquait dans les cheveux de Léna... Au bout d'un instant, le coquelicot s'effeuillait.

Ils en avaient un gros chagrin.

Comme la prairie finissait, ils prirent le petit sentier qui mène à Laeken, par les champs. Le sentier est étroit ; c'est à peine si l'on y peut marcher deux de front. A droite, au delà des avoines et des colzas, court un rideau de peupliers qui longent un enclos privé ; à droite c'est l'infinie étendue des cultures maraîchères.

Dès leurs premiers pas, l'impression de Léna et de Jan fut celle de gens qui quitteraient la plaine pour entrer sous bois. Léna eut un petit mouvement des épaules comme si elle eût voulu reculer, et tout d'un coup elle se souvint qu'elle avait quitté la maison sans prévenir son grand-père.

« Bah ! ça ne fait rien, s'écria Jan Saucke. Nous n'irons pas loin... seulement jusqu'à la *Maison rouge*, pour boire ensemble un cruchon de bière

de Louvain. Vous voulez bien, n'est-ce pas ? »

Elle dit oui.

Il lui avait offert le bras et ils marchaient silencieusement, tandis que, des deux côtés, les blés en herbe se couchaient sur leur passage, remués d'un long frémissement, comme les vagues brisées d'une mer paisible. Le temps s'assombrissait; de tout petits nuages violets s'amassaient dans le ciel, et d'instant en instant une brise s'élevait qui faisait courir un frisson dans la cime des peupliers, devant eux, et passait contre leur oreille avec le charme et la douceur d'une caresse. Alors Jan demandait à Léna :

« Vous n'avez pas froid, dites ? »

Ils ne pensaient plus à jouer et ils n'étaient plus enfants.

Des heures avaient passé depuis leur départ. Léna ne s'en inquiétait point; ils marchaient sans plus se parler du tout.

Près de Laeken, ils s'arrêtèrent; le son d'un orgue de Barbarie leur arrivait mêlé au grincement rouillé d'un tourniquet et à la musique folle des chevaux de bois. Ils se regardèrent, ils regardèrent le chemin qu'ils allaient quitter et qui était si désert, si calme, si bien fermé; ils regardèrent le ciel où la pluie s'amassait :

« Saviez-vous qu'il y eût kermesse à Laeken ? » demanda Léna.

Jan secoua la tête, en signe de négation.

Ils firent quelques pas encore. La *Maison rouge* était en face d'eux.

Dans le cabaret, les buveurs commençaient à affluer; ils choisirent une table isolée, près d'une fenêtre ouverte sur le jardin où des gens mangeaient des gaufres. On leur servit de la bière blanche et, lorsque Jan Sancke lui passa son verre plein, Léna y but la première gorgée, gravement.

Elle souriait en le lui rendant et elle était toute rose; il voulut qu'une bohémienne qui passait leur dit la bonne aventure, mais elle s'y opposa, blessée dans ses sentiments religieux, et se fâcha même tout à fait parce qu'il offrait de la mener faire un tour de carrousel sur la place.

Par la fenêtre ouverte les bruits et l'odeur de la kermesse pénétraient. Cela leur déplut. Léna dit simplement :

« Partons. »

Ils rebroussèrent chemin; la pluie, une de ces pluies de printemps, légère et tiède, toute traversée de rayons, commençait à tomber; ils pressèrent le pas. Jan avait ôté sa veste pour en abriter Léna, et ils couraient ainsi, sous l'averse, ravis, émus, les mains unies.

Comme ils approchaient du *Mei-boom*, les lèvres de Jan Sancke effleurèrent le front penché de la jeune fille. La terre et les fleurs, rafraichies par

l'ondée, exhalaiet un parfum très fort et très pénétrant; le ciel flottait au-dessus d'eux, profond, d'un gris fin... Ils étaient fiancés.

Dans la salle du *Mei-boom* ils trouvèrent Dolphus tout seul; ils entrèrent aux bras l'un de l'autre, ayant, dans les yeux, quelque chose de leur extase intérieure, un peu de la poésie qui était aux champs et dans le ciel par ce jour d'avril si suavement éblouissant. La porte resta ouverte et ils se trouvèrent encadrés dans la lumière du dehors, blottis sous la veste de Jan, ayant encore des gouttes d'eau dans les cheveux.

Le grand frère s'était levé, très pâle, les mains crispées au bord de la table près de laquelle il se tenait, et aussitôt son air les glaça.

Les êtres les moins observateurs ont, à de certains moments, d'inexplicables divinations : en même temps que Dolphus comprenait, tout d'un coup, que les deux jeunes gens s'aimaient, Jan sentit entre son frère et lui le même frisson de jalousie farouche qui l'avait un jour si brutalement repoussé de l'affection de celui-ci, dix ans auparavant; et un rapide soupçon de la vérité fit voir à Léna tout ce que Dolphus devait souffrir.

Il les contempla durant une longue minute, toujours debout, toujours appuyé à la table dont il semblait se faire un soutien; ses yeux avaient leur regard noir, le regard des plus mauvais jours, et

ils allaient de la veste trempée de Jan au bouquet de fleurs sauvages de la jeune fille.

Il ne dit pas un mot ; il ne se plaignit pas : Léna était à jamais perdue pour lui.

Celle-ci, alors, d'un joli geste ingénu, d'un geste affectueux de petite sœur, lui tendit son bouquet ; elle avait pris une plume sur la table et elle écrivait, sur un bout de papier, cette phrase des temps d'épreuves et de luttes de l'Ainé :

*A Daulfus, de la par de Léna.*

Pour elle, ceci devait être le meilleur des arguments : « Pouvait-il penser, lui qui était si savant, à une fille qui écrivait comme ça ? »

Et, pendant qu'il déchiffrait cet envoi naïf tracé de la piteuse écriture qu'il connaissait bien, le jeune homme, au milieu de ses regrets, découvrit comme une faible et indécise lueur qui éclairait ce qu'aurait été leur avenir, avec ces divergences dans leurs goûts et leur éducation.

Elle lui avait pris la main ; toute son âme avait passé dans son sourire, qui était triste, ineffablement doux ; il comprit ce qu'elle lui disait ainsi silencieusement.

« Ne valait-il pas mieux que les choses fussent comme elles étaient, n'y aurait-il pas eu danger à unir leurs deux vies : il voulait monter très haut et elle savait à peine l'orthographe ? »

Il quitta la salle commune; il les laissa à leur bonheur... et il serrait contre lui ces simples fleurs des champs qui devaient, à elles seules, servir de baume à sa blessure saignante.

FIN







## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.